LA

PHILOSOPHIE POSITIVE.

I. — *COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE*,
par M. AUGUSTE COMTE.[1]
II. — *DE LA PHILOSOPHIE POSITIVE*,
par M. E. LITTRÉ.[2]

La réaction religieuse porte ses fruits; elle ramène sur la scène philosophique le matérialisme vaincu; elle suscite au scepticisme du XVIIIe siècle de nouveaux interprètes; elle rend à l'athéisme décrié du *Système de la Nature* quelque attrait et quelque prestige.

Inévitable effet de la crise que nous traversons et où s'unissent en un déplorable assemblage le fanatisme de quelques-uns et l'hypocrisie ou la faiblesse de tant d'autres! Faut-il être surpris que beaucoup de fortes ames, profondément contristées ou violemment froissées par tout ce qui se fait et par tout ce qui se prépare, se précipitent aux dernières extrémités et opposent à l'insolence d'une réaction qui se croit sûre du triomphe la menace ou le défi d'une radicale négation?

Nous comprenons, mais en même temps nous déplorons l'état de ces ames. Elles oublient que si les religions positives ont trop souvent donné des chaînes à la pensée, et au despotisme des instrumens, elles expriment

(1) 6 volumes in-8o, 1830 à 1842.
(2) 1 vol. in-8o, chez Ladrange, 1845.

à leur manière dans leur progressive évolution le plus légitime besoin et le droit le plus sacré de la raison humaine, le besoin et le droit de franchir les bornes du monde visible pour se recueillir au sein de l'Éternel, et pour entretenir dans ce divin commerce les sentimens qui donnent à la vie humaine sa valeur et sa dignité, l'amour du bien et du beau, l'amour de nos semblables, la foi dans l'invisible et dans l'idéal, et cette sainte espérance qui fait briller parmi les ténèbres du tombeau les lueurs vivifiantes d'un avenir immortel.

Proclamer chimériques ces hautes aspirations de la pensée, ces sublimes pressentimens du cœur, enfermer l'homme dans l'étroit horizon du monde visible, c'est bien mal connaître et les besoins les plus profonds de notre nature, et la puissance de la raison, et le prix de l'humanité; c'est en outre diminuer le rôle de la philosophie dans les destinées du monde, et porter atteinte aux droits de la pensée libre en trahissant ceux de la vérité. Comment accorder en effet une bien haute estime à cette raison qui n'a rien à nous apprendre de ce qu'il nous est si nécessaire de connaître? comment ne pas prendre en mépris une philosophie qui reste au-dessous de nos plus irrésistibles élans, et qui, loin de soutenir et d'étendre l'essor de notre ame, l'abaisse au contraire et l'appesantit? comment ne pas chercher hors de la raison une lumière pour éclairer nos ténèbres, un aliment pour rassasier nos immenses désirs?

Tel est le danger que le matérialisme, à l'insu et contre l'intention de ses promoteurs, fait courir à la philosophie. La réaction qui entraîne aujourd'hui tant d'esprits n'est pas née d'hier; elle a commencé, elle a été puissante du jour où la philosophie a cessé de cultiver les nobles instincts qui sommeillent dans les momens de crise, mais qui se réveillent bientôt, parce qu'ils ont au plus profond du cœur humain d'indestructibles racines. C'est ce qu'avaient pressenti, au XVIIIe siècle, ces grands esprits qui en ont été la force et l'honneur; je parle de Montesquieu et de Voltaire, de Turgot et de Rousseau. En voyant se déchaîner sous leurs yeux le torrent des idées matérialistes, ils comprirent la nécessité de le contenir. Qui a rendu au sentiment religieux un plus sincère et plus libre hommage que l'auteur de *l'Esprit des Lois*? Qui avec une ardeur plus intrépide que l'éloquent auteur d'*Émile* osa rompre en visière au scepticisme et au matérialisme triomphans? Voltaire lui-même, celui de ces hommes d'élite qui a donné le plus de gages à la philosophie des sens, ne s'est-il pas toujours incliné devant l'idée sainte d'une intelligence infinie? N'a-t-il pas compromis cette popularité qui lui était si chère pour accabler de son incomparable bon sens et de ses mortelles railleries l'athéisme de d'Holbach et de La Mettrie? Mais une force invincible entraînait tout. Voltaire et Montesquieu passèrent bientôt pour des esprits timides, qui n'avaient secoué qu'à demi le joug des

antiques préjugés, et l'on vint dire aux hommes que croire en Dieu et en l'ame immortelle, c'était une puérilité et une faiblesse.

Il faut dater de ce moment cette réaction énergique qui, d'abord contenue en de certaines limites, s'est peu à peu animée par ses progrès, et qui aujourd'hui se fait sentir à toute l'Europe, occupe les hommes d'état, et alarme tous les esprits prévoyans. Pour nous, il nous semble qu'il y a un grand enseignement à tirer de ce spectacle, qui nous attriste sans nous ébranler : c'est que le vrai rempart de la liberté de la pensée, ce n'est pas une philosophie étroite qui nie des besoins qu'elle ne peut satisfaire, des idées et des sentimens qu'elle est incapable d'expliquer; c'est une philosophie plus pure et plus haute, ample comme l'esprit de l'homme, profonde comme son cœur, qui recueille toute idée vraie, alimente tout noble désir, explique toute croyance sainte, et ne laisse à ses adversaires que leurs violences et leurs folies.

Voilà la barrière qu'il faut opposer aux entreprises d'un parti que nos fautes seules pourraient rendre invincible. Une expérience récente doit ici nous servir de règle. A une époque dont le souvenir est sans doute importun à certaines consciences, on vit se déployer ces mêmes espérances et ces mêmes desseins qui renaissent aujourd'hui avec un redoublement d'ardeur. Pour les combattre, de fermes esprits élevèrent le drapeau d'une philosophie généreuse, qui puisait sa force dans sa pureté, et qui a dû son triomphe à sa haute modération. Ce glorieux drapeau, un instant abattu et humilié, les hommes de la génération nouvelle doivent le ressaisir et le défendre.

I.

Le matérialisme ne s'est pas éteint en France avec le XVIIIe siècle. Vaincu sur le terrain de la métaphysique, il a trouvé un asile dans les sciences. Depuis ces cinquante dernières années, il n'a jamais manqué d'interprètes célèbres, d'habiles et zélés défenseurs. Cabanis mort, Gall donne à sa doctrine une forme nouvelle et une sorte de popularité. Au moment où la cause de la phrénologie paraît désespérée, Broussais entreprend de la ranimer. MM. Comte et Littré s'honorent d'être les héritiers de Broussais, de Gall, de Cabanis, et par eux de cette philosophie du XVIIIe siècle qui a fait de si grandes choses. Apportent-ils à la pensée contemporaine un principe nouveau? Oui, à ce qu'ils croient, et cette idée nouvelle, c'est l'organisation des sciences.

L'ambition de la philosophie positive est grande : elle n'aspire à rien moins qu'à organiser d'une manière complète et définitive le travail de l'esprit humain. Circonscrire le domaine de la pensée en ses limites naturelles, tracer les grandes routes où elle est appelée à se mouvoir et les

méthodes générales qui doivent régler sa marche, fixer le but que sa nature lui impose d'atteindre et au-dessus duquel elle lui défend de s'aventurer, tel est le vaste dessein que la philosophie positive entreprend d'exécuter. Elle veut donner tout ensemble au XIXe siècle son *De Augmentis* et son *Novum Organum*.

Quel est le principe de cette tentative d'organisation? Il est très simple : c'est que l'esprit humain, dans son vol le plus hardi comme dans ses démarches les plus humbles, ne doit et ne peut se proposer d'autre objet que des faits visibles et palpables, d'autre fin que la découverte de leurs lois.

L'organisation des sciences peut rencontrer deux obstacles : ou bien l'esprit humain, sortant de son domaine naturel, s'égare à la poursuite d'objets inaccessibles, ou bien, restant dans son domaine, mais s'y gouvernant mal et ne sachant pas l'embrasser tout entier, il néglige, mutile, nie des classes réelles de faits. Ces deux causes ont également concouru à retarder l'organisation des sciences. Long-temps l'esprit humain a méconnu sa véritable portée, ses vrais besoins et le secret de sa puissance. Il a traversé deux régimes intellectuels pendant lesquels ses forces se sont consumées dans l'explication de mystères impénétrables. Ces deux régimes sont le régime des religions et le régime des systèmes de métaphysique. La religion promet à l'homme de l'élever au-dessus de la nature pour l'introduire au sein d'un monde nouveau dont elle lui dévoile les merveilles en attendant qu'elle lui en fasse goûter les félicités. Elle lui enseigne l'origine des choses, les desseins de la Divinité sur le monde et sur l'homme, les secrets de l'avenir. La métaphysique n'est pas moins fertile en hautes promesses. Armée de l'abstraction, elle s'élance au-delà des faits, au-delà de l'espace et du temps, et croit atteindre les premiers principes de l'existence. Le réel et le possible, le nécessaire et le contingent, l'enchaînement des causes, elle cherche, explore, pénètre tout. Naïve et généreuse audace que l'expérience vient désabuser! Ni l'abstraction et sa puissance, ni l'imagination et ses prestiges ne peuvent contenter la raison de l'homme. Elle cherche un guide meilleur, un travail moins stérile : ce guide, c'est l'observation aidée du calcul; ce travail, c'est l'exploration et la conquête de la nature. Nous atteignons l'avénement du régime positif, âge mûr de l'humanité.

Telles sont les trois phases du développement de la raison. Elle commence par le régime religieux, traverse le régime métaphysique, et, après cette double épreuve, aboutit au régime positif. La religion est la nourrice du genre humain; elle exerce ses premiers pas, excite et encourage ses premiers élans; mais, par l'effet même de ses soins assidus, elle devient inutile. L'enfant devenu adulte demande un lait plus fort; aux songes dont on l'a bercé il oppose de nouveaux songes, plus suivis et mieux réglés, et qui ont surtout la vertu de dissiper en-

tièrement les autres. Mais, si la philosophie est admirable contre les religions, elle ne peut, comme elles, rien construire de définitif. Quand elle a renversé les idées religieuses, son rôle est fini, et elle périt dans son triomphe.

La commune faiblesse du régime religieux et du régime métaphysique se laisse reconnaître aujourd'hui à des signes irrécusables. Aucun système de religion, aucun système de métaphysique ne parviennent à rallier les esprits; le christianisme se dissout en vingt communions différentes; la métaphysique se divise en cent écoles opposées. Un autre symptôme plus expressif encore de leur décadence, c'est l'égale impossibilité d'une nouvelle religion et d'une métaphysique nouvelle. Que pourrait-on trouver, en fait de religion, de plus propre à contenter et à charmer l'imagination que le catholicisme? Et comment concevoir un tissu d'abstractions plus uni, plus simple et plus fort que le panthéisme de Spinoza ou celui de Hégel? Dans le catholicisme, le régime religieux a trouvé son point de perfection, comme, dans le panthéisme, le régime métaphysique a atteint le sien. Aussi voyez à l'œuvre ceux qui veulent maintenir ce double régime. Prophètes ridicules du passé, les catholiques nous proposent pour avenir les institutions et les idées du moyen-âge; de leur côté, les philosophes se jettent dans l'histoire et l'érudition, et prétendent bâtir sur les débris de systèmes pour jamais abattus l'édifice ruineux d'un éclectisme impraticable.

Inutiles efforts de deux régimes condamnés à périr par la force irrésistible des choses! Depuis trois siècles, un esprit nouveau s'est répandu dans le monde. A travers mille obstacles, il s'étend de jour en jour et pénètre partout. Avec Kopernic et Keppler, il s'est emparé depuis longtemps de l'astronomie. Galilée, Descartes, Bacon, l'introduisirent dans la physique, et Boerhaave lui conquit le domaine des sciences physiologiques et médicales. A la fin du XVIIIe siècle, il a créé la chimie par les mains de Lavoisier. De nos jours enfin, Bichat l'a définitivement établi dans la science de la vie. Cet esprit nouveau, c'est l'esprit de la philosophie positive. Au lieu de rechercher les essences des choses, il étudie les choses elles-mêmes; à la place des jeux stériles de l'abstraction, il institue les recherches précises et fécondes du calcul. Il tient en bride l'imagination au lieu de lui donner carrière. Il pèse, calcule, observe. Son caractère éminent, c'est de démontrer tout ce qu'il affirme, de pouvoir trouver tout ce qu'il cherche, de savoir ignorer tout ce qu'il ne peut découvrir.

Toutes les sciences ont passé tour à tour par le régime religieux et par le régime métaphysique avant d'arriver au régime positif. En astronomie, l'imagination conçut d'abord des génies, des anges, chargés de conduire ces sphères immenses et de présider à leurs évolutions; c'étaient, comme dit Platon, les chœurs de danse des dieux immortels.

L'abstraction métaphysique vint détrôner ces divinités, mais qu'y substitua-t-elle? des hypothèses, des nombres abstraits et mystérieux, des tourbillons mécaniques. La philosophie positive a soufflé sur la chimère des tourbillons, comme elle avait brisé les cieux solides de l'antique astronomie, et elle a substitué à ces conceptions imaginaires la loi de l'attraction universelle.

Vous retrouvez les mêmes révolutions dans l'histoire des sciences physiques et naturelles. On a d'abord attribué les phénomènes de la nature à des causes que l'imagination divinisait : le feu, c'était Vulcain, l'eau Neptune. Les philosophes sont venus ensuite proposer leurs atomes, leurs élémens; aujourd'hui les atomes de Démocrite et les quatre élémens d'Empédocle ne sont guère moins décriés que les dieux de la mythologie. On ne voit plus dans la nature que des faits et des lois.

Le régime religieux et le régime métaphysique n'ont conservé leur crédit que dans deux seules sciences, celle de l'homme et celle de l'histoire. Pour les en chasser et donner ainsi à l'esprit positif l'universel empire, il faut avant tout qu'on déracine ce faux préjugé soigneusement répandu par les théologiens et les philosophes, qu'il existe deux ordres de faits parfaitement distincts, les faits qui tombent sous les sens et ceux qui n'apparaissent qu'à la conscience. Tous les faits sont essentiellement homogènes, non sans doute qu'entre un phénomène physique et un phénomène physiologique la science ne constate des différences, peut-être ineffaçables; mais tout phénomène réel doit être observable, et, pour cela, il faut qu'il tombe sous les sens.

Il n'y a que deux manières d'observer le moral de l'homme : ou l'on saisit nos facultés intellectuelles dans leur action visible, dans leurs effets palpables, dans leurs diverses manifestations, ou l'on constate les instrumens physiologiques qui servent à les produire. Toute autre observation est vaine. On croit observer l'homme : que fait-on? On s'isole dans son moi, on s'exalte, et on prend ses rêveries pour des réalités et ses abstractions pour des êtres. La psychologie ne peut exister comme science qu'à condition de se rattacher à la physique, d'être une sorte de *physique cérébrale*. Il en est de même des phénomènes sociaux. Rien d'essentiel dans l'espèce qui ne soit dans l'individu. Si la physiologie a la physique pour base, la science de l'espèce humaine ou l'histoire a pour racine la physiologie et la physique. C'est une *physique sociale*.

Supposez ces deux lacunes remplies; supposez que d'heureux génies parviennent à constituer solidement ces deux sciences nouvelles, la physique cérébrale et la physique sociale, et voyez l'admirable simplicité, la belle et puissante économie de la science humaine.

Devant l'intelligence un vaste et unique objet, des faits. Vous rencontrez d'abord les faits les plus simples, qui sont aussi les plus généraux : ce sont ceux auxquels s'attachent les mathématiques. Aux yeux

de l'algébriste, la nature n'est qu'un système de grandeurs; c'est le plus haut degré où l'abstraction puisse monter. Depuis les premiers tâtonnemens de la science mathématique au berceau jusqu'aux sublimes inventions des Descartes, des Leibnitz, des Lagrange, jusqu'aux merveilles du calcul infinitésimal et du calcul des variations, l'objet a toujours été le même : déterminer des grandeurs.

Quittez ces abstractions, faites un premier pas vers la nature, la grandeur se détermine; vous rencontrez l'étendue et bientôt le mouvement. L'étendue, dans ses déterminations et ses lois universelles, voilà l'objet de la géométrie; le mouvement, considéré d'une manière abstraite, voilà l'objet de la mécanique rationnelle.

Bien que l'étendue soit déjà plus déterminée que la grandeur pure, bien que le mouvement, s'ajoutant à ces idées, en accroisse la complexité, nous n'avons encore considéré que des faits très simples, très généraux, et pour ainsi dire abstraits. Au lieu de concevoir l'étendue et le mouvement d'une manière générale, suivez-vous à travers l'étendue des cieux les courbes qu'y décrivent les astres, vous passez de la géométrie pure et de la mécanique rationnelle à l'astronomie.

L'astronomie embrasse tous les mondes; mais, si son objet est immense, elle ne l'atteint que de loin et ne le considère que par le dehors. Descendez sur terre, les objets ne se dérobent plus à l'observation; vous pouvez les saisir et les soumettre à tous les procédés de l'expérience. C'est l'objet de la physique, moins vaste que l'astronomie, moins sévère dans ses méthodes, moins sûre dans ses calculs, mais plus riche et pénétrant plus avant dans l'intimité des choses.

La chimie va plus loin encore. Les phénomènes que le physicien envisage ne sont jamais assez profonds pour altérer la constitution des êtres. Lavoisier et Berthollet prétendent nous expliquer ces affinités mystérieuses, ces brusques transformations, ces décompositions soudaines qui donnent tant de variété à la face de l'univers.

Nous avons atteint les limites de l'observation au sein de la nature morte. Arrivée au premier degré de l'échelle des êtres vivans, la chimie s'arrête et cède la place à la physiologie. La science de la vie est la plus riche des sciences, et aussi la plus imparfaite. A mesure qu'elle s'élève, elle rencontre des faits plus compliqués. L'organisation s'enrichit, se perfectionne et se diversifie. A la nutrition et à la reproduction s'ajoute la sensation, à la sensation l'intelligence, à celle-ci la raison et la volonté. Sur la base de la physiologie végétale s'élève la physiologie animale; sur toutes deux repose la physiologie de l'homme.

L'homme est sociable; la société ne détruit pas sa nature, mais elle en modifie les lois. Par le seul fait de la vie commune se développent des phénomènes qu'aucune induction physiologique n'aurait pu faire pressentir. De là une science nouvelle, la physiologie sociale, qu'ébau-

chèrent Montesquieu et Condorcet, et que la philosophie positive est appelée à constituer.

Quelle lumineuse ordonnance! Au sommet, les mathématiques, science éminente, la plus indépendante, la plus simple, la plus exacte de toutes. Elle observe les faits les plus élémentaires, qui sont en même temps les plus généraux. A la simplicité de ses objets elle doit son incomparable exactitude; à leur généralité, son indépendance absolue et sa suprématie universelle; toutes les sciences relèvent d'elle; seule elle ne relève d'aucune. A l'extrémité opposée, la physiologie sociale, c'est-à-dire la science des formes supérieures de la vie la plus compliquée, la moins exacte, la plus dépendante de toutes, et cependant la plus excellente. Sa complexité même, qui fait sa dépendance, fait aussi sa beauté, comme la beauté des mathématiques est dans leur simplicité. C'est que les mathématiques restent dans la région de l'abstraction; la physiologie atteint la vie, c'est-à-dire la réalité portée à son comble.

Entre ces deux sciences s'échelonnent toutes les autres, chacune s'appuyant sur celles qui précèdent et servant d'appui à celles qui suivent, croissant toujours en complexité et en dépendance, décroissant en exactitude et en généralité; moins simples, mais plus riches; moins exactes, et plus difficiles; moins parfaites, et non moins excellentes.

Cet ordre, si simple et si régulier, est aussi l'ordre du développement historique des sciences; les mathématiques et l'astronomie sont les plus anciennes et les plus avancées. Il y a plus de vingt siècles que Thalès démontrait les propriétés du triangle équilatéral, et Pythagore celles du carré de l'hypoténuse, tandis que la science de la vie date du siècle dernier.

Le cadre qu'on vient de tracer comprend toutes les sciences. On ne saurait rien concevoir de plus abstrait que le calcul ni de plus compliqué que la vie. Toutes les sciences particulières, géologie, botanique et minéralogie, logique, esthétique, morale, idéologie, droit naturel, politique, et à leur suite tous les arts, viennent se placer dans l'intervalle des grandes lignes qui divisent les objets de la pensée. Tout se classe, tout s'ordonne, et ce magnifique ensemble, si imposant et si divers, n'est au fond que l'application d'un même instrument, savoir: l'observation aidée du calcul, à des objets analogues, savoir: des faits, en vue des mêmes résultats, savoir: des lois.

Qui sait même si on n'atteindra pas un degré supérieur encore de simplicité et d'unité? Déjà la philosophie positive a supprimé la vaine distinction des faits physiques et des faits moraux. D'autres distinctions pourront être un jour, non pas effacées peut-être, mais affaiblies par les progrès de l'esprit humain. A mesure qu'une science se développe et s'assied, remarquez qu'elle devient plus facilement accessible aux mathématiques. Qui a donné à l'astronomie ses bases impé-

rissables? qui a calculé les courbes régulières des astres et permis aux Halley et aux Clairaut de prédire le retour de certaines comètes avec une précision infaillible? Ce sont les mathématiques. Pourquoi Galilée et Descartes sont-ils les vrais fondateurs de la physique? C'est qu'au génie de l'observation ils ont su joindre celui du calcul. Qu'a fait Lavoisier? On peut le dire d'un seul mot : il a pesé, et la chimie a été créée. Que cherchent aujourd'hui beaucoup d'éminens chimistes? Le moyen d'introduire les rapports mathématiques dans les proportions si variables des élémens. Pourquoi enfin la physiologie est-elle si peu avancée? pourquoi son mouvement est-il irrégulier, ses résultats peu précis, ses inductions conjecturales? C'est que la vie dans son mouvement libre et divers, dans ses brusques variations, se dérobe aux prises du calcul. Mais quoi! le calcul ne finira-t-il point par dompter la vie, par lui imposer ses lois? Le calcul a fait des conquêtes non moins extraordinaires: par la théorie des probabilités, il s'est pour ainsi dire asservi le hasard; par le calcul différentiel, il a atteint l'infini lui-même.

On arriverait ainsi à une homogénéité merveilleuse. Des faits palpables et en quelque sorte mesurables au compas, des lois démontrables par le calcul, tel serait le fonds commun de toutes les sciences. Mais alors est-il possible de repousser une espérance sublime? Les faits une fois soumis au calcul, n'arriverait-on pas inévitablement à les ramener à une seule loi? La science, dès ce moment, serait parfaite et épuisée. Quel honneur pour l'homme et quelle source de puissance! La physique, dès qu'elle a pu employer le calcul, a centuplé les ressources de l'industrie; elle est devenue la souveraine de la nature. Cette puissance du calcul, transportez-la dans la science de la vie, de la vie organique, de la vie intellectuelle, de la vie sociale, et vous voyez naître une industrie nouvelle non moins féconde que celle qui gouverne le monde physique, la grande et sainte industrie qui s'applique à guérir les maux de l'homme, à assurer et à charmer son existence, à régler ses opérations intellectuelles, ses sentimens, ses mœurs, sa condition civile et politique. Quel avenir de bonheur, de paix et de gloire pour l'humanité!

Nous sommes loin de cet idéal; qu'il nous suffise de l'avoir entrevu. Pour en préparer la réalisation, il faut faire deux choses : porter les derniers coups au régime religieux et au régime métaphysique, et tourner toute l'énergie intellectuelle qui s'y consume stérilement vers l'organisation des deux sciences qui restent à créer, la science expérimentale de l'homme et celle du genre humain.

Tel est le programme de la philosophie positive. Après l'avoir exposé avec une fidélité qui ne sera pas démentie, c'est un devoir pour nous de rendre hommage au talent, à la science, à la sincérité de ses défenseurs. M. Auguste Comte est assurément un esprit pénétrant et vigoureux. Il est bien rare de réunir des connaissances si étendues dans toutes

les sciences mathématiques, physiques et naturelles, et d'en exposer les méthodes et les grands résultats avec une si entière clarté. Père de la philosophie positive, M. Comte met à l'exposer et à la défendre un zèle, une constance, un enthousiasme, qui lui font le plus grand honneur. M. Littré se réduit en philosophie au rôle de disciple. Physiologiste distingué, habile linguiste, le savant interprète d'Hippocrate, avec tant de titres pour parler en son propre nom, semble prendre soin de s'effacer devant le chef de l'école. Certes, ce n'est pas un médiocre honneur pour M. Auguste Comte d'avoir conquis un tel esprit, d'avoir rencontré un si habile et si brillant interprète. Si la philosophie positive avait un penseur, il lui manquait un écrivain; elle l'a trouvé dans M. Littré (1).

II.

Commençons par rendre pleine justice à la classification des sciences proposée par le fondateur de l'école positive. Si M. Comte, bornant son horizon, eût entrepris simplement de classer les sciences de la nature, on n'aurait qu'à le féliciter d'avoir si heureusement réussi. L'ordre où il dispose les sciences, remarquable de simplicité, ne manque ni de lumière, ni de largeur; j'y goûte surtout un mérite trop rare en de pareils travaux, c'est que les rapports naturels des sciences y sont fidèlement conservés, et qu'on a su sacrifier à cet éminent avantage la régularité aisée et puérile d'une classification artificielle.

De sérieux esprits considèrent avec quelque dédain les travaux de classification. Ce mépris ou cette indifférence me semblent injustes, et l'histoire de l'esprit humain ne les justifie nullement. Il est digne de remarque en effet qu'à toutes les époques les plus florissantes de la philosophie, de grands travaux de classification se sont accomplis. Il me suffira d'en rappeler rapidement trois, celui d'Aristote, celui de saint Thomas et celui de Bacon.

Lorsque les sciences prirent naissance en Grèce, toutes étaient mêlées dans une unité confuse. Les Thalès et les Parménide écrivaient avec une naïveté admirable sur *l'Être* ou sur *la Nature des Choses*. C'étaient les titres de leurs poèmes : véritables poèmes en effet où l'imagination avait assurément plus de part que l'expérience. A mesure que les sciences étendirent leurs recherches et que les faits et les idées vinrent à s'y accumuler, elles tendirent à se séparer, bientôt même à s'isoler les unes des autres.

(1) Voyez dans ce recueil même le bel article de M. Littré sur la physiologie (*Revue* du 15 avril 1846). La liberté que laisse la *Revue* à toutes les discussions élevées nous a permis de le combattre; elle ne nous interdit pas de l'admirer.

Il appartenait à Aristote d'arrêter cette dissolution; il était digne de cette tête vaste et puissante d'entreprendre pour la première fois l'organisation des sciences, de les embrasser toutes sans jamais les confondre, de les diviser sans les désunir, surtout de n'en sacrifier aucune, et de comprendre à la fois la riche diversité et l'unité harmonieuse de l'esprit humain et des choses.

La classification d'Aristote doit compter parmi ses titres de gloire; je n'en veux signaler ici qu'un seul trait, et M. Comte me comprendra. Aristote est avant tout un incomparable observateur de la nature; c'est le génie même de l'expérience. Sans être très profond en mathématiques, il avait su lire ces paroles sur la porte de l'école de Platon : *Nul n'entre ici qui n'est géomètre.* Mais ces grands esprits, en comprenant la valeur des mathématiques, savaient aussi qu'elles ne sont pas le dernier terme de l'esprit humain. L'auteur de l'*Histoire des Animaux* proclame, comme celui du *Timée*, la nécessité et la supériorité de la philosophie première. Les mathématiques sont au-dessus de la physique, science des choses mobiles, à cause de l'immobilité de leur objet; mais au-dessus de la physique et des mathématiques Aristote place la philosophie première, science éminente, qui contemple, comme les mathématiques, l'immobile et l'éternel, et, comme la physique, l'être réel et vivant: non plus une immobilité abstraite ou une réalité variable, mais le principe à la fois le plus immuable et le plus réel, éternel et vivant, idéal de la nature et de l'esprit humain, unité suprême, en un mot Dieu.

Il semble qu'Aristote eût transmis quelque chose de son génie organisateur au maître de la philosophie du moyen-âge, à saint Thomas. Pour l'ange de l'école, la science de Dieu ne pouvait être que la première de toutes et la plus importante; mais qu'on n'aille pas croire que la *Somme* ne soit qu'un traité de théologie : c'est à la lettre un système complet des connaissances humaines, une sorte d'encyclopédie à l'usage du XIIIe siècle; la physique y tient son rang, et avec elle une sorte de géologie grossière et naïve. La *Somme* est l'ouvrage d'un grand esprit organisant les sciences au sein d'un siècle barbare, sous l'inspiration d'un spiritualisme sublime.

La science de la nature, mal connue, mais non rejetée par saint Thomas, reprend ses droits légitimes au XVIe et au XVIIe siècle. Bacon vient convier les hommes à l'exploration et à la conquête de l'univers physique, et à son tour il essaie d'organiser le travail de l'esprit humain. C'est ici qu'éclate la supériorité d'esprit du philosophe anglais. Bacon n'a pas seulement le goût de la physique, il en a l'enthousiasme, je dirai presque le fanatisme; il s'appelle lui-même *le pontife des sens;* la prise de possession de la nature par l'homme lui apparaît comme une entreprise sainte, comme une sorte de rédemption nouvelle dont la science sera le Messie. Aussi le nom de Bacon a-t-il été surtout glorifié par les

matérialistes du dernier siècle, et c'est ce qui l'a signalé à la colère et aux sarcasmes de Joseph de Maistre. Les nouveaux matérialistes l'invoquent à leur tour. Eh bien! je ne demande pas mieux que d'aller souvent avec eux à l'école de ce grand maître. Quand il prélude au *Novum Organum* par cette magnifique revue des connaissances humaines qui remplit le *De Augmentis*, le voyez-vous sacrifier la métaphysique à la physique? le voyez-vous confondre la science de l'homme et celle de la nature? Non; il sait résister à l'entraînement de son génie, à l'esprit de sa nation; il trace d'une main ferme et avec cette vivacité ingénieuse qui caractérise son style les grandes lignes de l'esprit humain : « L'objet de la philosophie est triple : Dieu, la nature et l'homme. Les êtres, en effet, frappent notre intelligence d'un triple rayon. Un rayon direct nous montre la nature; nous atteignons Dieu à travers l'inégal milieu des créatures par des rayons réfractés; c'est par un rayon réfléchi que l'homme s'appara et sedévoile à lui-même. »

M. Comte nous apporte aujourd'hui, après Aristote et Bacon, une classification nouvelle. Certes, une telle entreprise a de la grandeur et ne manque pas d'opportunité. Tous les esprits qui aiment l'ordre dans les sciences et qui sentent la nécessité de les unir à la philosophie pour arrêter le mouvement de dissolution qui les isole et les décompose sont préoccupés de ce problème. Plusieurs ont essayé de le résoudre; parmi les savans, je citerai l'illustre Ampère; parmi les philosophes, Jouffroy, qu'une mort à jamais regrettable est venue arracher à ce travail et à tant d'autres espérances.

Si j'avais à comparer le travail de M. Comte à celui d'Ampère, je n'hésiterais pas à dire que le premier me semble de beaucoup préférable. L'œuvre d'Ampère manque essentiellement de simplicité : tout a été sacrifié à la recherche d'une symétrie parfaite, et sous ce rapport la classification de l'illustre physicien est, je l'avoue, un véritable tour de force; mais cet avantage a été acheté trop cher pour qu'on y soit fort sensible, et l'œuvre entière, pleine d'esprit, manque de grandeur. La classification de M. Comte a d'autres défauts, mais du moins elle repose sur une donnée naturelle et solide; en général, toutes les fois que M. Comte se renferme dans la sphère des sciences positives, il y excelle. Malheureusement il a une autre ambition; il aspire hautement à une philosophie. Ce qui fait à ses yeux toute l'importance de son travail, c'est qu'il se rattache à un principe philosophique, et quel est ce principe? En deux mots, c'est l'homogénéité absolue des sciences, obtenue par l'exclusion de la psychologie et de la métaphysique. Cette double prétention, qui répond à tant de vieux préjugés encore debout, à tant de prétentions vivaces autant que mal fondées, demande à être discutée d'une manière approfondie.

III.

La philosophie positive se pique d'une haute exactitude. Sévère pour toute hypothèse, elle prétend ne reconnaître d'autre autorité que celle de l'observation. Or, elle commence par une hypothèse énorme et par un démenti formel donné à l'expérience. Elle soutient en effet que tous les phénomènes de l'univers sont essentiellement homogènes, c'est-à-dire qu'à travers mille différences réelles, ils sont tous également observables par les sens.

Voilà une classe entière et immense de faits rejetés ou altérés dès le début : savoir, les faits psychologiques. De quel droit, je le demande? Soutient-on qu'il n'y a de faits possibles que ceux qui tombent sous les sens? Qu'on le prouve. Serait-ce qu'au fond on est convaincu qu'il n'y a que des substances matérielles? Mais c'est là un système de métaphysique, le plus grossier de tous, j'en conviens aisément, mais enfin c'est un système, et l'on a cependant la prétention d'être parfaitement désintéressé en fait de systèmes, de ne croire qu'aux faits. Ce désintéressement, on l'abandonne; cette religion des faits, on la viole. On se débarrasse d'une classe de phénomènes qui paraît gênante, et on s'en débarrasse au nom d'un système.

Je sais ce que répondra la philosophie positive; elle nous mettra au défi de prouver l'existence des faits psychologiques, elle s'armera contre nous de toutes les objections, de toutes les antipathies dont la psychologie et la méthode psychologique sont aujourd'hui l'objet.

En vérité, la psychologie a eu du malheur depuis ces quarante dernières années : elle a réuni contre elle les adversaires les plus divers. Que Gall, Broussais, et à leur suite ce nombreux troupeau de matérialistes intraitables qui se recrute au sein des sciences physiologiques et médicales, aient attaqué la psychologie, rien de plus simple; mais qu'on ait vu les philosophes catholiques, un Bonald, un La Mennais, et leurs récens imitateurs, descendre dans la même arène et prodiguer les mêmes outrages à une science qui est l'unique base et le plus ferme rempart du spiritualisme, c'est un des plus étonnans scandales qu'aient donnés à notre temps les défenseurs de l'église. Triste effet de l'esprit de parti! il associe les doctrines les plus contraires; ici, par exemple, il donne pour auxiliaires à la philosophie catholique ces diverses écoles nées du saint-simonisme qui se rallient autour des noms de Fourier, de M. Pierre Leroux, de M. Buchez.

Que d'adversaires contre la psychologie! Mais je m'aperçois que j'en oublie, et non pas des moins acharnés, je veux parler des philosophes allemands. Chose curieuse, ceux-ci nous accusent, non pas comme font MM. Comte et Littré, de nous égarer dans l'abstraction, mais d'être trop

timides, trop servilement attachés à l'expérience, trop positifs en un mot, et ils soutiennent qu'avec notre psychologie modeste et circonspecte, nous n'atteindrons jamais l'absolu. Nous avons déjà eu affaire à ces adversaires. Laissons-les pour le moment. Aussi bien ce sera toujours en France un titre d'honneur et une condition de force pour une école de philosophie que de s'appuyer sur des faits; notre bon sens héréditaire nous arme d'avance contre le prestige de ces méthodes logiquement extravagantes, intrépidement chimériques, que des esprits impétueux essaient en vain d'acclimater dans notre pays. Revenons donc à de plus dangereux contradicteurs, et voyons ce que disent en France toutes ces écoles conjurées contre la psychologie.

La psychologie, à les entendre, est une science illusoire. Elle prétend au titre de science d'observation; mais qu'observe-t-elle? Est-ce l'homme, l'espèce humaine? Non; c'est le moi. Et qu'est-ce que le moi? Un être isolé, sans lien avec la nature, qui se replie sur lui-même et se contemple solitairement. Ce moi sans organes est une pure abstraction. Il s'observe, dites-vous; mais qu'a-t-il à observer? Il ne fait rien, il ne produit rien. S'il agissait, il ne pourrait s'observer. Séparé du corps, de la société, de la vie réelle, renfermé en soi, sans passion, sans idées, sans but pratique, il est condamné à l'inertie. Vous le placez sur une pointe aiguë au sein du vide; qu'y peut-il faire? Ou rêver, ou dormir; ou faire des systèmes, ou s'abîmer dans les muettes langueurs de l'extase.

Pour observer la vie, il faut vivre; pour vivre, il faut agir; pour agir, il faut un corps, une terre, une société. Votre moi qui vit sans agir, qui observe la vie et qui l'a perdue, est une contradiction. On voit trop bien que tout ceci n'est pas sérieux, que cette psychologie, tant célébrée comme science d'observation, n'est qu'un effort désespéré pour substituer à une métaphysique décriée de nouveaux systèmes parés d'un faux semblant d'exactitude, un ingénieux moyen de dérober aux sciences physiques leur prestige, et de spéculer à son aise sous la protection d'expériences imaginaires.

Voilà des objections qui paraissent sérieuses et puissantes; j'en conviens, et j'irai plus loin: je les trouve sans réplique, à une seule condition, c'est qu'elles s'adressent, non à un être d'imagination, à un monstre qu'on arrange tout exprès et qu'on appelle psychologie, mais à la psychologie réelle, telle qu'une école considérable s'honore depuis quarante ans de la pratiquer. Évidemment il y a ici un malentendu. La psychologie que nos adversaires attaquent, nous la repoussons comme eux; la psychologie que nous pratiquons, nos adversaires ne paraissent pas la connaître. Qui démêlera cet embrouillement?

En voici, je crois, le moyen, et je commencerai par un aveu sincère qui, faisant d'avance aux adversaires de la psychologie leur juste part,

aura peut-être quelques chances de les désarmer, et en tout cas éclaircira et précisera le débat.

Il le faut avouer, les psychologues se sont laissé quelquefois entraîner à une double illusion : ils ont cru et ils ont dit que la psychologie était une science nouvelle; ils ont cru et ils ont dit que les faits de conscience étaient absolument séparés et indépendans des faits organiques. Pour comprendre ces deux erreurs de quelques psychologues, il faut remonter assez haut dans l'histoire; il faut se rendre compte de la situation de l'école écossaise au XVIIIe siècle, car c'est de l'Écosse que ces deux erreurs nous sont arrivées.

Ce qui a suscité l'école écossaise, c'est le scepticisme de Hume. A ce pénétrant et ferme génie, à ce puissant douteur, il ne suffisait pas d'opposer l'autorité du sens commun; il fallait une méthode, une méthode régulière, précise, rigoureuse, inaccessible aux atteintes du scepticisme. Or, au XVIIIe siècle, et sur la terre qui avait porté Bacon et Newton, quelle méthode était plus naturellement indiquée que celle à qui depuis un siècle et demi les sciences physiques et naturelles devaient leur prodigieux essor et leurs imposantes découvertes, je veux dire la méthode d'observation et d'induction. Les Écossais conçurent l'idée de transporter cette méthode avec toute son exactitude et toute sa rigueur dans le domaine des sciences morales, convaincus que ces *regulæ philosophandi,* qui avaient conduit la pensée de Newton à la découverte de la loi universelle de la matière, n'auraient pas une moindre vertu pour atteindre les lois les plus cachées de l'esprit. Les faits moraux, les faits de conscience ont beau être différens des faits physiques, ce sont des faits, et partant l'observation peut les atteindre, l'expérience s'y appliquer, l'induction en tirer les plus infaillibles conséquences. Épris de cette grande idée, les Écossais la crurent nouvelle. Ils pensèrent de la meilleure foi du monde que tout était à recommencer en philosophie, et qu'une nouvelle ère allait s'ouvrir pour elle, qui serait marquée par les plus étonnantes découvertes. Ce fut un premier tort, une première source d'illusions. Les Écossais firent une autre faute, celle d'exagérer la séparation des deux classes de faits qu'ils avaient justement distingués, et aussi l'identité des méthodes qui conviennent à chacune d'elles.

Lorsqu'en 1813, du haut de cette chaire encore peu entourée, mais auprès de laquelle grandissait dans l'ombre toute une école philosophique, M. Royer Collard vint attaquer en face le condillacisme, déjà ébranlé, et qui cherchait à se sauver en se tempérant par l'ingénieuse théorie de Laromiguière, il pensa avec raison que rien ne pouvait être opposé avec plus d'avantage au sensualisme que cette forte et simple méthode écossaise, qui fonde sur l'observation la plus exacte le spiritualisme le plus pur. Comme Reid, M. Royer Collard crut que cette mé-

TIMBRE ROYAL SEINE 6 c.

thode était absolument nouvelle, qu'elle faisait table rase en philosophie, et allait produire les résultats les plus inattendus; comme Reid, il enseigna que les faits psychologiques, soumis à la même méthode que les faits physiques, composent un monde entièrement séparé et indépendant. Telles furent les idées que M. Royer Collard emprunta à Reid et à Dugald-Stewart, et qui trouvèrent un interprète d'une lucidité merveilleuse et d'une grace persuasive dans M. Jouffroy. Un morceau, éminent par le style, la préface aux *Esquisses* de D. Stewart, fut pour la méthode psychologique, une sorte de manifeste qui en rendit populaires et le nom et les principes. Par malheur, nulle part on n'a plus exagéré les idées écossaises, je veux dire la séparation de la psychologie et de la physiologie, l'identité des méthodes dans la différence des faits, et surtout cette fausse idée que toute la philosophie est à refaire; M. Jouffroy allait jusqu'à dire que la question de la spiritualité de l'ame était prématurée, scrupule excessif, dont des adversaires sans loyauté et sans pudeur ont cruellement abusé dans ces derniers temps, mais qui marque fortement le dernier terme où peut conduire l'exagération de la psychologie écossaise.

Convenons-en loyalement : si l'école écossaise a l'honneur d'avoir proclamé avec force la méthode psychologique, si elle en a fait un utile emploi contre le sensualisme de Locke et le scepticisme de Hume, elle s'est souvent trompée sur la nature et la portée de cette méthode. Elle a mal connu la vraie différence qui sépare les faits de conscience et les faits physiologiques, et, par une suite naturelle, elle a exagéré tout ensemble l'identité des méthodes et la séparation des faits. Enfin elle s'est trompée sur le passé et sur l'avenir de la méthode psychologique; elle a cru faussement que le passé l'avait ignorée; elle a conçu pour l'avenir des espérances exagérées.

Pendant que M. Royer Collard introduisait en France l'esprit écossais avec ses grandes parties et aussi avec ses erreurs et ses illusions, un philosophe français, qui n'a rien dû à aucune influence étrangère, génie peu étendu peut-être, mais d'une force et d'une sagacité admirables, Maine de Biran, retrouvait à la fois dans la tradition cartésienne et dans une réflexion profonde la vraie racine de la psychologie, et établissait sur des bases désormais immuables la distinction et l'union des sciences physiques et des sciences morales.

Sans être un érudit, Maine de Biran savait bien qu'il n'avait pas inventé la psychologie. Il se plaisait à protéger ses idées les plus originales de l'autorité de Leibnitz, et, remontant de Leibnitz à Descartes, il signalait dans le *cogito, ergo sum,* la source de la psychologie moderne. Nul doute que, si ses recherches historiques eussent été plus étendues, il n'eût aimé à ressaisir dans les *Dialogues* de Platon et jusque

dans les *Entretiens* de Socrate les nobles origines de cette méthode que les grands philosophes de l'antiquité savaient aussi manier avec une finesse et une sagacité supérieures.

Maine de Biran considérait-il les faits de conscience comme absolument séparés et indépendans des phénomènes vitaux? On eût fait sourire, en lui adressant cette question, l'auteur des *Considérations nouvelles sur les rapports du physique et du moral*. Qu'on songe qu'il avait passé sa vie à approfondir un seul fait de la science de l'homme, le fait de l'effort musculaire, et ce fait est justement le nœud où la vie psychologique et la vie organique, ailleurs divisées, viennent se toucher et s'unir. Pénétrer le mystère de cette union par une étude assidue et combinée des faits de conscience et de leurs conditions organiques, et de ce point lumineux faire rayonner la clarté dans toute l'économie de la double existence qui constitue l'homme, telle a été l'entreprise scientifique de Maine de Biran, tel est son titre durable aux yeux de l'histoire.

Élève de Maine de Biran, M. Cousin, qui s'est toujours appliqué, avec un zèle aussi honorable pour son caractère que pour son esprit, à mettre en lumière le nom, les écrits et les idées de son maître, se serait-il séparé de lui sur ce point capital? En aucune façon. Sauf quelques passages de ses premiers écrits qui portent la trace de l'influence écossaise, M. Cousin, dans toute la suite de sa carrière, a constamment été fidèle à cette doctrine, que la méthode psychologique distingue le physique et le moral de l'homme sans les séparer, et qu'à ce titre elle est aussi ancienne que le spiritualisme et la philosophie. Enfin M. Jouffroy lui-même, que nous avons vu tout à l'heure, dans les premiers essais de sa jeunesse, se fourvoyer à la suite de Dugald-Stewart, revint, par le mouvement original de sa pensée et le progrès solitaire de ses méditations, à la pure doctrine de Maine de Biran. Il nous a laissé un durable témoignage de cette heureuse transformation dans le mémoire *sur la Distinction de la psychologie et de la physiologie*, écrit pour répondre à M. Broussais, et qui faisait bondir sur son siége de l'Académie des sciences morales ce vieil athlète du matérialisme médical. J'ose dire que Maine de Biran se serait reconnu dans le mémoire de Jouffroy, et qu'il eût envié à son habile disciple ce chef-d'œuvre de rigueur, de précision et de clarté.

Ce point délicat d'histoire une fois éclairci, j'aborde avec confiance les objections élevées contre la psychologie, et, si je ne me trompe, il devient aisé de les dissiper. On suppose en effet qu'il s'agit en psychologie d'une méthode nouvelle, extraordinaire, inouie, laquelle consiste à cesser d'agir pour se replier sur soi-même et se contempler abstraitement dans le parfait oubli de la société et de la nature, et cela pour atteindre une sorte de fantôme ou d'entité abstraite, un moi, un esprit

pur, un je ne sais quoi doué d'une entière indépendance, d'une liberté absolue, et chargé encore d'une foule d'attributs merveilleux. J'avoue qu'un tel moi est un fantôme, qu'un tel isolement est stérile et dangereux, qu'un tel spiritualisme est insensé, qu'une telle méthode enfin n'a aucune racine dans l'histoire, dans le sens commun, dans la nature des choses. J'abandonne les exagérations de la psychologie à ses adversaires; mais je m'attache à son principe, et je le défends au nom de la saine philosophie, au nom de l'histoire entière de la pensée humaine.

La question entre nous et les matérialistes n'est plus de savoir si l'homme peut sentir, penser, vouloir sans organes, mais si c'est la même chose d'avoir conscience d'une pensée, d'un désir, d'une sensation, ou de reconnaître le lobe cérébral, le tissu nerveux ou musculaire qui sont ou peuvent être la condition organique de la sensation que j'éprouve, de la pensée que je forme, de l'acte volontaire que je désire exécuter. Poser cette question, c'est la résoudre. Il ne s'agit point ici d'un système, mais d'un fait.

J'ose dire qu'il n'y a qu'une dose peu commune d'entêtement systématique qui puisse fermer les yeux à un homme de bonne foi sur cette différence; mais, pour ne pas répéter ici des argumens bien connus, je me bornerai à adresser aux adversaires de la psychologie une question décisive. La notion de cause ou de force est-elle une donnée propre et immédiate de la physique ou de la physiologie? MM. Comte et Littré répondent que non, et ils ont mille fois raison. Ils partent de là pour interdire au physicien et au physiologiste la recherche des causes, et en général ils font hautement profession de croire que cette recherche est interdite à l'esprit humain; c'est être logiciens, mais pas encore assez, car, si MM. Comte et Littré ont raison, non-seulement la physique, la physiologie et toutes les sciences de la nature doivent renoncer à saisir aucune cause, non-seulement l'esprit humain doit s'interdire toute spéculation de ce genre, mais l'idée même de cause n'existe pas. D'où viendrait-elle en effet, si les sens ne la donnent pas, si la science de la nature ne peut en rendre compte, et si d'un autre côté il n'y a rien au-delà de la science de la nature et au-delà des sens? Je crois l'objection invincible. Hume l'avait compris; voyant bien que les sens ne peuvent expliquer cette notion, il prit le parti audacieux de la nier. MM. Comte et Littré sont plus respectueux pour le sens commun; mais, en vérité, je les trouve, dans cette rencontre, ou trop peu pénétrans, ou trop timides, eux d'ordinaire si intrépides en fait de négations. Quoi qu'il en soit, l'idée de cause existe dans les langues, dans le sens commun, dans l'esprit humain. Il la faut expliquer. C'est ici qu'apparaissent au grand jour la légitimité et la puissance de la méthode psychologique. Dans toute pensée, dans tout acte interne, elle constate l'existence d'un sujet fixe, permanent, qui s'aperçoit lui-même comme une force, comme

une cause, non pas une cause abstraite, mais une cause active, vivante, féconde, en relation avec un système d'organes qui tantôt lui obéissent et tantôt lui sont rebelles, qui réagissent sur elle après avoir éprouvé son action, et la mettent en communication avec la nature, la société, la vie universelle. Ce sentiment de la force une et identique, du moi, c'est ce qui constitue essentiellement un phénomène psychologique.

Encore un coup, ce moi n'est pas isolé, car non-seulement dans les impressions qui lui viennent du dehors ou dans les actes extérieurs qu'il contribue à accomplir, mais même dans la réflexion la plus abstraite, dans le plus énergique effort pour s'isoler du monde physique, il y a toujours en nous un sentiment confus, une image indistincte des choses extérieures : c'est là un fait d'observation que tous les grands psychologues, Aristote et Kant en première ligne, ont depuis long-temps reconnu; mais si, comme on dit en langue technique, le moi n'est jamais sans le non-moi, cela n'empêche pas qu'il ne s'en distingue, qu'il ne sache faire la différence entre ce qui vient proprement de lui et qui est sien, et ce qui, venant du dehors, lui révèle des causes étrangères.

Voilà la distinction très simple qui sépare sans les isoler le monde physique et le monde moral, et donne au spiritualisme un légitime et indestructible fondement. Les Écossais, je l'avoue, et particulièrement Dugald-Stewart, n'ont pas toujours bien démêlé la nature de cette distinction. Ils ont cru que la psychologie, comme la physique, n'avait pour objet que des faits, ne voyant pas qu'elle saisit en même temps une cause, savoir le principe même qui a conscience, le moi. Connaissant mal la nature propre des faits psychologiques, les isolant du moi et les considérant ainsi d'une manière abstraite, ils les ont trop séparés des autres faits perçus par l'intelligence humaine. Mais qu'importe cette erreur passagère? Toute méthode, si légitime qu'elle soit, n'est-elle pas exposée à être faussée dans l'application? Les mathématiciens, dont la méthode passe à juste raison pour infaillible, ne se sont-ils jamais trompés sur sa nature et sur les conditions de son légitime usage?

La psychologie n'est pas née d'hier. Avant que les Écossais en eussent proclamé l'excellence, elle était dans le monde; elle s'y était établie par des travaux durables, par des services immortels. Parce que le nom de cette science est assez nouveau, on s'est cru autorisé à la traiter avec dédain; mais, en vérité, quand on entend certains physiologistes parler d'un ton si tranchant et si altier d'une science aussi vieille que l'esprit humain, on ne peut assez admirer tant de confiance : ne dirait-on pas que la physiologie est une science très avancée, tandis que celle de l'homme moral est encore au berceau? Qu'on y prenne garde cependant, la comparaison est tout à l'avantage de la psychologie. En affirmant que parmi les fonctions organiques il n'en est pas une seule qui soit véritablement connue, je suis sûr de n'être démenti par aucun physiologiste

impartial. La vie organique, en effet, a deux grands objets, se conserver et se reproduire. Or, l'assimilation et la génération sont encore en physiologie deux mystères qu'on n'a pas pénétrés.

Je ne crains pas d'affirmer que le moral, dans l'homme, a été infiniment plus exploré que le physique. Adam Smith connaissait beaucoup mieux les lois de la sympathie qu'aucun naturaliste les siéges et les conditions organiques de ce curieux phénomène. On sait comment on pense plus qu'on ne sait comment on digère, et il n'y a pas une seule fonction importante de l'organisation qui soit à beaucoup près aussi parfaitement connue que la fonction psychologique du raisonnement. Les savans se vantent de ce que l'astronomie est une science accomplie; mais, deux mille ans avant Laplace, Aristote avait déterminé la marche de certaines opérations intellectuelles avec autant de précision et d'exactitude que l'auteur de *la Mécanique céleste* en a pu mettre à fixer les courbes décrites par les astres dans l'immensité.

Que la psychologie soit une science beaucoup plus avancée que la physiologie, c'est ce qui s'explique par une raison aussi simple que profonde; le principe de la vie animale nous est inconnu, et la physiologie est réduite sur ce point à des conjectures. Il en est tout autrement de la psychologie, qui saisit immédiatement le principe des phénomènes qu'elle observe, et embrasse de la sorte les effets de la vie et la vie elle-même dans sa source. Où en serions-nous si nous étions obligés d'attendre, pour connaître notre nature morale, les lois de notre pensée, les origines de nos passions, le principe de nos actes, la règle de notre conduite, que les naturalistes se fussent mis d'accord sur le nombre infini de questions qui les divisent et qui peut-être ne seront jamais résolues? Grace à Dieu, il n'en est pas ainsi. Platon confondait ensemble le canal de la digestion et celui de la respiration, l'œsophage et la trachée-artère; cela empêche-t-il qu'il n'ait été un très profond psychologue, un éminent moraliste? Le *Philèbe, le Banquet, la République*, sont pleins d'observations fines et profondes, qui n'attendent pas pour être confirmées que les physiologistes se soient entendus sur la *matière grise* et la *matière blanche* dans le cerveau. Aristote n'était pas très versé dans la physiologie de l'homme; il l'était si peu qu'il ne connaissait pas l'existence des nerfs. Est-ce à dire que le traité *De l'Ame* ne soit pas un chef-d'œuvre de psychologie, l'*Éthique à Nicomaque* et l'*Éthique à Eudème* des études admirables sur les passions du cœur humain, l'*Organon* le code impérissable de la logique?

Sans parler de toute la psychologie si ingénieuse, si élevée, des pères de l'église et des docteurs mystiques du christianisme, d'un saint Augustin, d'un Bonaventure, d'un Gerson, pourrait-on citer dans aucune science des monumens plus durables que la *Recherche de la vérité*, les *Nouveaux essais sur l'Entendement humain*, la *Critique de la Raison*

pure, sans parler du *Discours de la Méthode* et des *Méditations*, ces livres saints de la philosophie où sont écrits, sous la dictée de la conscience réfléchie, les droits de l'esprit humain et les premiers principes de toutes les sciences? On dira que tout n'est pas solide dans ces monumens, et qu'ils sont loin d'être bâtis sur le même plan et avec les mêmes matériaux. J'en conviens; mais qu'on cite, sauf peut-être en géométrie pure, un seul grand ouvrage que le temps et la contradiction des hommes n'aient point effleuré. On n'en nommera pas un seul. Les *Harmonica mundi* de Keppler sont pleins de conjectures que la science a démenties; la *Dioptrique* de Descartes et *l'Optique* même de Newton sont restées bien en-deçà des progrès de la physique. La chimie de Lavoisier est-elle identique à celle de Berzélius? Le livre *De la Vie et de la Mort* fait époque en physiologie; Bichat l'écrivait il y a trente ans à peine : est-il aujourd'hui debout?

En rappelant les grands monumens de la science psychologique depuis Socrate jusqu'à Descartes et depuis Descartes jusqu'à Kant, je n'ai parlé que des ouvrages réguliers; mais que de délicate et profonde psychologie répandue dans tous ces chefs-d'œuvre littéraires dont on eût fort embarrassé les immortels auteurs en leur adressant sur les circonvolutions du cerveau des questions que le plus sot écolier résout couramment après quelques mois d'études! Quelle incomparable analyse du cœur humain que les *Confessions* de saint Augustin! Je ne sais si Gerson était un grand anatomiste, mais j'en apprends plus sur la nature humaine en relisant l'*Imitation de Jésus-Christ* qu'en consultant les plus beaux traités de physiologie. Saint François de Sales, Montaigne, Jean-Jacques Rousseau, ne sont-ils pas aussi à leur manière d'éminens psychologues? C'est que la psychologie n'est pas une étude à l'usage de quelques méditatifs; c'est la conscience de la vie. Quiconque vit, non de cette vie grossière des sens qui se termine aux objets matériels ou de cette vie superficielle qui se dépense au jour la journée, qui se répand tout entière au dehors et s'épanche sans cesse comme une eau toujours fuyante en un vase sans fond, mais d'une vie puissante et pleine, qui se fortifie, s'étend et s'accroît sans cesse par le progrès des idées et des sentimens, les leçons de l'expérience, les épanchemens sympathiques de l'amour et de l'amitié, quiconque vit de la sorte, qu'il médite en solitaire comme Malebranche ou à la cour comme La Bruyère et La Rochefoucauld, qu'il fasse de la psychologie en action comme Shakespeare et Molière, ou qu'il la mette en formules comme Kant, qu'il compose la *Critique de la Raison pure* ou le *Faust*, poète ou métaphysicien, prêtre ou laïque, philosophe de fait ou d'intention, il travaille au progrès de la science psychologique; il trace un chapitre, une page ou au moins quelques lignes de ce livre immortel que l'homme écrit sur l'homme, et qui a

commencé le jour où un être humain a souffert, c'est-à-dire le jour où il a réfléchi.

A cette grande psychologie qui n'est pas seulement l'œuvre des philosophes, mais pour ainsi dire celle du genre humain, sait-on ce que l'école positive nous propose de substituer? Je suis honteux de le dire, et ceux qui connaissent MM. Comte et Littré pour des esprits exacts ne le devineraient jamais : c'est la science la plus conjecturale, la plus nouvelle, la moins positive, mais pourquoi parler de science? non; c'est ce quelque chose d'équivoque et de mal venu qu'on appelle la phrénologie. Ainsi tous les philosophes, depuis Platon jusqu'à Reid, en croyant observer l'esprit humain, n'ont saisi qu'une chimère! L'homme à qui il a été donné de commencer la science de l'homme, c'est le docteur Gall! Les vingt-sept facultés reconnues par ce grand philosophe et rapidement portées à trente-cinq par cet autre profond penseur, le docteur Spurzheim, avec les vingt-sept ou trente-cinq circonvolutions cérébrales correspondantes que le docteur Vimont n'a pas manqué de retrouver sur le crâne d'une oie, voilà pour la philosophie positive le beau idéal de la science de l'homme (1)! On reconnaît, il est vrai, que ces premiers travaux de physiologie cérébrale sont très imparfaits. On n'admet pas la *théosophie*, ce qui est caractéristique; on veut bien nous faire grace de l'*amativité*, de l'*habitativité*, de la *destructivité*, de la *constructivité*, de la *secrétivité*: j'en remercie la philosophie positive au nom de la langue française; mais, sans vouloir triompher à l'excès de ces ridicules ébauches, j'ai le droit de dire qu'il y a quelque chose de significatif dans cette réhabilitation de la phrénologie par la philosophie positive, et qu'une école obligée de prendre sous sa protection des tentatives aussi monstrueuses met en garde tous les bons esprits et prononce elle-même sa condamnation.

IV.

Si la philosophie positive n'avait d'autre défaut que d'altérer ou de supprimer une classe considérable de faits, on pourrait bien l'accuser d'être incomplète, on ne pourrait pas la déclarer radicalement fausse. Il faudrait élargir la base de l'édifice, non le renverser de fond en comble. Mais la philosophie positive vise plus haut que le spiritualisme; la négation des faits de conscience n'est qu'un moyen pour elle d'atteindre les idées absolues, et la ruine de la psychologie est un prélude à la destruction de la métaphysique.

(1) Voyez l'excellent petit livre de M. Flourens : *Examen de la Phrénologie*, et son grand ouvrage intitulé *Recherches expérimentales sur les propriétés et les fonctions du système nerveux*, 2e édit. 1842.

Les idées absolues, la métaphysique, voilà les ennemis mortels de la philosophie positive. Le caractère propre de la double tyrannie qu'a dû subir la pensée humaine avant d'atteindre l'ère de son affranchissement, c'était de s'appuyer sur des idées absolues. Au contraire, le trait distinctif du nouveau régime, du régime positif, c'est la substitution des sciences à la métaphysique, des idées relatives aux idées absolues.

Il y a ici deux questions distinctes, bien que très étroitement enchaînées : celle des idées absolues et celle de la métaphysique proprement dite. Il est clair que, s'il n'existe pas d'idées absolues dans l'esprit humain, toute métaphysique est impossible; mais on peut admettre certaines idées absolues et ne pas se croire obligé pour cela de reconnaître la métaphysique comme science. C'est ainsi que Kant, le plus grand adversaire que la métaphysique ait jamais rencontré, crut échapper au scepticisme et donner aux sciences mathématiques, à celles de la nature, à la morale même et à l'esthétique, un assez ferme fondement, en reconnaissant un certain nombre de notions absolues, d'idées *a priori*, nécessaires pour diriger l'homme dans ses opérations intellectuelles et dans l'accomplissement de sa destinée.

MM. Comte et Littré ne paraissent pas avoir la moindre peur du scepticisme. Comme Kant, ils rejettent la métaphysique; mais ils ne conservent point, comme lui, certaines idées absolues, et ils semblent convaincus qu'elles ne sont nullement nécessaires pour organiser les sciences et le travail entier de l'esprit humain. J'admire assurément cette hardiesse; pourtant il est difficile à quiconque a un peu étudié l'histoire de la pensée de ne pas trouver un peu de naïveté dans une si grande audace. On n'ose pas soupçonner un homme aussi savant que M. Comte, et qui se flatte, ou peu s'en faut, d'avoir découvert la science de l'histoire, d'être resté étranger à l'histoire de la philosophie; mais il sera permis de dire que l'entreprise de se passer entièrement d'idées absolues dans l'organisation des sciences physiques et morales est plus digne d'une époque primitive que d'un siècle éclairé par une grande expérience. L'éclectisme, tant dédaigné par la philosophie positive, a au moins cet avantage, de prémunir, par la connaissance impartiale du passé, contre beaucoup d'illusions. Je me permettrai de rappeler à MM. Comte et Littré trois grandes expériences auxquelles a été soumise l'entreprise qu'ils veulent accomplir. Citer des faits à des philosophes positifs, c'est employer le genre d'argumentation le mieux fait pour leur plaire et pour les persuader.

Il y a deux mille quatre cents ans environ, un précurseur de la philosophie positive, Héraclite, soutenait qu'il n'y a point d'idées absolues, que tout est relatif. « Un homme, disait-il avec une énergie familière et expressive, ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve. » S'il

en est ainsi, l'objet de la science, ce n'est point l'être en soi, c'est le phénomène. Où ce principe conduisit-il Héraclite? A ne voir dans l'univers qu'une sorte de phénomène universel produit par un agent unique et régi par une seule loi. Que disent MM. Comte et Littré de cette conséquence? Nous verrons peut-être tout à l'heure qu'Héraclite a livré leur secret; mais, quoi qu'il en soit, pense-t-on que le développement de l'héraclitéisme se soit arrêté là? Non. La logique souveraine de l'histoire, qui impose le doute absolu au sensualisme comme sa conséquence inévitable, après Héraclite suscita Protagoras, qui vint dire que s'il n'y a que des phénomènes relatifs et rien de fixe et d'absolu, si la sensation est la mesure de toutes choses, il s'ensuit alors que tout est à la fois vrai et faux, juste et injuste, beau et laid, suivant l'impression de chacun et la diversité des points de vue.

Cette conséquence ne paraît-elle pas rigoureuse à MM. Comte et Littré? je pourrais les prier de relire le *Théétète;* mais j'ai à leur proposer une plus grande autorité que celle de Platon; c'est encore l'histoire, qui, quatre siècles après Héraclite : ramène sur une plus grande échelle la même expérience. Les stoïciens, par une contradiction qu'on ne saurait trop hautement signaler, avaient mêlé à une morale sublime une idéologie sensualiste. Qu'arrive-t-il? Ils aboutissent d'abord à un matérialisme tout-à-fait analogue à celui d'Héraclite, et bientôt la dialectique d'Ænésidème leur impose le scepticisme absolu. Franchissez dix-huit siècles, d'Athènes et d'Alexandrie transportez-vous dans la patrie de Locke, et vous assisterez au même spectacle. Les noms seuls sont changés. Cette fois, Ænésidème s'appelle Hume. La même idée sert de base à la dialectique des deux pyrrhoniens; c'est l'idée de force ou cause, fondement de la métaphysique. S'il n'y a rien d'absolu dans l'idée de cause et en général dans les idées, comment atteindre l'absolu dans les choses? et si tout est relatif, il n'y a que des vraisemblances et des conjectures dans la science de l'univers comme dans celle de l'homme.

Cette triple expérience paraît-elle assez décisive à MM. Comte et Littré? Espèrent-ils être plus heureux qu'Héraclite et Chrysippe, Locke et Condillac? Qu'ils veuillent bien alors nous confier le secret qu'ils possèdent pour construire les sciences mathématiques et physiques sans aucune de ces idées qu'ils appellent absolues, comme les idées de cause, d'unité, d'esprit, de temps, d'identité? Quoi! ils veulent construire la mécanique rationnelle sans les notions de force et de temps, l'arithmétique et l'algèbre sans l'idée de l'unité, la géométrie sans l'idée de l'espace et sans les axiomes? Quoi! il n'y a pas d'idées absolues, et tout en mathématiques est absolu! Il n'y a que des faits relatifs, et tout en géométrie est nécessaire! Singulière philosophie qui prétend organiser les sciences positives et méconnaît les plus simples conditions de leur existence! Singuliers philosophes qui font la guerre aux systèmes et ont

eux-mêmes un système dont ils sont si aveuglés, qu'ils en perdent jusqu'au sentiment des faits! Croirait-on que M. Comte pousse l'horreur des idées absolues jusqu'à vouloir qu'il n'y ait en géométrie que de simples phénomènes? Il nous parle de *phénomènes géométriques*, comme on dit des phénomènes physiques; il ne nous manque plus que des phénomènes algébriques.

Après avoir fait une si rude guerre aux idées absolues, la philosophie positive se décide à faire grace à une de ces idées, l'idée de loi. On le conçoit : rejeter l'idée de loi, pour elle, c'était périr; car la philosophie positive a deux prétentions, celle d'avoir découvert la loi fondamentale de l'humanité, et celle de réduire toute science à la recherche de certaines lois. Il n'y avait donc pas moyen de supprimer l'idée de loi; mais autant il y avait nécessité à ne pas la nier, autant il y avait inconséquence à l'introduire, car enfin c'est bien là une idée absolue, ou aucune autre ne mérite ce nom. Qui dit loi dit quelque chose d'invariable, d'universel, de nécessaire. J'en appelle à Montesquieu. « Les lois, dit-il, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. » MM. Comte et Littré acceptent expressément cette belle définition. C'est à merveille; mais elle est mortelle pour leur doctrine; car les sens et l'expérience sont évidemment incapables de conduire à rien d'universel, d'invariable, de nécessaire. MM. Comte et Littré disent avec raison que le vrai caractère d'une science, c'est de prévoir, et cette juste remarque montre bien qu'il y a un sens profond dans l'idée que les peuples enfans se forment des intelligences supérieures en leur accordant le don de prophétie; mais, pour être bon prophète, il faut prédire à coup sûr, et comment l'expérience, qui ne s'applique qu'au présent et au passé, pourrait-elle, livrée à elle-même, anticiper l'avenir?

Il faut donc s'élever ici à une conception qui dépasse l'horizon de la physique, à l'idée d'un ordre universel, d'un plan général du monde, d'une fin commune à laquelle tendent les êtres, et qui explique la loi de leurs mouvemens.

Or, de toutes les idées absolues, il n'en est aucune à laquelle la philosophie positive répugne plus invinciblement qu'à celle de cause finale. Ici, MM. Comte et Littré recontrent un auxiliaire puissant et inattendu : c'est Descartes. Descartes, il est vrai, a proscrit en physique l'emploi des causes finales, et j'ajoute que par là il a rendu à la science de la nature un immortel service. D'abord, la scholastique avait étrangement abusé des causes finales, et Descartes, en les exilant, accomplissait une réaction nécessaire; de plus, on ne saurait disconvenir que l'objet propre de la science de la nature, ce ne soit d'observer les faits et non de découvrir leurs causes; toute idée *a priori* sur les principes et les fins des êtres est essentiellement subordonnée à l'expérience, qui est et qui doit rester ici juge souverain. Faut-il conclure de là pourtant que l'idée

de cause finale ne soit pas dans l'esprit humain, qu'elle n'ait pas son rôle et son emploi dans la science, et non-seulement dans cette haute science qui reconnaît en Dieu une cause intentionnelle, principe premier et fin dernière de l'univers, mais aussi dans la science de la nature? J'en appelle ici à Keppler, à Linné, à Leibnitz, à Maupertuis, à Euler. J'en appelle à Harvey, qui a découvert la circulation du sang par une application du principe des causes finales. J'en appelle à Bacon lui-même, qui a écrit, je le sais, contre les causes finales un mot ingénieux, mais qui, en retranchant à la physique la recherche des fins, la rendait expressément à la métaphysique, son vrai domaine, distinguant ainsi la sphère des deux sciences, sans en sacrifier aucune, divisant le travail de l'esprit humain sans en briser l'harmonie, sans en compromettre l'unité.

Veut-on savoir où conduit en dernière analyse la négation absolue des causes finales? Après avoir entendu Descartes, qu'on écoute Spinoza. Du maître qui déjà s'égare, mais que sa forte et sobre nature retient encore, qu'on aille à l'audacieux et intempérant disciple. L'auteur de l'*Éthique* nous dira que l'idée de fin est un chimère, comme l'idée du bien et du mal, comme celle du libre arbitre, et que tous les êtres, l'homme comme les autres, se développent suivant les lois nécessaires de leur nature. Je signale cette conséquence à MM. Comte et Littré; elle est particulièrement propre, si je ne me trompe, à les faire réfléchir. Tous deux ont le plus vif désir de sauver la morale du naufrage des idées absolues, tous deux repoussent la triste doctrine de l'intérêt, tous deux reconnaissent des principes de conduite supérieurs à l'égoïsme; mais la logique est plus forte que les intentions les plus honorables. Si l'homme n'a pas été créé pour une fin, s'il agit suivant les lois fatales de son organisation, comme l'eau coule, comme le sang circule, c'en est fait de toute idée de bien et de mal, de toute liberté, de toute responsabilité morale.

Voilà le dernier terme où conduit la simple négation des idées absolues. Il nous reste à voir si MM. Comte et Littré ont été plus heureux contre la métaphysique.

V.

Les préventions du XVIIIe siècle contre la métaphysique subsistent encore aujourd'hui dans beaucoup d'esprits. Il importe de les dissiper. Que les amis de l'indépendance de l'esprit humain le sachent bien : sacrifier la métaphysique, c'est sacrifier la philosophie tout entière; c'est retrancher à la pensée libre non-seulement son plus noble droit, mais celui qui fonde et consacre tous les autres.

Parmi les faux préjugés qui empêchent la métaphysique de reprendre

la haute considération dont elle jouissait au XVIIe siècle, j'en signalerai surtout deux : le premier, c'est que la métaphysique, ou, comme on l'appelle encore, l'ontologie, est, à ce qu'on croit, une science qui spécule à perte de vue sur l'être et le non-être, l'absolu et le relatif, le fini et l'infini, et prétend expliquer *a priori* l'origine, l'essence et le fonds de toutes choses : science abstraite, sans aucun rapport avec les réalités de la nature et de la vie; science conjecturale, qui, n'ayant à son service ni l'expérience ni le calcul, se consume en hypothèses stériles; science orgueilleuse, qui méprise les autres sciences parce qu'elle les ignore, et prétend expliquer à fond un univers dont la surface visible lui est inconnue !

Le second préjugé que le XVIIIe siècle nous a légué contre la métaphysique, c'est qu'elle tourne dans un cercle de systèmes sans cesse renaissans : spiritualisme et matérialisme, panthéisme et dualisme, dogmatisme et scepticisme, tels sont les héros éternels de ce drame monotone, personnages fantastiques qui disparaissent de temps en temps pour reparaître avec des masques nouveaux, toujours armés les uns contre les autres, se faisant des blessures mortelles sans se tuer jamais, et jouant une pièce qui n'a pas et ne peut avoir de dénouement.

Ces préjugés sont-ils légitimes? Et d'abord est-il vrai que la métaphysique soit une science isolée par sa nature de toutes les autres, et qui aspire à se construire hors de l'univers et de l'humanité un domaine indépendant? Je répondrai à cette question avec une entière sincérité. Il est vrai que les métaphysiciens ont quelquefois donné le change au sens commun sur la nature de la métaphysique : il s'est rencontré à plus d'une époque des esprits téméraires qui se sont fourvoyés dans cette ontologie abstraite, si justement suspecte aux esprits sérieux; mais je dis que cette manière d'entendre et de pratiquer la métaphysique est contraire à l'ensemble de la tradition; je dis que les grands penseurs dont les noms marquent les pas mémorables qu'a faits l'esprit humain dans la carrière de la vérité, les Platon et les Aristote, les Descartes et les Leibnitz, ont entendu d'une manière toute différente la nature et les conditions de la philosophie première.

Je m'expliquerai plus nettement encore sur ce point. Le père de la métaphysique moderne avait donné pour base à toutes ses spéculations un fait de conscience : le *cogito, ergo sum*, c'est l'être qui pense prenant possession de soi-même par la réflexion, échappant au doute en affirmant sa propre réalité, sa propre individualité, et de ce ferme point d'appui prenant son vol pour s'élever non à un absolu abstrait, mais à un Dieu réel et vivant, principe premier et suprême idéal de la pensée et de la conscience.

Cette métaphysique à la fois sensée et sublime conquit sans effort tous les grands esprits du XVIIe siècle, non-seulement Malebranche et Féne-

lon, mais des intelligences plus sévères, un Arnauld, un Bossuet. Et cependant, au sein de la philosophie de Descartes, s'étaient glissés des germes funestes. On sait quelle main les cultiva.

Certes, il y a de grandes parties dans l'esprit de Spinoza; mais il lui a manqué un des traits distinctifs de tous ces génies excellens dont la mémoire est chère à l'humanité, parce que leur force a été un bienfait pour elle; il lui a manqué le sentiment des vrais besoins et des vraies limites de notre nature. La métaphysique de Spinoza n'a rien d'humain. C'est la tentative hardie d'un homme pour cesser d'être homme, pour usurper la place de Dieu et pour expliquer le monde, en quelque sorte avant qu'il existe, dans son essence éternelle et dans les lois nécessaires de son développement. Des conceptions abstraites, la substance, l'attribut et le mode, viennent se substituer aux réalités méconnues. Ce n'est plus une philosophie à l'usage des hommes, c'est une sorte de géométrie de l'existence. Le résultat de cette tentative est connu : le fatalisme universel dans la nature et dans l'humanité, et au-dessus un théisme tellement transcendant, qu'il ressemble presque à l'athéisme. Un cri s'éleva pour réprouver ces doctrines; de là une réaction excessive qui, du métaphysicien téméraire, retomba sur la métaphysique, et contre laquelle tout le génie de Leibnitz ne put prévaloir.

Il appartenait à la philosophie allemande de glorifier Spinoza. Elle en est la légitime héritière; Hegel, c'est toujours Spinoza, mais un Spinoza plus audacieux encore et plus chimérique. Comme le philosophe hollandais, le métaphysicien de Berlin a prétendu se placer de prime abord au sein de l'absolu, et expliquer de cette hauteur, par la seule puissance de la logique et sur le fondement d'un certain nombre de conceptions abstraites, l'économie universelle des choses. Hegel n'ignore rien. Il sait le pourquoi et le comment de tout : il a trouvé et il confie à qui veut le lire et à qui peut l'entendre la formule de Dieu. Faut-il s'étonner que le sens commun, en Europe et surtout en France, se soit élevé contre ces prétentions extravagantes? Nullement. Pour moi, je livre sans regret au dédain des esprits exacts cette insolente ontologie de l'Allemagne contemporaine, et, si la philosophie positive se bornait à protester contre de pareils déréglemens, je ne pourrais qu'applaudir de toutes mes forces; mais il n'en est point ainsi. La philosophie positive se jette dans un excès plus dangereux encore; sous prétexte qu'on a abusé de la métaphysique, elle la proscrit absolument, et, parce qu'il est impossible à l'homme de satisfaire sa curiosité sur Dieu, elle prétend retrancher Dieu à son intelligence et à son cœur.

Contre une négation aussi radicale, j'invoque à mon tour ce même sens commun qui repousse à bon droit les témérités d'une ontologie sans règle et sans frein, et je lui demande ce qu'il pense d'une philosophie qui, par prudence, prétend se passer de Dieu. Il ne s'agit plus

ici d'ontologie abstraite, il ne s'agit plus de ces spéculations transcendantes qui veulent saisir et décrire les propriétés de l'absolu, comme on fait celles du triangle ou du cercle. Il s'agit de savoir s'il est interdit à l'homme de dépasser l'univers des sens, d'atteindre les causes derrière les effets, et, par-delà les causes finies, de s'élever à l'idée d'une cause parfaite, d'entrevoir et d'adorer parmi les impénétrables profondeurs de sa nature infinie ceux de ses attributs dont elle a répandu sur la face de l'univers l'éclatant témoignage, et ces perfections plus saintes encore dont nous retrouvons en notre ame quelques rayons obscurcis, la sagesse, la justice, la félicité.

Voilà le grand objet de la métaphysique, non, je l'avoue, comme on l'entend aujourd'hui en Allemagne, mais comme l'ont entendue et pratiquée tous ces fermes génies qui ont connu la vraie force et la vraie lumière, qui n'ont pas employé leur vigueur à lutter contre l'impossible, ni leur profondeur à n'être compris de personne et à se perdre eux-mêmes dans l'abîme de leurs spéculations. A entendre les défenseurs de la philosophie positive, on croirait en vérité que les métaphysiciens forment dans l'histoire une famille de rêveurs, se berçant de chimères, habitant au sein des nuages, étrangers aux sciences positives, à l'observation de la nature et du genre humain. Or, l'un de ces rêveurs est tout simplement le plus grand moraliste de l'antiquité; l'autre en est le plus grand politique, et il est en même temps l'auteur de cette *Histoire des Animaux* devant laquelle s'inclinait Cuvier. Un autre est l'inventeur de l'analyse mathématique, l'instrument le plus puissant que la géométrie ait manié; tel autre enfin a découvert le calcul infinitésimal, et, si Newton lui dispute ce beau titre, il en est un du moins que nul ne lui pourra disputer : c'est d'avoir jeté sur l'ensemble des sciences et des choses humaines le coup d'œil le plus perçant et le plus étendu qui les ait jamais embrassées. Ce sont là ces rêveurs, ces esprits creux que la philosophie positive accuse d'illusion! Comme s'ils avaient jamais songé à séparer la métaphysique des sciences positives, comme s'ils avaient jamais prétendu à cette vague et ambitieuse ontologie de quelques esprits intempérans! Est-ce par hasard Aristote qui a prétendu construire *a priori* la science de Dieu, lui, le philosophe de l'expérience, à qui la théorie platonicienne des idées était suspecte, parce qu'elle lui paraissait abandonner trop tôt le terrain solide des faits pour s'envoler dans les régions de l'intelligible? Platon lui-même, tant accusé d'avoir trop caressé de brillantes chimères, savait aussi reconnaître les limites de l'humaine intelligence. Dans son ouvrage le plus hardi, le *Timée*, cette genèse du platonisme, il commence par ces paroles tant de fois citées : « Il est difficile de trouver l'auteur et le père de l'univers, et impossible, après l'avoir trouvé, de le faire connaître à tout le monde. »

Quand il s'agit seulement de remonter des idées à leur principe et de

rapporter à Dieu tout ce qu'il y a de beau et de bon dans l'ordre des êtres, Platon affirme avec une juste et noble fermeté; mais s'agit-il d'expliquer le rapport de Dieu au monde, de dévoiler les premières origines des existences, Platon est si peu tranchant, qu'il se réduit à des conjectures. Écoutons encore Timée : « Tu ne seras pas étonné, Socrate, si, après que tant d'autres ont parlé sur le même sujet, j'essaie de parler des dieux et de la formation du monde, sans pouvoir vous rendre mes pensées dans un langage parfaitement exact et sans aucune contradiction. Et si mes paroles n'ont pas plus d'invraisemblance que celles des autres, il faut s'en contenter et bien se rappeler que moi qui parle, et vous qui jugez, nous sommes tous des hommes, et qu'il n'est permis d'exiger sur un pareil sujet que des récits vraisemblables (1). »

Je pourrais multiplier les citations et les preuves; mais il est évident pour qui jette un coup d'œil impartial sur l'histoire de la métaphysique et sait discerner la grande route qu'ont suivie les maîtres de la science des sentiers particuliers où se sont égarés un petit nombre d'esprits téméraires, il est évident, dis-je, que la métaphysique n'aspire point nécessairement à habiter une région inaccessible, séparée de celle où se développent les autres sciences. Sans doute elle domine les sciences particulières, mais parce qu'elle s'appuie sur elles; sans doute elle conduit plus haut que la nature et plus haut que l'humanité, mais c'est dans la nature et dans la conscience humaine qu'elle saisit les caractères dont elle écrit et compose la science de Dieu. Les sciences physiques et morales ne font pas une acquisition dont elle ne profite; éclairée par leurs travaux, elle leur envoie ses lumières; c'est un échange perpétuel qui fait à la fois la vie des sciences et la sienne. On peut appliquer à la philosophie le mot ingénieux et vrai de Bacon : elle ne commande qu'à condition d'avoir obéi. *Imperare parendo,* voilà sa devise.

On doit comprendre maintenant ce qu'il y a de particulier dans le mouvement de la métaphysique. Elle ne peut se développer comme la géométrie ou la mécanique, sciences homogènes fondées sur un petit nombre de notions, envisageant des rapports très simples et d'une même espèce, se formant et s'accroissant par un procédé uniforme. La métaphysique, vaste comme l'esprit humain, est comme lui merveilleusement compliquée; aucune méthode ne doit lui être étrangère : l'abstraction et l'observation, l'induction et le calcul même, l'analogie, l'analyse, tous les procédés, tous les moyens de connaître sont également de son ressort, parce qu'elle embrasse tous les faits, tous les êtres, toutes les lois, toute la vie, se proposant tour à tour la matière et l'esprit, la nature et l'homme, le fini et l'infini, s'élevant du monde à Dieu et redescendant de Dieu au monde, unissant tout, conciliant tout,

(1) Platon, trad. de M. Cousin, t. XII, p. 118.

aspirant du moins dans la mesure de la faiblesse humaine, et suivant le progrès des sciences, à tout concilier et à tout unir. Il suit de là que la métaphysique ne saurait avancer par un mouvement égal et continu et sur une sorte de ligne droite; elle a, comme l'esprit humain, ses haltes, ses égaremens, ses défaillances suivies de brusques élans. Traînant pour ainsi dire après soi l'immense cortége de tous les produits de la pensée, son mouvement est la résultante variable d'une foule de forces diverses et d'un nombre infini de mouvemens.

Ceci m'amène à faire rapidement justice du second préjugé dont la philosophie positive se fait une arme contre la métaphysique : c'est, dit-on, qu'elle n'a fait aucun progrès depuis trois mille ans. On entend répéter chaque jour ce bel axiome avec une sérénité incroyable par des hommes qui font profession de croire à la puissance de la raison, à la plénitude de ses droits, à la perfectibilité du genre humain; mais savent-ils bien ce qu'ils disent? Ils disent en d'autres termes que l'esprit humain n'avance pas. Est-il bien possible, en effet, que la science de la nature et la science de l'homme fassent de si grands progrès, et que la science de Dieu reste immobile? Penser cela, c'est ne rien comprendre à l'harmonie des connaissances humaines, à toute l'économie de l'histoire des idées.

Je conçois que des hommes qui parlent au nom du christianisme soutiennent que la métaphysique a été impuissante avant l'Évangile, et que depuis elle est superflue : encore trouverais-je peut-être de ce côté un certain nombre d'esprits éclairés qui m'accorderaient au moins que le platonisme n'a pas été tout-à-fait inutile pour frayer la voie à la religion du Christ, ni le péripatétisme pour organiser la théologie au moyen-âge, et que le cartésianisme a bien aussi fait quelque chose pour la grandeur de l'église au XVII[e] siècle et pour l'établissement des grandes vérités qui sont le fonds commun du christianisme et de la philosophie; mais, quand j'entends des esprits qui se déclarent affranchis de toute autorité, qui ne voient dans l'histoire de la civilisation que celle des mouvemens de la raison humaine, quand je les entends demander quels progrès a faits la métaphysique depuis trois mille ans, en vérité je pense rêver.

Je leur demanderai d'abord s'ils croient au progrès de la civilisation, et puis s'ils pensent que le mouvement des idées philosophiques et religieuses soit entièrement étranger à ce progrès. Je leur demanderai s'ils croient que les idées de l'Europe du XIX[e] siècle soient inférieures à ce qu'étaient les idées du peuple grec et du peuple romain du temps de Lycurgue et de Numa. Mais je veux leur poser une question plus précise encore: Le christianisme, leur dirai-je, a-t-il été, oui ou non, un événement heureux pour la civilisation? Personne n'en doute. Or, qu'a fait le christianisme? Une chose à la fois très grande et très

simple: à de certaines idées sur Dieu, sur l'ame, sur sa destinée, il a substitué d'autres idées. En d'autres termes, à une certaine métaphysique, il a substitué une autre métaphysique. Qu'importe ici la forme des idées? C'est des idées elles-mêmes qu'il s'agit. Eh bien! les idées du christianisme sur l'incarnation et la rédemption sont des idées métaphysiques, et ce sont ces glorieuses idées qui ont sauvé le monde au ve siècle, et qui ont fait la société moderne.

De cette révolution qu'on appelle le christianisme, je passe à une révolution bien différente, celle qui a changé la face de l'Europe il y a cinquante années. S'imagine-t-on que la métaphysique n'y ait eu aucune part? On dira sans doute que le siècle qui a vu la révolution française a été un siècle de réaction contre la métaphysique. J'en conviens tout le premier; mais il faut bien s'entendre. Sans doute il y a beaucoup de scepticisme au XVIIIe siècle; mais je le vois à la surface beaucoup plus qu'au fond. La métaphysique y paraît fort décriée; en réalité, nul siècle n'a eu plus de foi dans les idées. Ce n'est pas tant à la métaphysique en soi que le XVIIIe siècle déclare la guerre qu'à une certaine métaphysique. Et à laquelle? à celle qui lui paraissait un appui pour des pouvoirs ennemis, un obstacle au triomphe des idées nouvelles, la métaphysique spiritualiste. Il n'est donc pas si facile de se passer de la métaphysique; soit qu'on veuille organiser, soit qu'on veuille détruire, il faut s'adresser à elle. Sous une forme ou sous une autre, c'est elle qui mène le monde, et on ne saurait faire à l'esprit humain un plus gratuit et plus mortel outrage que de soutenir qu'elle est condamnée à des agitations sans fin.

La philosophie positive a hérité à la fois des préjugés du XVIIIe siècle contre certains systèmes, et de son goût secret et passionné pour d'autres systèmes fort connus. A ne croire qu'aux apparences, MM. Comte et Littré semblent parfaitement neutres entre les différens systèmes. Comment choisiraient-ils le spiritualisme de préférence au matérialisme, ou le théisme plutôt que son contraire? Ces systèmes sont les solutions opposées de problèmes insolubles. Matière, esprit, atomes, ame, Dieu, purs fantômes de l'imagination, qui fait ou défait ses toiles d'araignée au-delà de l'enceinte de la raison. Entre Platon et Épicure, entre Descartes et Gassendi, on peut rester indécis comme entre deux compositions romanesques ou entre deux genres de musique. Voilà une indifférence bien superbe et bien dédaigneuse; au moins faudrait-il y rester fidèles. Or, je soutiens que MM. Comte et Littré sont loin d'être indifférens entre les systèmes: non que je doute assurément de la parfaite sincérité de leurs déclarations; mais ils ont adopté à leur insu une métaphysique, et en conscience je ne puis les féliciter de leur choix. A vouloir ranimer l'esprit du XVIIIe siècle, ils pouvaient choisir ou le noble

spiritualisme de Turgot et de Rousseau, ou encore le sensualisme tempéré de Voltaire; mais non, ils ont reculé bien au-delà : ils sont descendus jusqu'à la triste métaphysique de d'Holbach et de La Mettrie.

Des phénomènes sensibles, et au-delà le soupçon vague d'une cause unique de ces phénomènes, cause aveugle, indéterminée, produisant tout par des lois nécessaires, telle est en substance la métaphysique du *Système de la Nature*. C'est trait pour trait celle de la philosophie positive.

La philosophie positive n'admet d'autres faits que ceux qui tombent sous les sens; elle reconnaît que ces faits ont des lois, mais des lois nécessaires. Elle ajoute que ces lois sont très simples, mais elle a soin d'expliquer qu'on doit bien se garder d'entendre qu'il y ait dans la nature un plan conçu avec intelligence. Non; ces lois sont simples, parce qu'elles résultent immédiatement des propriétés de la matière. Maintenant cette matière, cause aveugle de faits nécessaires, est-elle simple ou multiple? C'est une question sur laquelle, il est vrai, la philosophie positive ne se prononce pas nettement; mais d'Holbach et ses amis ne se prononçaient pas davantage, et, pourvu que l'ame et Dieu fussent supprimés une bonne fois, ils étaient coulans sur tout le reste.

Il m'est pénible d'insister encore; mais enfin il faut suivre la philosophie positive jusqu'au bout et en toucher le dernier fond. Entre l'hypothèse d'une intelligence divine et celle d'une cause aveugle et fatale ou d'une infinité de pareilles causes, MM. Comte et Littré tiennent-ils la balance égale? Ils le devraient d'après leur système, et on le voudrait pour eux. Pourtant il n'en est rien. On ne saurait voir sans une profonde tristesse ces esprits éclairés et sincères déployer contre l'idée sainte d'une providence infinie une espèce d'acharnement. En présence des maux qui accablent l'homme et des étonnantes oppositions qui se rencontrent dans la nature, je comprends et je plains les angoisses d'une ame troublée, je m'explique les doutes qui viennent assaillir le naturaliste et le philosophe; mais cette négation ardente et obstinée, ce dogmatisme désolant, excitent en moi un étonnement douloureux et une tristesse sans sympathie. Ces cieux, cet harmonieux univers, qui remplissaient l'ame de Keppler, de Newton et de Linné d'un religieux enthousiasme, MM. Comte et Littré les trouvent mal faits; ils s'oublient jusqu'à dire en propres termes que ce monde ne fait paraître qu'un degré de sagesse inférieur à celui que possède l'homme, et qu'il est aisé, dans le détail comme dans l'ensemble, de concevoir beaucoup mieux. Quoi! la nature des choses a été à ce point malhabile et si peu d'accord avec elle-même! elle a pu peupler l'espace de mondes infinis, faire circuler au sein de tous les êtres des torrens de vie, et elle n'a pas su leur donner des lois assez raisonnables pour qu'une de ses innombrables créatures les puisse approuver! Quoi! elle a pu produire l'intelligence

de ces deux philosophes si peu satisfaits d'elle, et elle n'a pas pu l'égaler dans ses combinaisons! Quoi! ce que MM. Comte et Littré conçoivent dans leur cabinet, c'est-à-dire, suivant leur système, ce qui germe dans la cervelle de deux faibles machines organiques destinées à durer un jour, cela est plus raisonnable, plus beau, plus harmonieux que le système d'existences que la nature réalise dans son évolution éternelle à travers l'immensité! En vérité, que sont devenues la logique, l'esprit, le bon sens des défenseurs de la philosophie positive?

Mais voici un dernier trait qui passe tout. M. Comte s'écrie quelque part : « On disait autrefois : *Cœli enarrant gloriam Dei;* aujourd'hui les cieux ne racontent plus que la gloire de Newton et de Laplace. » Cet enthousiasme dans l'athéisme, tranchons le mot, ce fanatisme dans l'absurde n'est plus de notre temps. Pour moi, en lisant ce prodigieux passage, je me suis senti vieillir de soixante ans au moins; j'ai cru être transporté en plein XVIIIe siècle, et entendre à la cour de Frédéric quelque saillie de l'athée du roi ou une de ces boutades dont Diderot, à la fin du repas, égayait les convives de l'hôtel d'Holbach.

Au surplus, je ne demande pas mieux que de prendre au sérieux cette parfaite indifférence que la philosophie positive prétend garder entre tous les systèmes; mais je doute que cette situation, plus conforme à ses déclarations générales, soit plus tenable que la précédente.

Vous me proposez de renoncer une fois pour toutes aux questions métaphysiques, et vous m'offrez en échange le monde visible à connaître et à conquérir; mais qu'est-ce que renoncer à la métaphysique? C'est renoncer à des problèmes tels que ceux-ci : Existe-t-il au-dessus de cette justice imparfaite des hommes une justice éternelle devant laquelle on puisse se pourvoir contre leurs iniques arrêts? Au-dessus de notre sagesse toujours mêlée de folie et de nos vertus pleines de faiblesse, n'y a-t-il pas une sagesse infaillible, une bonté sans mélange, une sainteté sans tache et sans souillure, type absolu de la personnalité, idéal qui ravit, soutient, excite ma personnalité, toujours misérable et toujours défaillante? Moi-même, que suis-je? Y a-t-il en moi un principe supérieur à la mort, ou bien suis-je un être comme tant d'autres, destiné à combler à mon tour ce gouffre qui dévore la vie : machine débile, la plus compliquée, mais aussi la plus délicate et la plus menacée de toutes, qui ne sent plus vivement que pour souffrir davantage, qui ne pense que pour connaître sa misère, et qui n'a rien de mieux à faire dans son court passage ici-bas qu'à maudire son être et cet inutile rayon d'intelligence que la fatalité y déposa?

Voilà les problèmes que la philosophie positive nous invite à supprimer; il ne lui reste qu'à nous en indiquer le moyen. Je suis homme, et vous me proposez de supprimer le problème de l'être humain! Je pense l'infini, et vous m'en interdisez jusqu'au rêve! J'ai soif d'im-

mortalité, et vous m'en ôtez l'espérance! Vous m'invitez à étudier, à aimer la nature; mais que m'importe la nature, si Dieu n'y est pas? Cette curiosité sans objet, ce travail sans aiguillon, cette vie sans poésie et sans dignité, n'ont plus rien qui m'intéresse. Rendez-moi, au-delà de ma destinée mortelle, le plus faible rayon d'avenir, et, sur cette terre dont vous m'offrez les jouissances, je vous cède sans regret toute ma part.

Les philosophes à qui je m'adresse ne sont point de ces optimistes du matérialisme qui ne conçoivent d'autre bonheur que celui que la terre peut donner; ces ames élevées ont connu le poids de la vie, et on voit même qu'elles ont jeté plus d'un sombre regard sur la condition de l'humanité. Quel remède nous proposent-elles? La résignation. La résignation dans le fatalisme, la résignation sans Dieu et sans avenir, je dis que cela est impossible, je dis que cela est insensé. L'auteur de *Faust* aussi nous invite à nous résigner au nom de la fatalité absolue. « La plupart des hommes, dit-il avec sa dédaigneuse et amère sérénité, attendent pour se résigner au jour le jour que l'espérance de la veille soit évanouie. Ils mettent leur résignation en petite monnaie. Le vrai philosophe se résigne une fois pour toutes. » Vaines et cruelles paroles! Ah! sans doute, quand on a reçu en partage le génie et la force, quand on remplit l'Europe du bruit de sa renommée, quand les honneurs, les hommages, la richesse, la considération, tous les biens de la nature et de la société accourent vers vous, quand surtout à une intelligence immense on associe un cœur égoïste et froid, il est facile alors de se résigner; mais convier à cette résignation fantastique le pauvre mineur enseveli sous terre, le paysan courbé sur le sillon, l'innocent que frappe la société abusée, l'homme de génie méconnu, le vieillard qui ne trouve au terme d'une carrière bien remplie que la misère et la faim, n'est-ce point une dérision impie? Et sans parler de ces extrêmes douleurs, chacun de nous, si favorisé qu'il puisse être par la nature ou le hasard de la naissance, ne ressent-il pas, s'il porte un cœur d'homme, tous les maux attachés à l'humanité? N'est-il pas pauvre, orphelin, persécuté, dans la personne de tous ceux qu'on persécute, qu'on abandonne et qui souffrent? Soyez même le plus égoïste à la fois et le plus favorisé des hommes, vous êtes un homme pourtant, c'est-à-dire un animal plus malheureux que tous les autres, s'il doit mourir tout entier, puisqu'il est le seul qui pense à la mort.

C'est, dites-vous, la nature des choses. Je réponds que vous faites la nature des choses absurde. Vous lui faites construire un être pensant qui se pose nécessairement un problème, et qui est dans l'impuissance absolue de le résoudre, un être à qui son organisation impose de chercher sans cesse ce qu'elle lui interdit de trouver jamais. Qu'est-ce donc que l'homme? dira Pascal. — Un chaos, une chimère, un monstre in-

compréhensible. Or, quand on en est là, il faut de deux choses l'une : ou succomber, ou faire un pas de plus. Et faire ce pas comme le fit Pascal, n'est-ce pas succomber encore?

Certes, ce triste résultat est diamétralement contraire aux intentions des partisans de la philosophie positive. La liberté de la pensée n'a pas de plus fervens défenseurs. Eh bien! il faut leur déclarer hautement que le plus éminent service qu'on puisse rendre aux ennemis de cette raison tant dénoncée, dont les droits sacrés sont aujourd'hui en péril, c'est de persuader aux hommes que les hauts problèmes dont la solution progressive fait l'honneur de la raison et la dignité de la philosophie sont pour notre intelligence des énigmes à jamais impénétrables.

Je crois donc avoir le droit de dire aux amis de la philosophie positive : Il y a une contradiction radicale au fond de toutes vos idées et de tous vos desseins. Vous voulez affranchir l'esprit humain, et vous lui préparez des chaînes; vous voulez diviser son travail, et vous en brisez l'harmonie; vous voulez organiser les sciences, et vous en rompez l'unité. Après avoir proclamé pour les faits un respect inviolable et presque superstitieux, vous commencez par nier tous ceux qui vous gênent, c'est-à-dire par couper en deux le domaine de la pensée, et par en supprimer la meilleure moitié. Réduits aux sciences de la nature, vous prétendez en faire la philosophie, et pour cela vous niez toutes ces idées absolues qui seules peuvent leur fournir une base solide et de fécondes directions. Enfin vous couronnez toutes ces négations par une négation suprême qui laisse la nature entière sans cause et sans loi, l'esprit humain sans principe, la vie sans but, l'humanité sans frein, sans idéal et sans espérance. Et vous décorez cela du beau nom de philosophie positive, et vous croyez ouvrir à la pensée humaine une ère nouvelle d'affranchissement et de progrès! Non, votre philosophie n'est point nouvelle. Nous la connaissons depuis deux mille ans; elle s'appelait l'épicuréisme, et marquait en Grèce la décadence des idées. A une époque plus récente et plus glorieuse, elle a pu être un utile moyen d'attaque, une machine de guerre puissante contre des institutions condamnées à périr; mais le XIX[e] siècle a quelque chose de mieux à faire que de souffler sur les cendres éteintes du passé. Il doit faire voir au monde que la métaphysique n'est pas seulement une puissance redoutable, habile à entasser des négations et des ruines, mais aussi une puissance bienfaisante et régulière, capable de remplacer tout ce qu'elle détruit, et qui, après avoir abattu les parties caduques de l'antique édifice, saura construire un édifice plus solide et plus vaste pour les générations de l'avenir.

ÉMILE SAISSET.

DU ROMANTISME

DANS LA LITTÉRATURE ET LA MUSIQUE

EN ALLEMAGNE.

LE CHEVALIER CHARLES-MARIE DE WEBER.

I.

Lorsque, voici tantôt vingt-cinq ans, Charles-Marie de Weber donna son immortel *Freyschütz*, en Allemagne comme en France l'émotion fut grande, on s'en souvient, et l'Europe entière n'eut qu'un cri pour saluer l'avénement de ce nouveau génie, qu'elle proclama romantique. L'épithète, prononcée à cette occasion pour la première fois à propos d'un musicien, est depuis devenue fort banale, et s'applique même désormais à tout opéra où l'élément populaire et fantasmagorique intervient; mais alors ce cri échappé à l'enthousiasme du moment, ce cri spontané avait un sens, et voulait dire tout simplement que l'art musical venait de rencontrer au théâtre une de ses plus glorieuses manifestations, car, selon nous, le romantisme est inhérent à la nature même de la musique, et dire d'une partition qu'elle est romantique dans la haute et sérieuse expression du mot, c'est la proclamer un chef-d'œuvre et reconnaître qu'elle répond aux conditions essentielles de l'art.

La musique est de son principe romantique et portée à la fantaisie, en d'autres termes à la forme la plus idéale où l'imagination puisse s'élever. A ce compte, l'antiquité, accoutumée à diviniser le type humain, à se représenter ses dieux sous la figure de ses héros; l'antiquité grecque, préoccupée surtout des arts plastiques, devait nécessairement ignorer la musique, du moins dans les conditions mélodieuses en dehors desquelles il ne saurait exister pour nous de combinaisons sonores. Entre Aristote, qui penche pour l'imitation exacte de la nature, et Platon, l'apôtre inspiré des idées innées, de quel côté l'instinct musical se laissera-t-il sentir? Faut-il vous l'apprendre? Le troisième livre de *la République* en dit plus long à ce sujet que tous les commentaires, non qu'il renferme sur un point si obscur des révélations autres que celles que l'intelligence la plus simple de l'antiquité nous livrera, mais du moins est-on frappé de voir, au plus beau triomphe de l'art plastique, l'art musical choisir pour interprète le représentant des idées, celui qui, vis-à-vis de l'empirisme du Lycée, va soutenir que les types du beau, loin de se déployer aux yeux de l'artiste, reposent au plus profond de son ame à l'état de mystiques réminiscences d'une vie antérieure. En dépit de tant de savantes recherches, de tant de commentaires et de théories, nous ne possédons guère sur la musique des anciens que des connaissances fort restreintes, et bien des braves gens se creusent encore la cervelle qui tôt ou tard succomberont à la tâche sans avoir résolu le problème et sans nous avoir appris là-dessus autre chose que ce qu'on trouve dans les écrits de Ptolémée, de Plutarque et de Platon. Or, de ces différens écrits, quelle conclusion tirer, sinon que les Grecs n'ont jamais eu la moindre idée de la mélodie, et que leur musique était tout simplement un système destiné à régulariser les mouvemens, un art de la mesure et de la quantité, répondant du reste dans sa sphère à toutes les conditions de l'art plastique? En effet, on ne nous dit pas que la musique ait jamais joué chez les Grecs un rôle indépendant; au contraire, l'emploi qu'on lui réserve est subalterne, et, pourvu qu'elle accompagne les danses et les pantomimes, la Polymnie antique n'en demande pas davantage. En admettant d'ailleurs que les Grecs connussent l'échelle diatonique, rien ne nous porte à présumer qu'ils aient jamais eu le secret de la base harmonique sur laquelle repose notre système de mélodie. Le rhythme, en outre, ne saurait constituer à lui seul un art musical, attendu que le rhythme peut fort bien exister en dehors de cet art. Aux temps nouveaux seuls il était réservé de pénétrer dans le monde des sons et d'en approfondir les mystères.

C'est un fait désormais reconnu que la musique sort du christianisme et se développe avec lui. La musique tient dans le monde nouveau la place que la statuaire occupait dans le paganisme. Par son caractère de spiritualisme ineffable, l'art des sons pouvait seul parvenir

à rendre l'idée chrétienne d'un Dieu incréé. Si l'antiquité avait eu recours à l'art plastique pour se représenter ses dieux, c'est que les dieux de l'antiquité ne cessaient d'affecter la forme et les passions humaines; mais, à une époque de détachement terrestre et de contemplation mystique, il fallait, pour interprète, un art ayant l'infini pour objet, un art dont l'élément même est insaisissable, la musique. L'œuvre du statuaire a de la consistance et sait en quelque sorte enchaîner sous nos yeux la forme humaine; le statuaire même, alors qu'il idéalise, n'en reproduit pas moins des types sensibles; le son, au contraire, n'imite rien, il s'exhale et s'évanouit; il est fugitif et transitoire comme la vie de l'homme. Lorsqu'il appelait le romantisme un beau sans limites, Jean-Paul trouvait peut-être la plus heureuse définition de cet art, dont l'essence repose dans une éternelle aspiration qui pousse l'homme au-delà de sa sphère, au-delà du cercle borné de ses connaissances, et l'entraîne à la recherche d'un idéal inaccessible. Or, quel art mieux que la musique eût jamais rendu le caractère de ce pressentiment divin? Je ne sais, mais il me semble que l'idée chrétienne, en même temps qu'elle crée le romantisme et la musique, développe aussi chez les autres arts des ressources individuelles ayant pour but l'expression de cet amour de l'infini qui désormais possède l'humanité; ainsi, dans la peinture, la perspective et le clair-obscur. Quoi qu'il en soit, l'art romantique est musical de sa nature, et je ne suppose point qu'il existe en musique de chef-d'œuvre digne de ce nom dont le romantisme n'ait à son tour fourni le fonds.

Le règne des sons commence où finit le règne de la parole. De là l'irrésistible attrait qu'exerce la musique sur les ames altérées de la soif de l'infini, sur ces natures féminines qu'un besoin de rêverie tourmente sans relâche; de là aussi l'espèce d'éloignement qu'éprouvent à son endroit les esprits positifs, les penseurs. A ce compte, la musique ne pouvait accomplir ses destinées dans l'antiquité; tous ces Grecs de Corinthe et d'Athènes étaient gens trop plastiques, trop sensuels pour elle. La musique appartient à l'idéal romantique moderne, un hégélien dirait à *l'idéal subjectif.* Prenez Beethoven, le maître des maîtres en ce spiritualisme transcendant; tentez de le suivre en ses divagations sublimes, et vous verrez où il s'arrêtera. Chez le divin chantre des symphonies, en effet, cette aspiration domine tout, la forme elle-même ne le contient plus; s'il ne la brise pas, du moins en use-t-il avec elle aussi librement qu'il le peut. Et dire avec cela que Beethoven relève de la tradition de Bach, qu'il se rattache à ce grand cycle ouvert par l'immortel organiste! Remarquez cependant comme les extrêmes se touchent; après tout, peut-être n'y a-t-il ici d'extrêmes que les apparences. Le génie du christianisme aura-t-il donc manqué à sa mission divine pour s'être élancé du sein des cathédrales vers les hauts sommets de la

terre, vers la nuée sereine où désormais il se balance au-dessus des forêts et des abîmes, au-dessus de l'immensité des flots? En renonçant à la forme liturgique, l'adoration agrandit son domaine. Honorons le Créateur dans son œuvre : plus de psaumes, de cantiques et de versets selon le rite consacré; il s'agit maintenant de se répandre en hymnes glorieux, d'atteindre par l'enthousiame à la contemplation du Dieu vivant, de remplacer la contrition par l'extase. A cette idée de nouvelle origine, une forme nouvelle devait échoir. Lier en un faisceau inextricable, assembler, combiner les élémens les plus divers selon les lois de l'art le plus industrieux, le plus admirablement profond, voilà Sébastien Bach; rendre la liberté à tous ces élémens captifs, leur donner la clé de l'air et des étoiles, et cela sans que la confusion en résulte, sans que ces masses déchaînées enfantent le chaos, telle est à mon avis l'œuvre de Beethoven. Si l'auteur des fugues va se perdre souvent dans les méandres sinueux de ses combinaisons chromatiques et enharmoniques, il suffit par momens à Beethoven d'une simple note pour l'enivrer de sa magie, et vous le verrez mainte fois, se laissant bercer par un accord, en extraire sans fin comme d'une de ces cassettes du fabuleux Orient des trésors toujours plus merveilleux et plus imprévus. La parole l'embarrassait, il y renonce, et c'est à propos de lui surtout qu'Hoffmann a pu dire si excellemment que la musique instrumentale est le plus romantique des arts.

Mais, après la musique instrumentale de Beethoven, je ne sais rien de plus romantique au monde que les opéras du chevalier Charles-Marie de Weber. Lui aussi, de sublimes instincts le possèdent; lui aussi rêve tout haut de l'infini, avec cette différence pourtant que sa rêverie, moins préoccupée des causes générales, moins absorbée dans l'abstraction philosophique, s'attache davantage aux phénomènes de la nature, au pittoresque. Le romantisme de Beethoven a l'ame humaine pour objet; esprit contemplatif, le chantre des symphonies se borne à traduire en un splendide langage ces éternelles vérités sur lesquelles, de Platon à Spinoza, tout grand génie a spéculé. Par lui, et c'est là l'immortelle gloire de Beethoven, la psychologie a passé dans la musique, et la langue des sons, sans rien dire de l'ampleur oratoire, de la magnificence du discours musical, a trouvé des formules pour les idées métaphysiques. Je le répète, Beethoven n'en veut qu'aux mystères de l'ame, à ses douleurs profondes, à ses déchiremens, à ses aspirations vers Dieu; si la nature intervient dans ses œuvres, c'est toujours à titre d'agent secondaire et comme pour servir de confidente à l'immortelle éplorée, livrant, comme Isaïe, ses gémissemens sublimes aux flots du rivage, aux vents de la montagne, au nuage égaré à travers l'espace. Chez Weber, au contraire, le naturalisme prime tout, un naturalisme merveilleux, avide de superstitions et de légendes. S'il aime la forêt

sonore perdue dans les profondeurs de la montagne, s'il aime le lac bleu dont les roseaux solitaires chantent mélodieusement au clair de lune, c'est que la forêt et le lac vivent pour lui d'une vie élémentaire, c'est qu'il pressent çà et là des légions d'esprits qu'il évoquera tôt ou tard : ici le chasseur vêtu de rouge et de vert, Samiel et sa meute endiablée, présidant aux sortiléges du carrefour maudit; là-bas les elfes vaporeux frissonnant aux étoiles, Ariel et Miranda, le cor enchanté d'Oberon répondant à la trompe infernale, les suaves Tempés du royaume de Titania pour horizon à la caverne des démons, car c'est le propre de Weber d'avoir su exceller dans l'art des contrastes, et son fantastique mi-parti de ténèbres et de clarté vous fait involontairement songer à ces tableaux mystiques de l'école italienne dont la région supérieure nage dans la sérénité, tandis qu'au-dessous tout est nuit et terreur. Si donc Weber entre en rapport avec la nature, c'est pour lui demander les secrets de sa vie profonde et cachée. Désormais le torrent et le bois, l'océan et la montagne, cesseront de servir de fond au tableau comme chez Beethoven, et, si je puis m'exprimer ainsi, d'être la simple pédale de l'orgue harmonieux sur lequel l'ame humaine gémit son ineffable complainte, son monologue divin. Tout ici palpite et bourdonne d'une vie indépendante qui, pressée de se faire jour, va se manifester au premier plan. Les génies des eaux, de la terre et de l'air, ondins, elfes et gnomes, concourent à l'action; de tous côtés foisonnent les esprits élémentaires, et bientôt entre les personnages réels et les autres vous ne distinguez plus, tant le nuage fantastique enveloppe les groupes.

Une fois son monde évoqué, Weber se l'associe et ne néglige rien pour se le rendre intime, familier, car il croit en lui comme Hoffmann, comme Tieck, comme Arnim, comme tous les coryphées du mouvement poétique dont il semble avoir eu pour tâche de vulgariser par la musique le romantisme littéraire. Là même est, selon moi, le secret de la popularité immense de l'auteur du *Freyschütz*, d'*Euryanthe* et d'*Oberon*. Par ses sentimens, par ses mœurs, par ses goûts, Weber se rattache à cette phalange héroïque de jeunes hommes exaltés qui, s'inspirant des principes de nationalité, fondèrent ce qu'on appelle encore aujourd'hui l'école romantique et s'en allèrent au-delà des siècles chercher dans les institutions et les croyances du moyen-âge des secours contre les idées françaises, alors envahissantes. Vous connaissez ce *Knabenwunderhorn*, ce recueil où Brentano et d'Arnim ont entassé les mille trésors de la vieille poésie allemande : traditions, légendes et contes bleus, berceuses et refrains de chasse, tout est là. Eh bien ! pour la musique, Weber me représente ce recueil vivant, il me semble retrouver en lui ce mélange de naïf et de merveilleux, de sentimentalité et de superstition, qui fait le fonds de l'instinct populaire au moyen-âge; et d'ailleurs comment l'en-

thousiasme des masses lui eût-il manqué, à lui dont le romantisme, dégagé de la partie philosophique qui rend Beethoven inaccessible à tant de gens, s'attache surtout à célébrer la vie des forêts et n'a que bruits de chasse au fond de l'ame?

La chasse, en effet, ses émotions de joie et de tristesse, ses découragemens, ses manœuvres, jusqu'à ses incantations diaboliques, tel est le motif que Weber se plaît à varier sans relâche, et, je le demande, vit-on jamais thème plus populaire en Allemagne, dans ce beau pays du Rhin et de Souabe où de toute antiquité les empereurs sont oiseleurs et les grands-ducs archers, où mieux, s'il faut en croire les chroniques, aux bons temps des landgraves de Thuringe, une princesse du sang royal se gagnait à la cible ni plus ni moins qu'une couronne d'or? Étrange chose, ce Weber qu'on prendrait volontiers pour le génie incarné de la chasse, tant il a deviné, senti, flairé ce qu'il y a de poésie cachée sous cette vie au sein des bois, tant il a su rendre à traits puissans l'âpre et sauvage physionomie du paysage montagneux que la meute efflanquée parcourt au son des trompes sur la trace du sanglier meurtri; cet homme, dont la musique respire à pleins poumons les plus mâles senteurs forestières, était un être souffreteux, maladif, ayant besoin pour vivre des ressources journalières de son travail, et presque aussi maltraité du côté de la fortune que du côté de la santé physique. Noble Weber, a-t-il réellement jamais connu le galop d'un cheval? et, si quelqu'un de ces grands-ducs d'Allemagne qu'il servit en qualité de maître de chapelle l'eût invité d'aventure à suivre la chasse, eût-il pu serrer autour de ses reins le ceinturon de cuir et prendre sa part du terrible exercice? Hélas! pauvre artiste sublime, il eût suffi d'un cahot pour briser sa fragile existence, et dès la première haie, dès le premier fossé, il eût donné à rire, lui le génie de la chasse, lui le père de Samiel, au plus obscur des palefreniers de son altesse. Non, toutes ces belles choses qu'il a si magnifiquement décrites, c'est du fond de sa chambrette solitaire qu'il les a vues passer au crépuscule. Il en avait l'instinct suprême, c'était assez pour lui d'en remplir son imagination et son cœur. Tant d'autres vivent physiquement au milieu d'elles qui mourront un jour sans en avoir même soupçonné la poésie. Il faut en prendre son parti et renoncer à concilier ce qui peut-être est inconciliable, à savoir l'idée et la pratique. On dirait vraiment que le sens exquis d'une chose en exclut la pratique, et que d'autre part l'action porte en elle je ne sais quoi de grossier, de brutal, qui s'oppose aux raffinemens de l'intelligence. Çà et là de rares exceptions s'offrent bien. Byron en était une, et je me suis souvent figuré le noble lord en humeur poétique lançant à fond de train sa jument sur les sables du Lido. Mais Weber, quel triste chasseur et pourtant quel glorieux, quel sublime chantre de la chasse! Tout ceci nous amène à parler de sa vie. Notons rapidement quelques traits caracté-

ristiques, et tâchons de rendre de notre mieux cette physionomie intéressante, ne fût-ce que pour en étudier certains contrastes.

Charles-Marie de Weber naquit, le 18 décembre 1786, à Eutin, dans le Holstein, d'une famille appartenant à l'ordre équestre, et les meilleurs soins présidèrent à son éducation. Dès sa plus tendre jeunesse, nous voyons la peinture et la musique se disputer son temps. Tout porte même à croire qu'il eût réussi à se faire un nom dans le premier de ces deux arts, si le démon musical qui le possédait à son insu ne l'eût entraîné loin des voies du dessin et de la couleur. Du fond de l'atelier où ses doigts distraits s'exerçaient au fusin, il entendit un beau soir chanter la musique des sphères; le roi des aulnes l'appelait vers ses royaumes éthérés, et, comme cet enfant de la ballade, il se laissa ravir, mais lui du moins n'en mourut pas : les génies épargnent leurs frères. N'importe, ses premières études des arts du dessin ne furent point stériles; à plusieurs reprises il y revint, et personne n'ignore que c'est à lui qu'on doit l'invention de la lithographie. Il va sans dire que la musique finit toujours par avoir le dessus, car, si d'une part était le dilettantisme, de l'autre était la vocation. Son père, le major de Weber, pressentant l'avenir de cette jeune tête, ne recula point devant les sacrifices pour lui ouvrir les mondes de la science. Or, sa ville natale offrant peu de ressources à l'initiation, Charles-Marie se rendit à Saltzbourg auprès de Michael Haydn, puis à Munich, où il étudia le contre-point sous la direction de l'organiste de la cour. En 1800, le jeune maestro donna son premier opéra, *la Fille des Bois* (*das Waldmädchen*); il avait alors quatorze ans. Quand je dis son premier opéra, je me trompe; deux années auparavant il avait débuté par une composition musicale intitulée assez étrangement *la Puissance de l'Amour et du Vin* (*die Macht der Liebe und des Weines*). Ce que c'était que ces deux ouvrages, dont l'un devint d'ailleurs bientôt la proie des flammes ainsi que diverses fugues et morceaux de clavier et une messe, et dont l'autre, accueilli avec succès à Vienne, à Prague, à Pétersbourg, valut d'emblée à Weber une réputation de talent facile, médiocrement en harmonie, j'imagine, avec ses visées ultérieures; ce que c'était que ces deux ouvrages, on le suppose : d'honnêtes réminiscences de la leçon d'hier, la cent unième reproduction de la formule ayant cours, un fonds banal où çà et là tremblotent quelques rares idées moins semblables à des étoiles au firmament qu'à des vers luisans dans l'herbe. Je n'ai jamais compris, quant à moi, le culte superstitieux que bien des gens professent pour tous les papiers de jeunesse des grands artistes : comme si ces produits d'une imagination qui nécessairement s'ignore pouvaient être jamais autre chose que les tâtonnemens d'un écolier plus ou moins doué. On aura beau dire, les poètes, les musiciens, les peintres de génie, ne poussent pas au beau milieu d'une époque à la manière des champi-



gnons. Il faut commencer par tenir de quelqu'un en ce monde, et l'ordre intellectuel non moins que l'ordre physique a ses filiations traditionnelles, ses lois imprescriptibles d'hérédité. Indépendant, nul ne l'est à ses débuts; heureux qui peut le devenir avec l'âge. On imite d'abord, quitte à créer plus tard pour servir à son tour de modèle aux hommes de l'avenir. Raphaël succède à Pérugin, Mozart à Gluck, et long-temps encore les divins élèves, celui-ci dans *la Vierge à la Chaise*, celui-là dans *la Clémence de Titus* et l'*Idoménée*, long-temps encore les divins élèves caresseront la forme du maître avant de pouvoir donner essor à l'idée-type qu'ils ont en eux. Or, l'idée-type de Weber, c'est le *Freyschütz;* le chercher en-deçà, c'est perdre sa peine; qu'importe, après tout, de savoir dans quelle langue a bégayé l'enfant si l'œuvre du maître nous reste? Aussi ai-je hâte d'y arriver. Je noterai cependant, comme produits de cette période d'acheminement vers le but solennel, deux symphonies, plusieurs concertos et un opéra intitulé *Pierre Schmoll et ses Voisins*, lequel fut représenté à Augsbourg sans trop de succès. On m'a aussi bien souvent parlé d'un ouvrage fantastique dont la célèbre légende de Rübezahl fournissait le sujet, et que Weber avait entrepris d'écrire lorsqu'il se trouvait à Breslau en qualité de directeur de la musique. J'avoue qu'ici ma curiosité se réveille; pour le chantre futur d'*Oberon*, pour l'imagination aérienne qui devait un jour initier notre monde aux vaporeux secrets de la cour de Titania, c'était, il faut le dire, un ravissant motif que cette histoire du gnome silésien. On se prend involontairement à souhaiter la musique de Weber, dès qu'on songe à la romantique épopée de la belle princesse surprise au bain par le ricanement lascif du lutin qui la lorgne du haut d'un pic voisin.

> Or, voilà que non loin de la nappe azurée,
> Sur le plus haut pic de granit,
> Se tenait un lutin fameux dans la contrée,
> Penché comme un pinson sur le bord de son nid.

Et la captivité dans la grotte enchantée, quelle plus musicale fantaisie, lorsque la princesse, avisant la baguette du sorcier, s'en empare et crée toute sorte de fantastiques messagers qu'elle envoie à travers l'espace porter de ses nouvelles au prince son fiancé, sans compter la scène finale où le gnome berné passe la nuit à compter au clair de lune les carottes de son jardin, et ne s'aperçoit pas que pendant ce temps on lui enlève sa prisonnière! On ne possède malheureusement aucune donnée sur cette partition de *Rübezahl*, restée à l'état d'ébauche. Après cela, peut-être tout n'est-il point à regretter, et il pourrait bien se faire que plus d'un fragment en ait passé dans *Oberon*. Je n'ai jamais cru beaucoup à ces magnificences fastueuses des grands maîtres qui passeraient leur vie, au dire de certaines bonnes gens, à jouer un rôle d'en-

fant prodigue. Je veux bien admettre que le génie sème les pierreries, mais on me permettra de croire qu'il les compte; on sait toujours plus ou moins ce qu'on dépense, et, quand tel diamant égaré vaut la peine qu'on le ramasse, on se baisse très prudemment plutôt que de souffrir qu'il se perde ainsi sans profit pour personne. Les Italiens eux-mêmes, en dépit de leur libéralité proverbiale, font comme les autres : je ne parle ici que des maîtres, et n'ai point à m'occuper des gens à la suite, lesquels, trafiquant de fausse monnaie, ne risquent guère à se montrer prodigues; mais demandez à Rossini, si, lorsqu'il travaillait à son *Guillaume Tell*, il ne lui est pas arrivé plus d'une fois de couronner des plus beaux épis de ses moissons nouvelles telle idée de jeunesse qui lui revenait le sourire sur les lèvres, et parée de sa seule fraîcheur, de ses seules graces adolescentes.

De Breslau, Weber passa auprès du duc Eugène de Wurtemberg, qui le garda à son service dans sa jolie résidence de Carlsruhe en Silésie, jusqu'au jour où les événemens politiques forcèrent l'auguste dilettante de congédier sa chapelle et son théâtre. Ainsi rendu à lui-même, Weber parcourut l'Allemagne, et termina bientôt sa tournée musicale en rejoignant le prince, qui, cette fois, le reçut dans son palais de Stuttgart. Ce fut en ces circonstances que Weber écrivit son opéra de *Sylvana*, lequel était tout simplement une seconde édition revue et augmentée de *la Fille des Bois*, dont on avait remanié le poème. Quand nous disions tout à l'heure que rien ne se perdait en ce bienheureux monde de l'imagination! Ajoutons en passant que l'idée première n'était pas au bout de ses transformations. *La Fille des Bois*, après être devenue *Sylvana*, devait finir, grace à une troisième métamorphose, par s'appeler *Preciosa*. Si le bouddhisme n'existait pas, les musiciens l'eussent inventé. Il est vrai qu'en ses migrations successives, l'ame musicale va s'épurant toujours, et que, pour ne point avoir en somme abdiqué complétement son identité, elle ne s'en est pas moins transfigurée. En même temps que *Sylvana* parurent sa cantate intitulée *le Premier Son* (*der erste Ton*) et diverses compositions symphoniques ou concertantes.

Cependant la renommée de Weber commençait à se faire. De jour en jour, sa musique gagnait en faveur dans l'opinion, ses opéras se jouaient partout; le monde allait à ses concerts, car on n'ignore pas que chez lui l'exécutant marchait de pair avec le maestro, et que, s'il était déjà le compositeur de piano le plus original, il était aussi le plus inspiré, le plus puissant des virtuoses. En 1810 il voyagea; à Berlin, à Munich, à Darmstadt, les meilleurs succès marquèrent son passage. A Vienne, il retrouva le bon abbé Vogler, sous lequel il avait, sept ou huit ans auparavant, étudié la haute composition. Weber était un esprit trop sérieux, trop passionnément curieux de science et d'initiation en

toutes les choses de son art, pour négliger cette occasion d'augmenter le trésor de ses connaissances, et nous le voyons s'empresser de s'incliner devant l'autorité de l'excellent, de l'illustre théoricien, qui jadis enseigna son enfance, et retourner à l'école du vieil abbé, lui déjà maître, lui à la veille de donner trois chefs-d'œuvre à son siècle.

L'abbé Vogler avait dans sa classe un autre élève qui devait à son tour occuper plus tard l'attention de l'Europe. Nous voulons parler de Meyerbeer, venu de Berlin à Darmstadt pour suivre les cours du plus savant professeur de l'Allemagne. L'illustre auteur de *Robert-le-Diable* a conservé de cette période de sa jeunesse un souvenir presque religieux. Le nom seul du vénérable fondateur de l'école de Darmstadt suffit pour faire revivre à ses yeux tout un passé qu'il aime, et dont il ne parle jamais que d'un ton pénétré. « Venez à moi, écrivait l'abbé Vogler au jeune Meyerbeer après l'examen d'une fugue que celui-ci lui avait adressée de Berlin, venez à Darmstadt, et je vous accueillerai comme un fils, et je vous *ouvrirai les sources vives de la science musicale.* » Excellent homme! quel autre langage eût-il employé pour encourager une vocation théologique? Chez lui, je le crains bien, l'artiste, le maestro, marchait de pair avec le prêtre, s'il ne passait avant, et, sa foi religieuse et sa foi musicale se confondant l'une l'autre, il en résultait un amalgame de profane et de sacré qui, réagissant sur son enseignement, transformait le conservatoire qu'il dirigeait en une sorte de séminaire : étrange séminaire, il faut l'avouer, où se coudoyaient toutes les communions, qui vivaient ensemble le mieux du monde, à la condition de professer le même culte en matière d'art. Du reste, on travaillait sans relâche à l'école du bon vieillard; c'était un véritable noviciat de bénédictins. Chaque matin, au point du jour, l'abbé Vogler disait sa messe basse, que servait Charles-Marie de Weber en sa qualité de catholique romain. — Que pensez-vous du jeune clerc? Si vous eussiez dit alors à maître Samiel que ce frêle enfant de chœur si confit en dévotion l'évoquerait un soir, lui et sa bande, au carrefour du bois, maître Samiel lui-même, tout diable qu'il est, n'aurait-il pas eu bon droit de s'étonner fort? — Sitôt après sa messe, le professeur, rassemblant ses élèves, leur tenait une leçon de contre-point, puis leur distribuait divers thèmes de musique d'église, sur lesquels on avait à s'exercer en commun, et terminait la séance par l'analyse de chacun des morceaux. Le plus souvent, vers quatre heures de l'après-midi, les travaux de la journée étant achevés, notre abbé emmenait avec lui un de ses jeunes gens, Weber ou Meyerbeer, et dirigeait la promenade du côté de la cathédrale où se trouvaient deux orgues. Aussitôt arrivés, maître et disciples s'emparaient des tribunes, le concert commençait, et les inspirations allaient leur train. On s'appelait, on se répondait, et d'un instrument à l'autre passait et repassait le motif voyageur, sorte

de navette mélodieuse qui ne tardait pas à disparaître sous d'inextricables tissus d'harmonie.

Cependant, à certains intervalles, la confrérie musicale émigrait; l'abbé visitait alors avec sa troupe les principales villes d'Allemagne : vrai professeur de gaie science, toujours prêt à discourir chemin faisant, et capable de convertir en académie une chambre d'auberge, s'il s'agissait de tirer profit pour son enseignement d'une observation recueillie dans la journée! — Des hommes tels que Weber et Meyerbeer étaient faits pour se comprendre et s'aimer; il y avait dans ces deux intelligences un point de contact par lequel elles devaient se rapprocher dès leur première rencontre sur les bancs de l'école. Je veux parler du sens esthétique, de cette façon transcendantale, qui les caractérise, d'envisager l'art musical. Toutefois une trop grande différence d'âge existait entre les deux futurs rivaux (Meyerbeer était plus jeune de dix ans que Weber) pour que les relations s'établissent sur ce pied d'intimité qu'elles n'auraient point manqué de prendre plus tard, si la mort eût épargné l'aîné. Weber exerça donc, dès cette époque, sur Meyerbeer, cette influence de l'âge qui impose toujours, quoi qu'on dise, surtout lorsque cette influence est accompagnée du prestige d'une gloire naissante, et les premières sympathies de Meyerbeer pour son condisciple furent mêlées d'une certaine admiration superstitieuse que devait exalter encore la physionomie attristée et pensive, l'air sauvage et distrait de cet irritable jeune homme, à l'œil de feu, aux pommettes saillantes, absorbé dans le pressentiment d'un monde surnaturel.

En 1806, Weber fut appelé à Dresde pour y remplir les fonctions de directeur de la musique. Il s'agissait de fonder un opéra national dans la capitale des rois de Saxe, et l'on devine avec quel empressement notre jeune maître accepta la mission. Déjà Weber avait essayé de plusieurs postes de ce genre, mais sans pouvoir se fixer en aucun, soit que sa nature susceptible et nerveuse le rendît peu propre à discipliner des artistes médiocres, soit qu'il se sentît déplacé partout ailleurs que dans une résidence de premier ordre. Cette fois l'occasion se présentait, il la saisit, et de ce moment Dresde devint sa véritable patrie. Parlerai-je de tant d'illustres compositions qui signalèrent son avénement, cantates, messes, ouvertures, lorsque déjà nous touchons au *Freyschütz,* lorsque l'heure fantastique a sonné?

Ici des temps nouveaux commencent.

II.

Le 19 juin 1821, vers midi, la plupart des beaux esprits de Berlin semblaient s'être donné rendez-vous au café Stehley. Poètes, peintres,

musiciens, journalistes, répandus par groupes autour des tables, causaient et gesticulaient de l'air le plus animé. A l'exaltation de tout ce monde, on eût dit des préparatifs d'une émeute, et peut-être aurait-on deviné juste. Il ne s'agissait, en effet, de rien moins que d'une prise d'armes entre deux camps dès long-temps ennemis, et la collision, pour n'avoir rien de politique, n'en menaçait pas moins d'être orageuse et terrible. On pouvait donc s'attendre à voir se renouveler toutes les horreurs des fameuses guerres de partisans auxquelles jadis les noms de Gluck et de Piccini servirent de drapeaux, car l'Italie et l'Allemagne, guelfes et gibelins, se trouvaient en présence; de côté et d'autre on battait le rappel, ceux-ci criant pour mot d'ordre et devise : Spontini et *Olympie;* ceux-là : Weber et l'opéra national allemand.

Charles-Marie de Weber était venu à Berlin diriger les répétitions de son *Freyschütz* (1), et, grace à l'infatigable persévérance du grand artiste que soutient la conscience de sa vocation, l'entreprise marchait à ses fins, en dépit des cabales et des intrigues de toute sorte qu'on lui suscitait; intrigues et cabales qui, disons-le en passant, devaient revivre quelque vingt ans plus tard à propos des ouvrages de Meyerbeer, et cela toujours sous les auspices de M. Spontini. D'ailleurs, outre son génie, Weber avait pour lui le sentiment national. A ce compte, il ne pouvait périr. Les chanteurs étaient dans le ravissement, et l'intendant des théâtres royaux voulait que rien ne fût négligé pour rendre la mise en scène digne du chef-d'œuvre.

Selon le plus ou moins de fougue, le plus ou moins d'expansion naturelle à leur tempérament, les coryphées de la musique nationale donnaient déjà libre cours à leur humeur triomphante, ou se contentaient d'espérer en silence; les Italiens, au contraire, et tous ceux qui tenaient pour l'Italie, n'étaient rien moins que rassurés, et s'efforçaient de dissimuler leur inquiétude sous les dehors d'une confiance imperturbable. Quelle idée en effet a ce petit Weber du Holstein de vouloir se mesurer avec le colosse du siècle, avec le sublime auteur de *la Vestale* et d'*Olympie!* Il ne restait plus qu'à savoir si l'on trouverait jamais un public pour prendre au sérieux l'incartade. En attendant, la cabale poursuivait ses manœuvres accoutumées, de faux enthousiastes s'enrouaient à crier merveille par-dessus les toits, et proclamaient l'opéra nouveau dix fois plus admirable que le *Don Juan* de Mozart et le *Fidelio* de Beethoven, espérant, à force d'exagérations et de vacarme, discréditer l'auteur dans la pensée de ses vrais amis.

Pendant ce temps, que faisait Weber?

Au milieu de l'agitation générale, lui seul gardait une attitude calme et sereine. La plus grande partie de sa journée se passait à voir ses

(1) Écrit à Dresde, le *Freyschütz* fut exécuté à Berlin pour la première fois.

chanteurs, le reste en un cercle d'intimes, et, certain d'avoir fait de son mieux, convaincu de la bonne volonté de sa troupe, il attendait fièrement, avec confiance, s'en remettant d'ailleurs à la grace de Dieu.

Tel était le motif de toutes les conversations ouvertes au café Stehley dans la matinée du 19 juin 1821, jour de la première représentation du *Freyschütz*.

— Je vous le demande, mon cher maestro, s'écriait un jeune homme à tournure militaire, je vous le demande, cela ne dépasse-t-il pas toute imagination de voir ce M. Weber, à qui on aurait tout au plus dû livrer un des petits spectacles du faubourg, oser venir s'emparer de la sorte du théâtre royal de l'Opéra de Berlin, et nous apporter ses oripeaux romantiques ramassés au hasard dans toutes les friperies musicales? Nous les apporter pour remplacer quoi? le chef-d'œuvre de la musique, *Olympie, Olympie* de notre incomparable Spontini! En vérité, c'est de la démence, et le pauvre diable me fait pitié; qu'en dites-vous, monsieur le maestro, n'ai-je pas raison de le prendre en pitié?

— Tout-à-fait raison, répondit avec chaleur un petit homme à besicles vertes, dont l'accent fortement prononcé trahissait l'origine italienne; cependant, ajouta-t-il aussitôt, peut-être en pareille matière mon opinion n'est-elle point assez désintéressée pour qu'on en tienne compte, car je n'admire au monde que la musique de mon pays, et fais profession d'un enthousiasme sans bornes pour le grand maestro Spontini, que je place au-dessus de tous.

— A Dieu ne plaise que je vous conteste jamais cette opinion! ajouta le jeune homme. Spontini passera toujours pour le plus grand compositeur dramatique dont la musique s'honore, et je ne vois pas qui l'on pourrait lui comparer en Allemagne. Auprès de lui Gluck est un bloc de marbre inanimé et froid, Mozart un musicien aimable et tendre, mais sans génie; et puis comment appeler Mozart un compositeur dramatique? Son *Don Juan*, dont tant de braves gens raffolent sans savoir pourquoi, manque complétement de caractère, et, si vous en exceptez quelques rares morceaux, n'offre à notre génération que des vieilleries qui font sourire. Je le répète, est-ce Gluck ou Mozart que vous comparez à mon héros? Sans lui, saurait-on seulement ce que c'est qu'un opéra? Nul autre que Spontini n'a compris la forme dramatique : je dirai plus, il l'a inventée. Parlez, monsieur, me soutiendrez-vous le contraire?

— Non pas certes, répondit vivement le maestro. Puis, se ravisant soudain, et du ton d'un homme qui craint de se compromettre : N'allez pas croire cependant que je sois l'ennemi de M. de Weber; j'ai la plus grande estime pour son talent, ce qui ne m'empêche point toutefois de penser qu'il lui sera bien difficile de faire sensation après M. Spontini.

— Vous croyez! observa un jeune homme assis à la table voisine, et qui jusque-là était resté étranger à la conversation, et pourquoi, s'il

vous plaît, monsieur? Sans doute parce que notre brave Allemand a renoncé, de parti pris, à tous ces vains accessoires de mise en scène auxquels votre sublime patron recourt si volontiers, et s'est contenté de deux cors de plus dans l'orchestre. Qui sait cependant si ces deux cors bien employés ne produiront pas plus d'effet que les trente-six trompettes de M. Spontini dans *Olympie*, et que toutes les pompes de son spectacle, je n'en excepte pas même les éléphans?

— Voilà un singulier personnage, murmura le maestro à l'oreille de son interlocuteur.

— Vous ne le connaissez donc pas? répliqua celui-ci. C'est le plus fougueux ennemi de notre idole; mais qu'importe? tous ces beaux discours n'empêcheront pas l'opéra de ce petit Weber de tomber lourdement ce soir. Laissez faire, ni mes amis ni moi ne souffrirons que l'astre de Spontini soit offusqué, et, tant que nous tiendrons pour lui, il restera le musicien par excellence.

A ces mots, un éclat de rire diabolique partit du coin le plus reculé de la salle, et, tous les regards se portant aussitôt de ce côté, on vit deux hommes se lever et sortir brusquement. Le plus âgé pouvait avoir de quarante-trois à quarante-six ans; c'était un individu de petite taille et vêtu d'une redingote foncée. Deux yeux de flammes, deux charbons ardens rayonnant sous d'épais sourcils qui se joignaient ensemble, éclairaient son visage d'une mobilité extraordinaire, et dont toute sorte de rides et de plis sillonnaient la peau d'un brun jaune; ses cheveux, fournis et taillés en brosse, commençaient à grisonner, de même que la barbiche qui ornait son menton et se perdait en sa cravate. Lorsque cet homme se leva, et, montrant la porte à son pâle et languissant compagnon, lui fit signe de le suivre, on put admirer une main délicieuse dont la plus élégante comtesse du Thiergarten eût envié le pur modèle et la blancheur exquise.

— Quel est ce personnage? demanda le maestro à son voisin.

— Eh quoi! répondit le spontiniste, ne le connaissez-vous donc pas? Le visionnaire par excellence, Callot Hoffmann.

— Ah! oui, *le Pot d'Or, le Majorat, le Violon de Crémone!* Et cette espèce de fantôme blond qu'il traîne après lui?

— Sans doute quelque original de sa maison de fous, le frère d'Antonia peut-être....

. . . .

La nuit vint. La salle du théâtre royal, remplie à s'écrouler, attendait avec cette agitation tumultueuse qui précède les grands recueillemens. Enfin Weber parut. « A la grace de Dieu! » murmura-t-il en gagnant son pupitre de chef d'orchestre. Il éleva la main, donna le signal du bout de son bâton de musique, et l'ouverture commença.

On sait quel glorieux accueil les Berlinois firent au chef-d'œuvre dès

sa première représentation. Le génie allemand l'emportait, l'Italie était vaincue. Triomphe! s'écriaient les amis de Weber; triomphe! hurlaient les enthousiastes partisans de l'art national, entraînant les uns et les autres dans leur frénétique hourrah toute une multitude exaltée et comme en proie au vertige du beau. Pour Weber, la partie était magnifiquement gagnée, et de cette heure le petit maestro de la veille, le chantre presque ignoré de *Preciosa,* devenait l'auteur du *Freyschütz.* Oh! le théâtre, admirable machine à péripéties! étrange roue qui porte aux étoiles ceux qu'elle trouve sur son passage! vous étiez solitaire, obscur, nécessiteux, et je vous retrouve illustre et courtisé, réglant toute chose à votre fantaisie. Or, pour cela, qu'a-t-il fallu? L'espace d'une soirée, à peu près le temps que met une chrysalide pour éclore.

. . . .

Une heure venait de sonner, et des habitués retardataires de la taverne de maître Luther, quatre personnages restaient seuls, lesquels, installés autour de la petite table classique près de la fenêtre, profitaient librement de l'heure avancée qui les avait débarrassés des importuns. Ces quatre personnages étaient Charles-Marie de Weber, E.-T.-A. Hoffmann, Louis Devrient et le jeune homme que nous avons rencontré ce matin au café Stehley.

On causait du chef-d'œuvre, des acteurs, du public; Weber, mélancolique et taciturne par nature, oubliait çà et là son humeur silencieuse pour raconter les terribles émotions qui l'avaient assailli, ses angoisses mortelles au lever du rideau, ses tressaillemens de joie après divers morceaux d'ensemble interprétés sans reproche par la troupe et compris admirablement de l'auditoire, enfin son ivresse au moment où la victoire se déclarait pour lui : ivresse de bien courte durée, où l'envie n'avait même pas attendu le lendemain pour mordre; couronne triomphale où la sanglante épine se cachait sous les lauriers! En effet, plus d'un propos amer sorti de la foule, plus d'un de ces poignans sarcasmes qui vont au cœur n'avait-il pas déjà pu atteindre le grand artiste, dont le sourire, au milieu de cette fièvre de la gloire, conservait je ne sais quelle expression de profonde souffrance et d'incurable mélancolie? Pour Hoffmann, il venait de se livrer à l'une de ces merveilleuses divagations que provoquaient chez lui le vin et la musique, ces deux élémens de son génie, analysant de verve le chef-d'œuvre, admirant, louant, critiquant, ouvrant, à propos d'un air ou d'un duo, de ces échappées de lumière d'où l'œil entrevoit des mondes, et s'arrêtant parfois au milieu de sa paraphrase, interrompant le feu d'artifice de sa parole pour fredonner un motif qu'il citait de mémoire, ou charbonner d'un trait hardi sur la muraille la silhouette fantastique du personnage dont il expliquait le caractère à sa façon.

— Un dernier toast! s'écria-t-il en remplissant une vingtième fois son verre; après avoir porté la santé de tous les habitans du Wolfsschlucht, je bois au créateur de l'opéra romantique. Grace à lui, messieurs, nous possédons, à dater de ce soir, l'opéra national et populaire. Déjà la musique avait dans Mozart son Schiller, dans Haydn son Klopstock, dans Beethoven son Jean-Paul; courage, Weber, tu seras son Hoffmann, son Arnim, son Louis Tieck, son *Knabenwunderhorn*. A la bonne heure, voilà ce que j'appelle un vrai mélodrame, où rien ne manque, où la musique, au lieu d'être un hors-d'œuvre, un détail oiseux, un vain placage, la musique prend part à tout, anime tout, colore tout. Qu'ai-je besoin qu'on m'explique le sujet du poème? qu'on m'en dise seulement le titre; il me suffit d'entendre les dix premières mesures de l'ouverture pour que l'action me soit à l'instant révélée. Écoutez ces sons voilés des cors, cet exorde mystérieux si profondément empreint de cette vie mâle et forestière dont le tableau va se dérouler devant vous. Peu à peu cependant le ciel se couvre, un pizzicato des contrebasses par trois fois répété annonce l'approche d'une puissance occulte. Samiel paraît, l'esprit des solitudes, le fabricateur de sombres incantations. A sa venue, la foudre gronde, l'orchestre déchaîne toutes ses tempêtes; un maléfice va s'accomplir, lorsque soudain une voix mélodieuse s'ouvre un sillon de lumière à travers le chaos. Voix d'amour et de rédemption, on sent tout d'abord qu'elle triomphera. Insensiblement les élémens infernaux se retirent, et la voix, secondée par toutes les forces sonores de l'orchestre, monte glorieusement, étouffant le dernier grognement des trombones qui mugissent dans leur coin comme des démons enchaînés. Je l'ai dit souvent, et ta composition m'en est une preuve sans réplique, pourvu qu'un maître sache s'imprégner fortement de l'esprit et du sentiment de son poème, pour rendre ensuite cet esprit et ce sentiment, il se passerait au besoin de paroles. La plupart du temps même, emporté par son propre délire, il lui arrive de donner à sa musique une flamme, une poésie, une fidélité d'expression dont on ne trouverait pas le premier mot dans le texte. J'estime le poème d'Apel, et demeure convaincu qu'à sa place je n'eusse rien imaginé de mieux; mais se doutait-il seulement des personnages qu'il te livrait? Et ce Caspar avec ses instincts pervers, ombrageux et taciturne, athée et superstitieux, railleur, colérique, méchant, ce Caspar existe-t-il en dehors de ta musique? Créez donc de pareils types avec des cavatines! Ce que j'aime dans ton inspiration, c'est qu'elle vous pénètre par tous les pores sans qu'on sache comment. Cela commence et finit, s'interrompt et se renoue, que c'est une surprise continuelle. On sent que l'on marche sur un sol d'où la musique va sourdre à chaque pas que vous ferez, musique pleine de bruits souter-

rains et de mystérieuses révélations, qui vous apporte je ne sais quelle sonorité puisée au cœur de la nature, l'écho de ces grottes peut-être où les sources vives prennent leur chaleur.

Ici Hoffmann s'interrompit pour lorgner du coin de l'œil le jeune homme qu'il avait amené, et qui, le menton appuyé dans le creux de sa main, la pupille dilatée, le front emperlé d'une sueur moite, paraissait s'attacher à suivre ses moindres gestes avec une anxiété nerveuse; puis, après avoir donné le temps à Devrient de rallumer sa pipe et de remplir son verre, le conseiller de justice reprit : —Mais aussi, comme la musique fait partie de la contexture même de l'ouvrage, les intelligences myopes auront grand'peine à s'y reconnaître. J'avais à mon côté un brave homme à besicles d'or qui, du commencement à la fin, n'a cessé de s'agiter en proie aux plus convulsifs étonnemens. —Voilà un motif bien écourté, murmurait-il après le premier couplet de Kilian; puis, frappé d'une idée soudaine, il s'est mis à battre la mesure : un, deux, trois, quatre; un, deux, trois! Oh! oh! que veut dire ceci? Ma main reste en l'air, plus de symétrie! Qu'allons-nous devenir si les rhythmes ne se donnent plus la peine d'être carrés?—Sur quoi je l'ai vu tirer son calepin pour y consigner soigneusement l'ingénieuse observation. Un moment après, pendant l'explication entre Caspar et Max, il ne pouvait s'empêcher de regretter tout haut que la scène se passât en dialogue. — Eh quoi! point de musique! mais c'est donc un âne que ce Weber, il y avait là un si beau duo indiqué. —Oui, sans doute, honnête philistin, pensais-je, un magnifique duo en *felicita*, avec récitatif, adagio, ritournelle de cor à piston, amenant la cabalette afin de donner le temps aux deux gardes-chasse d'arpenter le théâtre tout à leur aise. Qu'il y ait de pareils bélîtres en ce monde! Je te laisse à deviner les stupeurs du compère pendant la scène du Wolfsschlucht, lorsque Caspar, du milieu de son cercle maudit, évoque Samiel, et, tout en préparant sa cuisine cabalistique, s'ingénie, l'incorrigible drôle, à ruser avec le diable. Pour un homme occupé à chercher partout des duos et de la symétrie, tu conviendras que la situation était originale, et que ce dialogue, moitié chanté, moitié parlé, avait de quoi troubler une aussi méthodique cervelle que l'était celle de mon voisin.—Où sommes-nous? grand Dieu! soupirait-il; des lambeaux de récit cousus entre eux par des lambeaux de symphonie! On ne sait ni qui parle ni qui chante. Bon! l'acteur se tait maintenant, et voilà que l'orchestre commence : confusion! mélodrame! ouf! — J'avoue qu'en ce moment ma patience était à bout. Je me suis retourné, et, saisissant au poignet ce diable d'homme qui m'avait tant fait souffrir depuis deux heures : —Vous appelez cela l'orchestre, monsieur, vous vous trompez; c'est la voix des élémens conjurés, c'est la cascade qui pleure, c'est le vent qui siffle dans les sapins de la fondrière, c'est la

terre qui souffle l'incendie par ses mille crevasses volcaniques. Le hibou funèbre bat des ailes autour du réchaud dont le plomb grésille. Silence, monsieur, ou craignez que maître Caspar, dont vous troublez l'œuvre magique, ne vous asperge de son goupillon.

— Y songeais-tu, Théodore? s'écria Weber, humilier un critique de cette façon, un homme qui peut-être écrit dans trois journaux! tu ne le connaissais donc pas?

— Diable! je le connaissais trop bien, au contraire.

— Demain nous aurons de ses nouvelles.

— Il n'importe; en ce moment, la chasse a passé, et, comme tu l'imagines, j'ai bien vite lâché mon philistin pour me mettre à suivre la meute fantastique. Au galop donc, à travers broussailles et fossés, à travers lacs et torrens! les fouets claquaient en flamboyant d'une lueur sanglante, les chiens ailés à tête de dragon aboyaient sur les cimes des arbres, et le gibier suait le feu par tous ses poils. Cependant la trompe infernale sonnait toujours, éveillant dans leurs trous de muraille les chats-huans de la fauconnerie de monseigneur Samiel. Oh! la sublime fanfare et le beau vacarme! Où se sont-ils arrêtés à courir ainsi par le vent et la tempête? Et dire qu'après une si effroyable nuit l'aurore a pu se lever si calme et si rayonnante! Au troisième acte, dès les premières mesures de la prière d'Agathe, j'ai cru voir une vapeur sereine monter du sein des profondeurs de la terre renouvelée. Ce chant de colombe qui sort des lèvres de la jeune fille me semblait l'hymne de la nature entr'ouvrant, au sortir d'un horrible cauchemar, son œil bleu inondé de soleil et de rosée; car avec toi la nature est partout, et ta musique, quelle que soit du reste son expression pathétique, respire toujours un sauvage bouquet, une tellurique senteur dont on s'enivre. C'est d'elle surtout qu'on pourrait dire : *Semper viridis*, toujours verte, toujours forestière, toujours imprégnée de fenouil et de jeune chêne. Aussi, quand je l'entends, mes narines se dilatent, et j'aspire à pleins poumons cet air mélodieux et sain qui m'apporte comme une bouffée de la forêt prochaine. — J'ai lu dans un vieux chroniqueur qu'un margrave de Thuringe, du nom d'Asprian, aima tellement la chasse, qu'il finit par en devenir fou. Laissant donc le royaume à gouverner à son fils, voilà mon Freyschütz qui se met à courir les bois jour et nuit, à grimper dans les arbres, à vivre en un mot de la vie inquiète et nomade d'un écureuil. Il paraît qu'à cette époque les coqs de bruyère étaient fort rares en Thuringe. Un soir pourtant, il advint qu'Asprian en découvrit un, le premier qu'il eût rencontré jamais. A cette vue, le vieux comte bondit sur sa branche qui faillit se rompre de la secousse. L'oiseau cependant ne s'effaroucha point, et, chose étrange, au lieu de s'envoler ainsi que tant d'autres eussent fait, il s'approchait d'Asprian comme attiré par une magnétique influence. Les deux compagnons

passèrent la nuit à se regarder, Asprian couvant d'un œil de feu le pauvre volatile, qui, subjugué, haletant, anéanti, expira au point du jour. Or, ici commence le prodige. L'oiseau mort, son ame passa dans le corps du comte. De ce jour, Asprian perdit l'usage de la parole. D'homme et de margrave qu'il était, il devint un coq de bruyère perchant, gloussant et roucoulant selon toutes les conditions de son nouvel emploi. Je ne sais trop pourquoi cette folle histoire me revient à l'esprit en ce moment. On parle de transformations, de périodes antérieures; ô Weber, dis, ne serais-tu pas, toi, ce comte Asprian, cet oiseau fabuleux qui, après avoir vécu plus de trois siècles en pleine nature, délivré enfin du charme fantastique et rendu à l'humanité, laisse transpirer désormais toute cette poésie mystérieuse et sombre dont il fut imprégné dans une autre existence?

— Bon, voilà Callot qui déraisonne, reprit Devrient en lançant dans l'air une épaisse nuée de tabac; au fait, il en a bien le droit, nous avons énormément bu. Quant à moi, Weber, j'ignore absolument de quels mondes tu nous arrives, et me soucie fort peu de ta commensalité antérieure avec les gnomes ou les ondins, les elfes ou les salamandres. *Salamander soll glühen*, salamandre doit flamboyer, a dit le vieux docteur, et le musicien chanter, ajouterai-je, à chacun son métier; mais ce que je sais à n'en pas douter, c'est que tu viens de fonder l'opéra allemand et de trouver dans les profondeurs de ton art ce filon du romantisme que la poésie avait dès long-temps découvert en fouillant les mines de l'histoire. Pauvre scène allemande, où s'en allait-elle depuis la mort de Mozart! Nous ne vivions que d'emprunts faits à l'Italie et à la France, et il a fallu le *Tancredi* de cet enragé de Rossini pour nous rappeler ce que c'était que l'enthousiasme. A Samiel, messieurs, au sombre génie des forêts qui nous a valu cette partition enchantée.

— A Weber! s'écria d'un air d'exaltation radieuse le jeune homme que Hoffmann avait amené; au compositeur inspiré, au grand maître de l'Allemagne contemporaine! Que l'art sacré vers lequel sa prédestination le pousse lui livre sa plus grande somme d'émotions, ses plus mystérieux trésors! Qu'il vive jusqu'à la fin, heureux, applaudi, couronné triomphant entre ses rivaux, et que toutes les satisfactions, toutes les voluptés de la gloire, descendent sur son ame, source de paix où viendront s'abreuver ceux qui souffrent!

— Ceux qui souffrent! répéta Weber avec un sourire plein d'amertume et d'ironie, et comme si dans la mélancolique réaction qui s'était faite en lui depuis quelques instans il n'eût saisi que les trois derniers mots du toast porté par son chaleureux coryphée; ceux qui souffrent! et lui, qui le consolera? Quand il aura tout sacrifié à son art, son repos, sa santé, son bien-être; quand il sera mort à la peine, qui se chargera de sa famille? Hélas! personne. Mais, dira-t-on, les œuvres survivent à

l'homme. En effet, au bout de cinquante à soixante ans, quelques braves gens s'aviseront de vous proclamer un génie et de prouver au monde que vos contemporains ont eu le plus grand tort de vous laisser ainsi mourir de misère et de désespoir. A l'instant, votre résurrection sera votée. Nous savons tous comment se pratiquent ces sortes d'apothéoses. On se forme en société philharmonique, on commande un banquet monstre à quinze livres par tête sans le vin; à ce banquet, on mange et boit pour le plus grand profit de votre gloire que c'est une bénédiction; les harangues se suivent avec un égal succès. Puis, lorsqu'enfin l'assemblée, portée à l'attendrissement par de trop fréquentes libations, commence à fondre en larmes au récit de votre martyrologe, un dernier orateur se lève qui, proposant une vingtième fois votre santé, y joint une motion pour qu'un monument vous soit érigé. A ce discours, de frénétiques applaudissemens éclatent, et séance tenante une commission s'organise, présidée d'ordinaire par quelque charlatan qui n'est point fâché d'occuper à cette occasion la renommée de sa personne et de gambader un peu sur le piédestal en attendant que votre statue y monte; bientôt, de tous les coins de l'Europe, les voix de la publicité sonnent l'appel, les souscriptions se multiplient, les ducats pleuvent dans la caisse, et, pour comble d'honneurs posthumes, le Michel-Ange du temps s'offre à reproduire vos traits sans permettre qu'on l'indemnise. Ainsi tout se réunit à vous glorifier après que vous êtes mort. Cependant le jour solennel arrive, la statue couronnée de laurier, enguirlandée de fleurs, déchire ses voiles aux acclamations d'une multitude enivrée d'enthousiasme et de soleil. Votre nom court dans toutes les bouches, votre musique défraie toutes les fanfares, tous les carillons de la fête; le matin même, votre éditeur a mis en vente une édition de luxe de vos œuvres. Oh! l'admirable triomphe et la magnifique perspective, s'il n'arrivait le plus souvent qu'à l'heure où ces belles choses se passent, votre propre fils, réduit aux derniers expédiens de la misère, votre propre fils porte au mont-de-piété la montre de famille, afin de pouvoir subvenir aux frais du convoi de sa mère morte dans un galetas des faubourgs!

— Carl, s'écria Devrient, est-ce bien toi qui parles de la sorte! non, tu fais injure à ton pays; non, tant d'ingratitude n'existe pas.

— Il se peut, reprit Weber d'un ton plus calme, qu'il y ait quelque exagération dans les détails; quoi qu'il en soit, le fond du tableau est vrai, et je te conseille de le tenir pour tel. Aimons notre art plus que toute chose au monde, mais ne soyons pas si insensés que de nous sacrifier pour une foule ignorante et jalouse, incapable d'apprécier à leur valeur le génie et le mérite tant qu'elle les a devant les yeux.

Depuis qu'il avait cessé de parler, Hoffmann ne perdait pas de vue son voisin de gauche, qui, le regard fixe, l'oreille attentive, semblait s'évertuer à recueillir chaque mot échappé des lèvres de Weber. Au

moment où son oracle se taisait, le jeune homme essuya une grosse larme, et, tirant de sa poche un objet dont sous sa main crispée on ne pouvait distinguer la forme, fit mine de l'approcher de son verre.

Hoffmann avait suivi de l'œil le manége, de sorte qu'à un certain cliquetis imperceptible aux deux autres convives, il se retourna tout à coup, et saisissant au poignet le taciturne :

— Halte-là, camarade, s'écria-t-il, vous ne voyez donc pas que votre verre est plein à déborder? Que diable voulez-vous y mettre encore?

A ces mots, le jeune homme rougit, et, tout en affectant de plaisanter, cherchait à dégager son bras de l'étreinte du conseiller de justice; déjà même il allait réussir lorsque Hoffmann se prit à dire : « A moi, Samiel, *hilf Samiel!* »

A ce moment, Devrient jugea convenable de se mêler à la querelle, et fixant son grand œil magique sur le disciple insoumis :

— Mon garçon, dit-il, ici préside le conseiller de justice, et la résistance n'est pas de mise; ainsi, rends-toi.

— Qu'à cela ne tienne, répondit alors le jeune homme, qui partit d'un éclat de rire forcé et jeta sur la table l'objet de la dispute. Hoffmann s'en empara; c'était un flacon de cristal de roche à facettes diamantines; il l'ouvrit, et, après l'avoir flairé, s'écria avec horreur et dégoût :

— De l'opium! aussi vrai que j'existe, de l'opium, et vous versez cela dans votre vin; vous, jeune homme, à votre âge, de pareils excitans! Mille tonnerres, c'est trop fort!

— Dieu me damne! je crois, Hoffmann, que j'aimerais mieux ton élixir de salamandres, observa Devrient. Puis, se tournant du côté de Weber : La dernière fois que j'ai joué Shylock, j'ai essayé de l'opium, et, sauf une fièvre nerveuse qui m'a tenu cloué quinze jours sur mon lit, je m'en suis très bien trouvé.

— Je confisque la fiole, poursuivit Hoffmann empochant le corps du délit; allons, garçon, un autre verre, et tâchons de nous comporter comme il faut. Buvons, messieurs, c'est du bourgogne vieux que je vous garantis pur de toute substance vénéneuse. Quant à vous, jeune homme, je vous engage à vous présenter demain de bonne heure chez moi, à l'effet de vous entendre sermonner d'importance.

— Hélas! cher conseiller, reprit le jeune homme avec un douloureux sourire, je veux bien me rendre chez vous aussi souvent que vous le permettrez; mais vous entendre, c'est autre chose : à dater de demain, le fantôme qui parle ici ce soir n'entendra plus personne.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît, camarade? s'écria Hoffmann.

— Parce que, repartit le jeune homme d'un accent d'ineffable tristesse, parce que, à dater de demain, je serai sourd.

A ces mots, les trois autres se regardèrent de cet air ébahi de gens qui croient avoir affaire à quelque échappé d'une maison de fous. Lui

cependant, s'adressant à Weber auquel il tendit la main par-dessus la table : — O mon maître! poursuivit-il, oui, j'ai donné ce soir pour entendre votre immortel chef-d'œuvre tout ce qui me restait encore d'un sens qui, après avoir été jadis chez moi d'une susceptibilité merveilleuse, depuis tantôt huit ans décline et s'en va, d'un sens dont la perte prévue, inévitable, a changé désormais ma vie en un enfer et me rend le plus malheureux des hommes.

A ces paroles, prononcées dans l'effusion d'un désespoir sans bornes, un long silence succéda. Hoffmann et Devrient restaient sous le coup de leur stupeur, Weber pleurait. Enfin, voyant que nul n'osait entreprendre de l'interroger :

— Oh! mon Dieu, mon histoire est bien simple, reprit le jeune homme; il n'y a ici ni drame ni roman. — Puis, vidant son verre d'un trait, il continua presque sans s'interrompre : — Vous dire qu'à la musique se rapportent mes premières sensations, mes premiers goûts, mes premiers besoins d'étudier, est-ce vous apprendre une chose que vous n'ayez déjà devinée? Né dans le sud de l'Allemagne, à Bonn, où j'habitais avec ma famille, je connus Beethoven dès l'enfance, et ce divin maître, lors de sa dernière et si courte visite à sa ville natale, daigna plus d'une fois me donner de bien précieuses marques de son intérêt. Nous demeurions dans la même maison, de sorte qu'à certaines heures il me faisait monter pour juger de mes progrès sur le piano ou causer familièrement avec moi de mille détails concernant l'étude de la science à laquelle je m'appliquais. Il faut vous l'avouer, l'idée d'être ainsi distingué par un pareil génie remplissait d'orgueil mon cœur d'enfant. Il me semblait recevoir de ses mains augustes je ne sais quelle consécration nouvelle. Évidemment il était dans ma destinée de produire un jour ou l'autre quelque chef-d'œuvre extraordinaire. A cette époque, je n'avais pas d'autre conviction. Mes maîtres, ravis de mes succès, m'encourageaient et fondaient sur mon avenir les plus belles espérances. Quant à moi, mon Dieu, que n'espérais-je pas! Je venais d'avoir seize ans lorsque mon père mourut; peu après ma mère le suivit; resté orphelin, je quittai Bonn et résolus de voyager pour me faire entendre. Mon début à Berlin dépassa tout ce que j'avais rêvé de plus glorieux, du premier coup je fus proclamé maître; applaudissemens, fortune, renommée, à l'instant tout m'arriva; ô triomphe, moi la veille encore ignoré, j'eus des ennemis! Ainsi commençaient à se réaliser mes songes dorés d'autrefois. L'art divin auquel j'avais voué ma vie souriait à mes sacrifices : je touchais à l'accomplissement de mes plus doux vœux, à cette heure de la vie où le succès donne à l'artiste le droit de se produire dans toute l'originalité de sa propre nature; mais, hélas! cette heure fortunée, qui m'eût dit que l'enfer me l'enviait, et qu'entre mes lèvres avides et cette coupe fatale dont tu t'es enivré ce soir, ô Weber,

il y avait place pour un si grand malheur! Comment la main de Dieu m'atteignit, de quel crime un pareil fléau était le châtiment? je l'ignore; tout ce que je sais, c'est qu'on devait exécuter le lendemain ma symphonie, et que cette nuit-là je m'étais enfermé dans ma cellule à récrire un morceau qui m'avait paru faible à la répétition. Comme j'achevais mon ouvrage à l'aube naissante, je me sentis tout à coup la tête en feu; en même temps mes oreilles se mirent à gronder comme un fleuve qui monte. Je crus que l'air du matin me remettrait; mais, en ouvrant ma fenêtre, je n'entendis pas le bruit que je faisais. Alors je renversai un meuble avec fracas, je brisai des porcelaines; rien, plus rien... j'étais sourd! Je n'essaierai pas de vous raconter cette journée; elle fut horrible. Avant tout, cette idée me préoccupait : être pour les gens un objet de pitié. J'aurais préféré le suicide. Le soir vint; je me rendis à la salle de concert, résolu à conduire l'orchestre comme si de rien n'était, quitte à me faire sauter la cervelle du moment où j'en viendrais à envisager mon état comme incurable et surtout comme impossible à dissimuler. Pendant les premières mesures, les choses se passèrent assez bien; un reste du sens frappé me guidait encore; je crus même, ô bonheur! que j'allais recouvrer l'ouie : c'était une fausse alerte. Tout à coup l'orchestre entier sembla se taire, et je n'entendis plus que le silence, un silence de mort. Voilà un supplice auquel Dante n'a point songé. Je n'écoutai que mon désespoir. Il arrivera ce qui pourra, murmurai-je en dévorant des larmes de rage, et je continuai jusqu'au bout, m'aidant seulement de mes yeux, et dirigeant sans entendre une note ces masses instrumentales auxquelles j'étais censé communiquer l'impulsion sonore. A la fin, toutes les mains battirent, tous les visages s'animèrent; mes camarades, mes rivaux, s'empressaient autour de moi; un chambellan vint me chercher pour me conduire dans la loge de la cour. Les princesses me parlèrent, le roi me parla; je souris et me tus : les sanglots m'étouffaient. A peine dehors, mon délire éclata; je courus par les rues comme un fou. Je trouvai sur mon passage une taverne ouverte, j'y entrai; on m'apporta du punch, et j'en bus coup sur coup plusieurs verres. Quelques minutes venaient de s'écouler ainsi, lorsque subitement il me sembla que mes sens se dégageaient. O miracle! j'entendais de nouveau; je prêtai l'oreille, et les sons m'arrivèrent clairs et perceptibles. Bientôt je remarquai qu'à mesure que je buvais, cette lucidité augmentait : le hasard me livrait là un secret que j'eusse payé de mon sang; désormais je savais par quels moyens faire revivre à ma volonté un organe mort. Effroyable galvanisme dont cependant je ne tardai pas d'abuser. En effet, sous peine de voir le remède demeurer inactif, il fallut chaque jour doubler la dose. On dit partout que j'étais un ivrogne, et, pour éviter de tomber dans la pitié

des hommes, j'encourus leur dégoût. Un jour, à la suite de circonstances assez bizarres et qu'il serait inutile de vous raconter, le secret de mon état fut découvert par une jeune fille italienne du nom de Zerline, laquelle habitait une petite maison de la Friedrichsstrasse en compagnie de son vieux père, sorte de factotum à la Figaro, très fort sur la pochette et l'art de préparer des onguens, génie d'apothicaire dans la peau d'un maître à danser. Ces braves gens me témoignaient de l'intérêt; j'exigeai d'eux la promesse d'un silence absolu et m'ouvris au père de Zerline. Depuis quelque temps en effet, je croyais m'apercevoir que les spiritueux n'agissaient plus, et je sentais avec horreur s'approcher l'heure fatale où toute communication cesserait irrévocablement entre le monde et moi. Voyez, dis-je à l'Italien, s'il y a quelque moyen d'aviser, et que nulle crainte ne vous arrête, car je ne consens à patienter qu'à la condition qu'une ressource extrême reste encore. Au premier abord, le bonhomme hésita : vaincu toutefois par l'idée de me réduire au désespoir, il me promit, sinon de me rendre en son intégrité un sens déjà si entrepris, du moins d'en retarder de quelque temps la perte définitive; mais, avant de me livrer sa recette, il exigea de moi le serment que je ne l'emploierais que dans les cas extrêmes. Je jurai tout ce qu'il voulut, et le lendemain il me remit un flacon de cristal pareil à celui que vous venez de m'arracher. C'était de l'opium. Deux ans s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels de célestes extases me furent données. Les portes d'or du paradis de Mozart et de Beethoven s'ouvraient pour moi de nouveau; je n'avais qu'à vouloir, et ce sens frappé de mort une heure auparavant s'éveillait à des impressions mélodieuses d'une netteté, d'une vibration telles, que jamais l'oreille humaine en des conditions normales n'en perçut de pareilles. Hélas! ce beau songe d'une nuit d'Orient ne pouvait se prolonger! une semblable orgie devait finir! Un soir, mon Italien me déclara qu'obligé depuis plusieurs mois de doubler et de tripler les doses, force était à lui de s'arrêter, sous peine, s'il continuait, de courir le risque de m'empoisonner. Il consentit cependant à me remettre encore cette fois le breuvage ordinaire, me suppliant de le tenir en réserve et de n'y toucher qu'avec une excessive discrétion. Je promis comme d'habitude, et déjà même je songeais à me retirer pour un mois ou deux à la campagne, lorsqu'en me promenant sous les arbres du Thiergarten, je vous rencontrai, cher Hoffmann. De ce moment, ma destinée fut accomplie. Vous alliez à la répétition du *Freyschütz*, et je n'eus pas la force de me séparer de vous qui m'entraîniez, à votre insu, vers l'abîme où je vais périr. A l'idée d'entendre le *Freyschütz*, je ne me suis plus souvenu de rien; je vous ai suivi. Du commencement à la fin, pas une note de perdue; quelle joie! ô Weber, c'est à peine si je songe au prix dont je l'ai payée, car, après avoir entendu hier ton chef-d'œu-

vre, il a fallu l'entendre encore ce soir, et, pour y parvenir, j'ai dû vider le flacon de mort jusqu'à sa dernière goutte. Et maintenant, adieu, mes amis! A partir de ce soir, je n'entendrai plus rien.

Il se leva comme par un ressort, serra la main à chacun des convives, prit son chapeau et disparut. Les trois amis, pâles et consternés, étaient restés cloués sur leurs siéges, sans pouvoir proférer une parole.

— Étrange! soupira Hoffmann après une assez longue pause.

— Callot, reprit Devrient, si ce que nous venons d'entendre n'est point un conte nocturne de ta façon, c'est une affreuse histoire.

— Il n'y a rien de fantastique en tout ceci, reprit Weber. A présent que j'y songe, il me revient comme un souvenir vague de ce jeune homme. En effet, je crois me rappeler l'avoir connu autrefois chez l'abbé Vogler; on le citait même comme un de ses plus brillans élèves. Pauvre infortuné! qu'aura produit cet éclair de génie que ses maîtres et ses rivaux saluaient en lui dès cette époque?

— Bah! répondit Hoffmann, tout ce qui fleurit ne mûrit pas, et la nature a ses caprices. Pour faire un grand philosophe, un grand poète, un grand artiste, je me suis toujours figuré qu'elle s'y prend à plusieurs fois; elle ébauche, tâtonne, et quand elle a réussi à créer un moule...

— Elle le brise, s'écria Weber avec un douloureux sourire, sans même se donner le temps d'en extraire les trésors qu'elle y avait déposés.

A ces mots, la séance fut levée, et l'on se sépara; le *coucou* de la taverne venait de sonner deux heures.

Des quatre personnages de cette scène, aucun ne survit aujourd'hui. Hoffmann s'en alla le premier; puis ce fut le tour de Weber, auquel à peine resta le temps encore d'écrire deux chefs-d'œuvre, *Euryanthe* et *Oberon*, et vers la fin de 1832 Louis Devrient mourut. Quant au pauvre jeune homme dont l'apparition presque fantastique avait si fort impressionné les trois amis, on n'entendit jamais plus parler de lui.

III.

Nous voudrions maintenant, pour mieux caractériser le génie de Weber, dire un mot de la période à laquelle il se rattache, de la tradition musicale dont il sort. Si indépendant, si généreusement doué qu'on puisse être, et le musicien illustre qui nous occupe a certes bien quelque droit à ce que nous le jugions tel, on a toujours en soi une certaine somme d'élémens plus ou moins transmissibles qu'on emprunte à l'esprit de son époque; et lorsque cette époque est la plus glorieuse que l'Allemagne musicale ait eue, lorsqu'il s'agit du dernier venu d'une famille de héros qui compte parmi ses membres Haydn, Mozart et Beethoven, on avouera sans trop de peine avec nous qu'en dehors de ces

conditions héréditaires, de cette loi de filiation, il ne saurait y avoir de salut pour la critique.

Ceci posé, il nous sera permis de remonter aux premières années du XVIII[e] siècle, au moment où, de l'autre côté du Rhin, commence, à proprement parler, l'ère musicale moderne. Jusque-là on n'avait jamais eu que de la scolastique. Dans la musique comme dans la philosophie, la période d'argumentation précéda le règne de la pensée libre, Abeilard vint avant Descartes; le Descartes de la musique, ce fut Haydn. La poésie et la musique allemandes sont filles toutes deux du XVIII[e] siècle. L'épanouissement éclata simultané, on eût dit qu'elles s'entendaient l'une l'autre. Durant la période qui précéda l'émancipation du XVIII[e] siècle, et qu'on pourrait appeler l'ère du rationalisme, la poésie, purement métrique, n'offrait aucun sujet d'inspiration à la musique vocale, obligée par là de recourir sans cesse aux textes sacrés. Quant à la musique instrumentale, indépendante, à la symphonie telle que nous l'entendons, elle n'existait point.

J'ai parlé d'émancipation. En effet, dès 1730, l'esprit d'indépendance se déclare, le rhythme et la mélodie sont révélés, un souffle de vie et de liberté féconde la science des combinaisons techniques. A vrai dire, cette révolution ne pouvait s'accomplir que par la découverte d'un instrument complexe, synthétique, d'un centre d'harmonie, qui fût dans le monde des sentimens profanes ce qu'était l'orgue au sanctuaire : j'ai nommé le clavier. Ici apparaît l'action immense et génératrice de Sébastien Bach (1); non content d'avoir étendu à l'infini le domaine de l'orgue, son orchestre à lui, il appliqua sur le perfectionnement du clavier l'effort de son génie harmonique, l'un des plus prodigieux qui furent jamais, et le clavier commença à devenir entre ses mains ce précieux résumé des forces instrumentales pour lequel, sous le titre de concertos, Beethoven devait un jour écrire de véritables symphonies. Tandis que, par l'intronisation du clavier, Bach sécularisait en quelque sorte l'harmonie, Handel, de son côté, en créant l'oratorio, préparait l'opéra, c'est-à-dire la complète et définitive émancipation de l'art : tâche immense pour laquelle naquit Gluck, à vrai dire, le premier compositeur dramatique dans toute l'acception donnée aujourd'hui à ce mot, le premier musicien qui se soit préoccupé de l'étude des caractères, car jusqu'à lui on s'en était tenu à rendre la situation; le premier enfin qui ait nettement tracé la ligne de démarcation entre le style profane et le style sacré. Ainsi préparée, la période d'émancipation, l'ère du style libre n'avait plus qu'à s'ouvrir. Haydn et Mozart parurent, et de cette filiation tout ce que le génie musical contemporain a créé de généreux, de vivace, procéda. Il va sans dire que je n'entends point par-

(1) Né en 1685, mort en 1770.

ler ici de l'Allemagne seulement, mais encore de la France et de l'Italie, sur lesquelles devait bientôt s'étendre le mouvement régénérateur.

L'orchestre moderne, personne, je pense, ne le contestera, est l'œuvre authentique et manifeste de Joseph Haydn; le premier entre tous, l'auteur de *la Création* et des *Sept paroles* a donné à la musique instrumentale cette existence individuelle que nous lui connaissons désormais, et peut-être la génération nouvelle, en proie aux enivrantes fascinations de Beethoven, a-t-elle trop tôt oublié le culte d'un des génies les plus éminemment féconds dont s'honore l'histoire des beaux-arts. Oublié n'est pas le mot, des maîtres tels que lui ne s'oublient point, mais on affecte à son égard cette espèce d'admiration révérencieuse qu'on a pour un portrait de famille. Beethoven et Weber, Mozart aussi, quoique plus d'un le déclare vieillot et fort enclin au radotage, vivent encore de notre vie commune; mais, quant à lui, nous l'avons relégué dans le musée aux antiques, et si, au sortir d'une séance du Conservatoire, où quelque symphonie du chantre des *Saisons* vient d'être exécutée, il vous arrive d'aborder les illuminés du sanctuaire, on vous parlera de la perruque du bonhomme, de sa canne à pomme d'ivoire et des boucles d'or de ses souliers. Singulière préoccupation du type qui circule! Les œuvres de Haydn respirent en effet certaines graces bucoliques et par trop décentes, une régularité, une symétrie de composition auxquelles par momens l'épithète de rococo ne messied pas. De là cette physionomie de vieillard méthodique et bénévole qu'on prête au grand artiste. Passe donc pour le type ayant cours, et laissons au La Fontaine musical son innocent sourire, ses culottes de soie et sa tabatière ornée d'un fin émail, pourvu qu'on veuille nous accorder que, sous les ombrages où sa promenade se dirige, l'ame du vieux maître s'ouvre à toutes ces voix de la nature, à ces mille bruits de la création dont va se pénétrer la symphonie. Je le répète, Haydn a créé l'orchestre, aucun maître avant lui n'avait eu l'inspiration d'employer les ressources instrumentales selon leurs divers caractères de sonorité. Les instrumens sont faits pour idéaliser les bruits de la nature. De ce principe, que l'auteur de *la Création* conserve la gloire d'avoir appliqué le premier, est sortie toute la musique instrumentale moderne. Jusque-là l'école rationaliste ne s'était préoccupée que de l'harmonie des sons; de Joseph Haydn date l'harmonie des bruits, cette langue vivante et sublime qu'ont parlée depuis en l'agrandissant Mozart et Beethoven, Weber, Méhul et Meyerbeer. Impossible, a-t-on dit, d'entendre une composition de Joseph Haydn, sans que l'idée vous vienne à l'instant d'un poème analogue. Le sentiment pittoresque est révélé. Plus tard, le chantre des symphonies et le chantre du *Freyschütz* porteront à sa suprême manifestation l'union de la musique et de la poésie, et le romantisme aura son tour; en attendant, poème et tableau tout ensemble, voici une œuvre sym-

phonique d'où la vie universelle déborde; voici que, pour la première fois, l'élément pittoresque se combine en musique avec l'élément religieux. Vainement chez Handel ou chez Bach vous chercheriez un pareil assemblage. Il est vrai qu'ici le sentiment religieux risque bien de tourner au panthéisme : une adoration calme et sereine de Dieu dans la nature, telle est, si je ne me trompe, la religion de l'auteur des *Saisons*, religion dont le sentiment ne saurait avoir rien de positif. On a comparé Haydn à Goethe; sous plus d'un rapport, la comparaison se justifie, avec cette différence pourtant que cet esprit de calme et d'impassible objectivité que l'un tenait de sa nature un peu bourgeoise, l'autre l'avait conquis par un effort prométhéen. « Personne, disait Mozart, n'a plus de graces dans le badinage et plus de larmes dans l'émotion que Joseph Haydn, lui seul a le secret de me faire sourire et de m'impressionner au fond de l'ame. » Ne plaisantons pas trop du bonhomme, et tâchons de ne pas immoler ainsi sur l'autel de la passion ce divin sentiment de l'harmonie qui trouverait moyen de porter l'ordre et la méthode jusqu'au sein du chaos.

Tandis que Joseph Haydn introduit dans la musique la poésie descriptive, l'épopée, son immortel contemporain, Mozart, ame ardente et passionnée, alliant au sérieux du Nord les graces enjouées du Sud, génie immense nourri de Bach et de Handel, et par-dessus tout mélodieux, Mozart crée le drame lyrique, et, sous ce rapport, la musique chez lui s'individualise mieux que chez l'auteur de *la Création*. Haydn n'en voulait qu'aux phénomènes sensibles de la nature, c'est à la conscience humaine que s'adresse Mozart, et sa mélodie aura pour thème les passions et leurs vicissitudes. Quand je dis sa mélodie, je dis en même temps son orchestre, car désormais chant et orchestre ne font plus qu'un, et le grand drame de la vie a trouvé enfin son expression musicale. Je n'ai point à parler ici des sonates et des quatuors de Mozart, exquis chefs-d'œuvre où le maître, sans cesser de se montrer l'élève d'Haydn, secoue à pleines mains d'étincelans trésors d'idées nouvelles; je passerai aussi sous silence ses symphonies où plus d'importance est donnée aux instrumens à vent, où le contraste des parties, concourant chacune selon ses attributs individuels à l'harmonie de l'ensemble, laisse de loin entrevoir Beethoven. Cependant un point sur lequel je veux insister parce qu'il se rattache à mon sujet, c'est le sens dramatique, cette faculté de créer, de faire vivre un personnage, que Mozart possède à l'égal de Shakespeare et de Molière. Gluck lui-même, le judicieux chevalier de Gluck, eût-il disposé de toutes les ressources de l'orchestre de Mozart, ne se serait jamais élevé à cette sublime entente du caractère humain. Mozart ne s'en tient point à rendre des sentimens généraux, des passions de tous les temps et de tous les pays, comme sont d'ordinaire les sentimens et les passions que met en jeu la tragédie classique, et dont le

chantre d'*Iphigénie* et d'*Armide* serait en musique le glorieux représentant : l'auteur de *Don Juan* et des *Noces de Figaro*, de la *Clémence de Titus* et d'*Idoménée* descend au fond des choses; pas un détail, pas un trait ne lui échappe, et de cette préoccupation constante du personnage et de la situation résulte une série de caractères faits pour marcher de pair avec les plus réelles, les plus admirables créations du génie des poètes. Si je dis maintenant que l'instrumentation, de son côté, avait tout à gagner à ce système d'analyse et d'observation transporté du roman et du drame dans la musique, peut-être croira-t-on que j'avance un paradoxe, et cependant rien n'est plus vrai. En effet, de ce moment, l'orchestre cesse d'être réduit au simple rôle d'accompagnateur; une part plus large lui est acquise : il intervient dans l'action, développe et commente les caractères, et d'un besoin nouveau de vie et de variété, de contemplation et de pittoresque, naît la modulation, cette puissance de l'art moderne, ce grand secret des Beethoven et des Weber.

On comprend désormais pourquoi nous avons pu, sans nous éloigner du sujet qui nous occupe, remonter d'une génération le cours des temps, et quelles inductions nos rapprochemens doivent fournir. Dans la symphonie comme dans le drame, Haydn et Mozart ont créé la forme musicale moderne. D'eux seuls toute émancipation procède, et volontiers je les comparerais à ces artistes grecs dégageant de ses voiles sacrés l'Isis égyptienne, pour la faire marcher, blanche et radieuse déesse, sur le sol terrestre où nous vivons. Si l'orchestre a conquis cette indépendance, cette individualité qui lui est propre, si l'abîme instrumental reflète désormais dans ses profondeurs sonores tous les paysages de la nature, tous les phénomènes de la conscience humaine; si nos passions grondent en lui aussi bien que l'orage, c'est aux efforts combinés du calme et pittoresque génie du peintre des *Saisons* et de l'ame ardente et sublime du chantre de *Don Juan* qu'on le doit.

La poésie de la nature et le drame des passions avaient trouvé leur idéal classique; l'heure du romantisme sonna. Étendre par la rêverie le sentiment du pittoresque, porter jusqu'à l'abstraction transcendantale, jusqu'à la métaphysique, un naturalisme qui menaçait de tourner au descriptif, ce fut l'œuvre de Beethoven. Si nous considérons Beethoven dans ses rapports avec Haydn et Mozart, nous verrons qu'il procède de l'un et de l'autre de ces deux maîtres. Son goût du paysage, certain côté pittoresque de son naturalisme, comme aussi son humour, cet esprit de badine divagation dont est sorti son *scherzo*, lui viennent d'Haydn, tandis qu'il se rattache à Mozart par la vigoureuse magnificence de son harmonie et son art grandiose d'interpréter les passions. Maintenant cette forme dramatique pressentie par Mozart avec le sublime instinct du génie, supposez-la aux mains d'un maître ayant toute conscience des secrets de son art, et vous avez Weber, grand poète en qui le roman-

tisme et l'idée de nationalité ne font qu'un, l'esprit le plus allemand que l'Allemagne musicale ait eu, le plus critique surtout.

Je l'ai déjà écrit ailleurs, le romantisme naquit en Allemagne du sentiment national, surexcité contre la France pendant les guerres de l'empire. Achim d'Arnim, Frédéric de Hardenberg, Carl Immermann, étaient avant tout de jeunes cœurs enflammés de patriotisme. Goethe, qui professait la doctrine de l'indifférence en pareille matière, n'appartint jamais à leur mouvement. La muse romantique prit donc les couleurs de la Prusse, de même que plus tard elle arbora chez nous la cocarde de la restauration. Là-bas elle fonda la guerre, ici la paix. Muse du passé, sainte muse des temps chevaleresques, l'Allemagne lui dut l'héroïque fleur de sa jeunesse, et ce fut elle qui, au lendemain de la révolution et de l'empire, après tant d'échafauds et de mauvaise prose, après tant de gloire et de mauvais vers, elle qui valut à la France Châteaubriand et Lamartine! — Je reviens à Weber : son patriotisme mystique le poussa du côté des romantiques, et sa voix préluda par des cris de guerre. On connaît ses sombres hurrahs empruntés à Théodore Kœrner; on connaît cette *Chasse de Lützow*, âpre et sauvage mélodie qui semble imprégnée à la fois d'une odeur de poudre et de bruyère. La chasse! où ne l'a-t-il pas mise? où n'a-t-il pas mis le fantastique? Ses dragons et ses hussards à lui, ce sont des *Jäger* battant la montagne et le bois, leur mousquet sur l'épaule, la trompe en sautoir. Hurrah! voici la chasse de Lützow, et la solitude retentit d'incantations étranges, et le gibier effaré cherche son gîte. Il n'y a qu'un Allemand pour associer ainsi la nature à ses colères politiques.

Ce caractère de mysticisme, qu'affecte chez Weber le sentiment national, lui vient, à n'en pas douter, d'un fonds de philosophie naturelle acquis dans le commerce de Goethe et de Jacob Bœhm. Imagination fiévreuse, préoccupée, selon le goût du temps, d'études rétrospectives, le passé de l'Allemagne l'attire, le fascine, et l'élément national, populaire, où sa rêverie aime à s'absorber, va donner à son inspiration cette mâle saveur, ce je ne sais quoi de naïf et de fort, de sympathique et de vivace, qui constitue sa suprême originalité. On comprend comment nous avons pu parler du génie critique d'un pareil maître. Jamais musicien ne posséda le sens populaire à un plus haut degré; jamais on ne s'appropria d'une façon plus souveraine l'esprit de tradition, l'esprit national. A ce compte, le *Freyschütz* me semble une des œuvres les mieux faites pour défier le temps. Même en dehors des conditions d'art qui le recommandent à l'admiration de l'avenir, le *Freyschütz* devrait vivre comme une expression sublime, incomparable, de la nationalité poétique allemande.

Du romantisme populaire qui lui inspira le *Freyschütz*, Weber passe dans *Euryanthe* au romantisme chevaleresque, et ce vif amour de l'élé-

ment poétique national va développer chez lui le sens de l'histoire. Je n'hésite pas à le dire, cette tendance toute moderne en musique de remonter le cours des siècles et de faire revivre dans leur caractère d'individualité propre des passions d'un autre temps, cette tendance nous vient de Weber, lequel à son tour la prit autour de lui pour la transporter de la scène dans son art. Imagination libérale et puissante, esprit informé, critique, l'auteur du *Freyschütz* et d'*Euryanthe* sut étendre ses conquêtes en dehors des limites de sa profession respective. Dans cette ame sonore et sympathique, centre glorieux de résonnances, toutes les préoccupations intellectuelles de l'époque eurent un écho, et, s'il fut contemporain de Mozart et de Beethoven, il ne le fut pas moins d'Arnim et de Niebuhr, d'Hoffmann, de Raumer, d'Augustin Thierry et de Michelet. En tant qu'expression de la vie chevaleresque, d'une vie où les idées d'amour, d'honneur, de foi dans les sermens, règnent en souveraines et gouvernent tout, *Euryanthe* peut à bon droit s'appeler un opéra historique. Je doute que le drame lyrique ait jamais parlé un plus noble, un plus vaillant langage; c'est le véritable roman de chevalerie en musique. On connaît ce grand soin que Weber apporte dans l'étude de ses caractères, qu'il approfondit et parfait pour ainsi dire au moyen de l'orchestre et de toutes les ressources combinées de son art. Eh bien! dans aucun autre de ses chefs-d'œuvre, cette préoccupation du maître n'eut occasion de s'exercer avec tant de suite et de bonheur. *Euryanthe* est le seul des opéras de Weber où le dialogue parlé n'intervienne pas, et l'on conçoit quels avantages pour le style soutenu comme pour l'individualité de ses personnages devait tirer de l'emploi du récitatif un esprit si observateur, si curieux de détails, et possédant aussi bien à fond le sens intime de l'histoire. Quel suave et charmant tableau de l'amour chevaleresque, de la loyauté, de la foi dans les rapports, que ces caractères d'Adolar et de sa pudique maîtresse! L'amant d'Euryanthe adore en elle le type gracieux des vertus et des perfections en honneur dans les romans de la Table-Ronde, et rapporte discrètement à cet objet d'une passion à la fois mystique et sensuelle tout le mérite, tout l'honneur de ses propres actes. Il se peut que je me trompe et que mon illusion me montre au fond de cette musique des idées auxquelles le maître n'a point songé, tel n'en est pas moins le sens que garderont toujours pour moi la romance si mélodieusement naïve d'Adolar, son air, sa partie dans ce trio du premier acte d'une si fière touche, en un mot les divers passages caractéristiques où cette physionomie se dessine. Là cependant s'arrêtent les concessions faites au sujet, lequel se passe, comme on sait, sur les bords de la Loire, au pays d'un romantisme plus tendre et plus ouvert. Génie énergique et sombre de nature, Weber chercherait en vain à répudier ces élémens de nationalité qui constituent sa force principale, et c'est par

les rôles d'Églantine et de Lysiart que le caractère germanique reprend ses droits. Églantine! pâle et terrible évocation, Médée impitoyable opposée à la mélancolique, à l'aimable, à la toute Française Euryanthe; Lysiart, ame félonne, représentant dans l'ordre héroïque cet esprit du mal que nous avons vu le Caspar du *Freyschütz* représenter dans la sphère populaire, moins le fantastique pourtant : que ferait le comte Lysiart des sortiléges d'un manant hérétique? Pour se donner au diable, il faut y croire. A cette ame implacable et jalouse sa haine suffit, et, si par une nuit d'imprécations elle appelle la nature à son aide, ce n'est point à ses puissances secrètes qu'elle en veut, mais à la foudre, mais à la tempête, dont elle invoque la complicité dans son œuvre de perfidie et de ténèbres.

Nous venons de voir Weber s'élever du conte populaire au poème chevaleresque. *Oberon* va nous le montrer voyageant au gré de sa fantaisie à travers les campagnes du *bleu*. Oberon et Titania! dès l'instant qu'on prononce ces noms si doux, il semble qu'un monde féerique vous apparaisse. Pour rendre tout ce que ce paysage a de diaphane, tout ce que cette vie élémentaire a de poétique et d'enchanté, quelle imagination sera donc jamais assez vaporeuse, assez éthérée! Qui me peindra cette architecture dans les nuages, ces minarets de diamans, où trône le roi des génies une tige de lis à la main, et ce joli drame fantastique entrevu chaque fois que je me suis couché sur l'herbe par une belle nuit de mai, cette comédie aérienne de Puck et de Miranda, ces bruits de la rosée qui tombe en perles au calice des magnolias; tout ce qui m'apparaît, tout ce que j'entends, tout ce que je sens dans cette ivresse mystérieuse où me plonge un clair de lune de printemps, dites, dites quel magicien après Shakespeare saura le reproduire? Vous le demandez! et Weber, l'auriez-vous par hasard oublié, ou bien serait-ce que vous n'avez jamais entendu son *Oberon*? Alors je vous plains, car vous ignorez une des merveilles de l'esprit humain, *le Songe d'une nuit d'Été* en musique, la fantaisie en son véritable élément, la verve humoristique d'un grand maître se donnant cours en mille arabesques mélodieuses, moitié fleurs et moitié oiseaux, en toute sorte de rhythmes enchantés, dont je voudrais comparer les uns à des sylphes diaphanes, à de pâles et doux rayons de lune voltigeant autour d'un massif de lis embaumés ou se jouant dans les vives transparences d'un lac, tandis que les autres, rappelant davantage l'Orient passionné ou symbolique, me font songer à ces touffes luxuriantes de roses et de lotus, où se cachent le bulbul persan et le cygne sacré des bords du Gange.

Pourquoi faut-il qu'à ce doux rêve de printemps, tout azur et lumière, une idée de mort se mêle, et qu'autour du riant élysée flotte comme un crêpe lugubre le souvenir du séjour à Londres? On sait quelles douloureuses circonstances accompagnèrent la mise à la scène

d'*Oberon*. Weber s'était rendu en Angleterre sur la foi d'un directeur de spectacle à qui les riches promesses n'avaient rien coûté pour se procurer le concours de l'auteur de *Freyschütz* et d'*Euryanthe*, concours sur lequel on avait fondé la fortune d'une saison; mais la fortune a ses caprices, en Angleterre surtout, où dans les choses d'art et de théâtre le vrai mérite entre d'ordinaire pour si peu. Arrivé à Londres après un voyage des plus funestes pour sa santé, déjà si cruellement altérée, Weber n'y trouva que déceptions et désastres. Il se mit à l'œuvre avec courage. Bientôt malheureusement, soit l'influence d'un climat humide et nébuleux, soit les contrariétés de toute sorte auxquelles il se voyait en butte, son état valétudinaire empira au point que les rares amis qui le visitaient alors conçurent les plus sérieuses inquiétudes. Lui cependant ne fléchit pas. Vainement la vie en lui se consumait; vainement, pour réparer ses forces qui le trahissaient, les ressources manquèrent : le noble artiste n'en continuait pas moins d'écrire. Nous avons entendu à ce sujet d'affreux détails de la bouche d'un brave homme qui l'assista pendant cette sinistre période. A de pareils récits, le cœur se navre. Ne cessera-t-il donc jamais de s'augmenter, ce lamentable troupeau d'infortunés sublimes, et faudra-t-il éternellement, à propos d'un grand artiste, musicien ou peintre, avoir à compulser des registres d'hôpital? O Weber! que n'étiez-vous avocat ou médecin! alors sans doute vous auriez échappé à cette sombre destinée; mais s'en remettre à sa pensée du soin de son existence, quand cette pensée est intègre et pure, ombrageuse et fière, c'est tout simplement prendre le chemin de la prison pour dettes. D'ailleurs, pourquoi vous plaindriez-vous? Tant d'autres qui vous ont précédé ont-ils eu meilleur sort? Comptons un peu : de Dante Alighieri à Michel Cervantes, de Camoens au Torquato, combien la malédiction en a-t-elle épargné? Partout le bannissement, la misère, la faim, et, mieux que tout autre pays, cette Angleterre, où vous êtes, n'a-t-elle pas toujours su fournir son contingent au funèbre cortége: Milton, Dryden, Otway, Savage, Chatterton? Avant de quitter votre chère Allemagne, que ne vous faisiez-vous traduire ces noms! Ils ont un sens : abandon, désespoir, suicide. Voilà ce qu'il dut se dire bien des fois, le grand musicien, dans son étroit garni de Portland-Street, lorsque vers minuit, épuisé par la fatigue et le besoin, il quittait sa table de travail et venait coller son front fiévreux aux carreaux de la fenêtre. Cependant la ville s'agitait sous ses yeux, courait à ses plaisirs, à ses affaires, sans se soucier de cet homme ayant mission de la distraire, et qui veillait à cette heure dans la privation et la souffrance. Immolez-vous donc à la foule, et payez du sacrifice de votre vie entière la gloire de lui arracher un sourire, une larme! Heureusement qu'aux ames si cruellement torturées par la réalité les mondes de l'imagination ouvrent un asile. Weber s'y réfugiait, et sa poitrine, abreuvée de tant de

fiel et d'amertume, aspirait avec joie les rosées d'une sphère supérieure. Oberon, Rezia, génies de l'air, charmans fantômes, vous l'entouriez alors, et ce fut dans votre compagnie qu'il expira. Quand Charles-Marie de Weber eut rendu l'ame, chacun de vous regagna sa patrie, hôtes enchantés de ses momens d'inspiration, mais non sans qu'un gage nous soit resté de votre commerce avec lui, et ce gage, c'est cette partition d'*Oberon*, rose aux cent feuilles épanouie près d'un grabat, et dont la lumineuse exhalaison chasse au loin tant de miasmes impurs.

Ainsi, nous venons de le voir, le *Freyschütz*, *Euryanthe*, *Oberon*, sont les rayonnemens divers de l'idée romantique, les divers échelons d'une gamme que Weber a parcourue de sa base à son faîte, en passant de la tradition populaire à l'épopée chevaleresque, et de l'épopée chevaleresque à la fantaisie, au caprice; mais, dira-t-on, une pareille façon de procéder semble plutôt indiquer un poète. Aussi Weber l'est-il dans toute l'acception du mot, poète aux mêmes conditions que les romantiques littéraires de l'école berlinoise, Hoffmann, Arnim, Tieck et Novalis, sont des musiciens. Je m'explique.

Quels que soient les sentimens d'admiration et de respect qui s'attachent aux noms glorieux des deux dioscures de la poésie allemande, on aurait tort de croire cependant que Goethe et Schiller représentent toutes les tendances de la vie intellectuelle de leur pays. Pour Goethe, la beauté, c'est l'harmonie, l'harmonie entre la nature et l'esprit, entre l'ame et le corps; de là ses instincts profondément classiques. Schiller, moins soucieux d'équilibre et de pondération, laisse à l'esprit des droits illimités. En dehors de cette double tendance, il existe une sphère dans la région de l'ame où la nature ne connaît plus de maître ni d'égal, où le démon élémentaire vit seul déchaîné, et c'est de cette sphère mystérieuse, nationale surtout, que sortirent à la fois et vivant en quelque sorte d'une vie infuse la poésie romantique et la musique allemande, Arnim et Beethoven, Hoffmann et Weber. Goethe, à qui sa haute clairvoyance révélait la loi des élémens et des phénomènes les plus étrangers à son cercle d'activité, Goethe les appelait des natures démoniaques, et jamais parole ne fut mieux appliquée. Si de tout temps la philosophie a cherché la vérité dans l'accord du contingent et de l'absolu, si cette harmonie suprême de l'ame et du corps, du sujet et de l'objet, a pu devenir chez Goethe le principe élémentaire, unique, du beau en fait d'art, la profession de foi du romantisme n'admet plus les phénomènes de ce monde qu'à titre de symboles d'une mystérieuse éternité. De là cette libre carrière donnée au côté fantastique, nocturne, de la vie humaine, cet assemblage de démons et de larves, d'êtres surnaturels bons ou méchans, terribles ou moqueurs, figurant en passes merveilleuses les caprices de la destinée; comédie étrange et désordonnée, parfois sublime, émanation dernière du chaos intellectuel remué en ses profondeurs, bouffée ver-

tigineuse échappée du bythos des gnostiques. Adieu cette réalité qu'embellissait avec amour le ciseau du statuaire! Voici venir à nous un monde de pressentimens s'ouvrant sur l'infini et l'éternité, un monde dont les apparitions insaisissables nous font passer des ébahissemens de la curiosité aux plus solennelles émotions du mysticisme religieux. Telle est la sphère où s'agitent tous les romantiques, de Zacharias Werner, d'Achim Arnim et d'Hoffmann à Novalis, à Weber : poètes et musiciens, j'ai plaisir à les confondre ensemble, la différence, s'il y en a, n'existe que dans l'instrument. Traduisez Arnim en musique, et vous aurez l'auteur du *Freyschütz*, d'*Euryanthe* et d'*Oberon*. Pour romantique et poète, Weber l'était avant d'être musicien. Voyez ce front mélancolique et pensif, cet œil ardent habitué à plonger au sein des ténèbres où tant de fois il a surpris les secrets de la nature et du cœur humain. Plus je contemple cette physionomie en même temps puissante et maladive, ce nez d'aigle dont les narines qui se dilatent semblent flairer l'inconnu, ces pommettes fiévreuses, ces lèvres minces que pince un sourire inquiet, plus l'expression extérieure me paraît répondre à l'idée que je me fais de l'être intime. Je ne me représenterais pas autrement Zacharias Werner. Ajoutons que Charles-Marie de Weber est peut-être le seul grand musicien que le nord de l'Allemagne ait produit, ce même nord qui donna naissance au romantisme. Jusque-là, si l'on y songe, la musique n'affectait-elle pas de choisir le midi sensuel pour théâtre de son existence? Haydn et Mozart sont Autrichiens, Beethoven vit le jour sur les bords du Rhin. En rapprochant Weber du groupe littéraire de Berlin, la nature complétait la famille romantique, et nous ne pensons pas qu'on puisse jamais l'en détacher.

HANS WERNER.

LA JUSTICE POLITIQUE EN ESPAGNE SOUS PHILIPPE II.

MORT DE MONTIGNY.

***Coleccion de Documentos ineditos para la historia de España.* — Madrid, 1844.**

Les révolutions incessantes qui bouleversent l'Espagne depuis près de quarante années au nom de la liberté et du progrès philosophique ont amené dans ce pays une de ces réactions morales qui, en tout temps, en tout lieu, sont la conséquence immédiate de pareilles perturbations. Beaucoup d'esprits, séduits naguère par des espérances de régénération auxquelles leur inexpérience ne mêlait aucune inquiétude, se sont effrayés de voir sortir tant de calamités du principe qui, à ce qu'ils avaient cru, devait produire des biens sans mélange; oubliant les maux de toute sorte, les humiliations, la compression insupportable que le despotisme accumulait naguère sur leur patrie, et qui leur paraissaient alors les pires des souffrances, ils ne se sont plus rappelé, au milieu des luttes et des fatigues de la liberté naissante, que l'espèce de sommeil léthargique dans lequel le pouvoir absolu avait long-temps maintenu le pays, et, prenant ce sommeil pour un repos bienfaisant, ils se sont

mis à le regretter. Cette réaction n'a rien, je pense, de bien réel ni de bien profond. L'Angleterre au XVII[e] siècle, la France de nos jours, ont passé par de semblables épreuves, et les gouvernemens qui, trompés par ces symptômes équivoques, ont cru que les peuples, un instant fatigués, étaient pour cela redevenus capables de supporter l'esclavage, ces gouvernemens s'en sont mal trouvés. Je suis persuadé qu'il en serait de même en Espagne. Ces mêmes hommes qui regrettent capricieusement le régime de Ferdinand VII seraient étrangement surpris, s'ils se trouvaient tout à coup replacés sous ce régime tel qu'il fut à ses moins mauvais momens, ou même sous le régime bien plus doux de Charles IV et de Charles III. Ils reconnaîtraient alors qu'une nation qui a passé par la liberté, fût-ce à travers l'anarchie, n'est plus apte à la monarchie absolue, et que la monarchie absolue elle-même, rétablie après une interruption, par conséquent défiante, inquiète, craignant sans cesse d'être de nouveau mise en question, devient nécessairement oppressive.

Quoi qu'il en soit, je le répète, un revirement singulier s'est opéré, en Espagne, dans une portion assez considérable de l'ancien parti libéral, et ce qui le fait paraître plus sérieux qu'il n'est en effet, c'est que, comme toujours, l'esprit de mode s'en est mêlé. Quelques écrivains d'un certain mérite, en présence de la révolution triomphante et par momens violente, ont cru faire acte de générosité et de courage en vantant les institutions, les idées, les principes qu'elle venait d'abattre, et en attaquant au contraire les doctrines qu'on avait invoquées pour renverser l'ancien ordre des choses. Le succès qu'ils ont obtenu en prenant à l'improviste cette attitude qui semblait hardie a attiré sur leurs pas la tourbe des imitateurs, de ces hommes qui, faute d'autres ressources pour se donner au moins l'apparence de l'originalité, se précipitent sur les paradoxes avec un tel empressement, qu'ils en font bientôt des lieux-communs. On les a vus proscrire sous le nom de voltairianisme et essayer de livrer au ridicule et au mépris les doctrines les plus conformes à la dignité humaine, à la morale, à la raison; on les a vus relever les idoles les plus décriées des temps d'ignorance et de barbarie, et travailler de leurs mains débiles à refaire dans le sens du moyen-âge, qu'ils ne comprenaient pas, les institutions, la littérature, l'histoire. L'aveugle superstition et le despotisme ont eu de nombreux apologistes; je ne voudrais pas répondre que l'inquisition n'en ait pas trouvé elle-même : Philippe II, celui de tous les rois qui a le plus développé son action terrible, a bien eu cette étrange fortune.

Ce fut pourtant un prince exécrable que le fils de Charles-Quint, et je doute qu'il ait jamais existé un type plus achevé de tyrannie. D'autres ont été plus violens, plus fougueux dans leurs cruautés; mais cette violence même qui provenait, soit de l'ardeur des passions, soit de

l'enivrement de la puissance, est pour eux une sorte d'excuse. Philippe II ne connut ni cette ardeur, ni cette ivresse. Froid, mesuré, maître de lui, assez du moins pour dissimuler ses émotions intérieures, tous ses actes furent le résultat de combinaisons erronées souvent, mais toujours mûrement calculées. Implacable dans ses vengeances, il savait pourtant les différer jusqu'au moment où il croyait pouvoir y donner cours sans compromettre les intérêts de sa politique. L'intolérance religieuse qu'il a poussée certainement plus loin qu'aucun autre souverain, qui semblait même parfois le dominer au point de lui enlever son calme, sa gravité, sa dissimulation habituelle, n'était pas unie en lui à cette austérité de mœurs sans laquelle il est impossible qu'elle n'inspire pas autant de mépris que de haine; soumis pour son compte aux faiblesses de l'humanité, à celles même que réprouve la morale la moins rigide, il semblait autoriser les esprits sensés et réfléchis à mettre en doute la sincérité du fanatisme qui lui faisait immoler sans pitié tant de victimes.

Ce n'est pas que j'entende l'accuser d'hypocrisie dans le sens absolu de ce mot. En Espagne, au XVIe siècle, tout le monde était croyant, et rien dans le caractère de ce prince n'expliquerait une exception. L'hypocrisie complète est, d'ailleurs, presque aussi rare que l'entière franchise; mais il en est autrement de cette demi-hypocrisie par laquelle on se trompe soi-même jusqu'à un certain point avant de tromper les autres sur les motifs de ses actions, par laquelle, en donnant satisfaction à ses passions et à ses intérêts, on se persuade et on veut persuader qu'on remplit un devoir et qu'on sert l'intérêt général. C'est là peut-être le principe le plus fécond de nos mauvaises actions, et ce fut celui du cruel fanatisme de Philippe. Convaincu sans doute de la vérité des dogmes du catholicisme, qui, tel qu'on l'enseignait, tel qu'on le pratiquait alors en Espagne, convenait parfaitement à ses principes d'autorité et de pouvoir absolu, détestant tout à la fois dans le protestantisme le crime de l'hérésie et les idées d'indépendance, de libre examen, qu'il avait développées dans une grande partie de l'Europe; blessé dans son orgueil de voir une partie de ses sujets professer des opinions qu'il repoussait lui-même comme coupables et erronées, il crut ne pouvoir sévir avec trop de rigueur contre des innovations qu'il détestait à tant de titres. Il pensait faire acte de conscience, alors qu'il obéissait simplement à l'impulsion de ses préventions personnelles et de ses mauvais penchans. C'est là, si on y regarde de bien près, le mobile réel de toutes les intolérances, de toutes les persécutions pour opinions. Je me hâte d'ajouter que ce que je donne comme une explication n'est ni une justification ni une excuse : la morale ne se paie pas de quelques sophismes complaisamment admis par nos passions, et lors même qu'on serait assez malheureux pour réussir à s'aveugler complétement, à

fausser au fond de son cœur les notions du bien et du mal, à prendre l'orgueil pour le sentiment du devoir et la cruauté pour la justice, cet aveuglement final, juste punition de premiers torts à peu près volontaires, atténuerait à peine la culpabilité des fautes et des crimes dont il deviendrait le principe.

Ces considérations me mèneraient bien loin; je reviens à l'examen du caractère de Philippe II. Ce qui en faisait le trait particulièrement distinctif, c'était l'amour, le culte, l'habitude enracinée du pouvoir absolu, et par conséquent la haine instinctive de la liberté, sous quelque forme qu'elle se produisît. Évidemment il en était venu à penser que les droits de la royauté n'avaient pas de bornes, et que tout lui était licite pour briser les résistances qu'il pouvait rencontrer. Le livre récemment publié par un éminent historien sur l'étrange aventure d'Antonio Perez a popularisé une des manifestations les plus curieuses de cette tyrannie. Quel que soit cependant l'intérêt romanesque d'une telle aventure, de quelque lumière qu'elle éclaire le régime sous lequel elle a été possible, ce n'est peut-être pas un des faits qui caractérisent le plus complétement la politique de Philippe II. Antonio Perez, par l'indigne et criminel abus qu'il avait fait de la confiance de Philippe, par le piége ridicule autant qu'odieux dans lequel il l'avait attiré, avait offensé en lui l'homme plus encore que le roi; le ressentiment du monarque était légitime, et d'ailleurs, en se vengeant, il punissait un infame assassinat, en sorte que, si Perez eût été sur-le-champ envoyé à l'échafaud après la découverte de cette perfidie, ce n'eût été que justice. Il n'a fallu rien moins, pour appeler sur lui la pitié, que la prolongation inouie de ses souffrances et la nature des moyens employés à sa perte. Parmi les nombreuses victimes de Philippe II, il en est plus d'une, au contraire, dont l'infortune a droit à notre sympathie parce qu'elle n'avait pas été méritée, parce qu'elle fut uniquement la conséquence des combinaisons d'une politique égoïste et perverse, entraînée quelquefois, en raison du but qu'elle se proposait, à punir comme des crimes les actes les plus innocens ou même les plus dignes d'estime.

Je ne sais si, parmi tant de condamnations iniques et cruelles qui déshonorèrent cette époque déplorable, la condamnation du baron de Montigny, par les circonstances surtout qui en accompagnèrent l'exécution, n'est pas celle qui inspire le plus d'indignation et de pitié. Les détails de cette étrange affaire sont restés long-temps enveloppés d'un mystère que vient de dissiper, il y a quelques mois seulement, la publication de documens authentiques ensevelis pendant près de trois siècles dans la poussière des archives de Simancas. Il n'est pas sans intérêt de faire voir, d'après ces curieux documens, quelle était la marche d'un procès politique en Espagne sous Philippe II.

Le procès dont il s'agit n'est qu'un épisode de la révolution qui en-



leva à l'Espagne la souveraineté de la moitié des Pays-Bas. Je ne me propose pas, on peut le croire, de recommencer, à cette occasion, l'histoire si souvent écrite d'un des plus grands événemens des temps modernes; cependant il est indispensable d'en rappeler ici les traits principaux. On sait que Philippe II avait conçu de bonne heure une profonde aversion pour les institutions et les mœurs politiques de ses sujets des Pays-Bas. Une noblesse fière, puissante, habituée à diriger les affaires du gouvernement et à traiter avec ses souverains sur un pied de libre familiarité, un peuple que l'aisance acquise par le commerce et l'industrie avait depuis long-temps tiré de l'abjection où le tiers-état était encore alors dans presque toute l'Europe, et qui, réuni dans de grandes cités, s'était fait une réputation de turbulence vraiment proverbiale, c'étaient là, au milieu de tant de nations soumises au joug absolu du monarque espagnol, des anomalies étranges qu'il ne pouvait comprendre, et que surtout il ne pouvait supporter. Les progrès que le protestantisme, favorisé par un tel état de choses, faisait parmi ces populations, dont il flattait l'esprit d'indépendance, eussent suffi d'ailleurs pour décider ce prince à détruire un régime qui, dans son opinion, ne lui fournissait pas les moyens de combattre l'hérésie avec assez d'efficacité. Il dut pourtant dissimuler ses projets tant que dura la guerre dans laquelle l'Espagne était engagée contre la France au moment où il monta sur le trône, guerre dont la frontière des Pays-Bas était le principal théâtre, et qui le retenait lui-même sur cette frontière; mais la paix de Cateau-Cambrésis eut à peine été signée, qu'il se hâta de rentrer en Espagne pour n'en plus sortir pendant près de quarante années que devait encore durer son règne, et il commença aussitôt, par l'intermédiaire de sa sœur naturelle la duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, ou plutôt du cardinal Granvelle, qu'il lui avait donné pour principal conseiller, l'application du système conçu dans l'intention d'étendre à cette partie de son vaste empire le despotisme uniforme qui pesait déjà sur tout le reste.

Ce système consistait en deux idées principales : anéantir peu à peu les priviléges dont les états provinciaux avaient joui jusqu'alors, surtout en matière d'impôts, et empêcher absolument qu'ils ne se réunissent en états-généraux, comme cela avait eu lieu quelquefois, ce qui leur donnait naturellement plus de force pour résister au pouvoir royal; établir l'inquisition religieuse sous une forme analogue à celle adoptée pour l'Espagne, et, par son action impitoyable, anéantir complétement l'hérésie.

Dès le premier moment, les grands seigneurs qui siégeaient au conseil d'état, et qui étaient investis du gouvernement des provinces, manifestèrent une très vive opposition à l'accomplissement de pareils projets, quelque soin qu'on mît à leur en dissimuler la portée. Il se

peut, bien que cela ne soit nullement prouvé, que parmi ces grands seigneurs, quelques-uns, comme le prince d'Orange, aient conçu de bonne heure la pensée ambitieuse de profiter du mécontentement des peuples pour renverser à leur profit l'autorité royale, il se peut que quelques-uns fussent secrètement favorables au protestantisme, qui, dans beaucoup d'esprits, ne se distinguait pas encore bien nettement de la réforme des abus universellement reconnus de l'ancienne religion; mais ce qui est certain, c'est que la plupart de ces personnages, tels que l'héroïque comte d'Egmont, absolument étrangers à de telles pensées et aussi fidèles à leurs souverains qu'à la foi dont ils faisaient profession, n'avaient d'autre but, en résistant respectueusement aux volontés du monarque, que de maintenir les lois et les priviléges de leur pays; c'est qu'ils croyaient lutter moins encore contre le roi que contre un ministre impopulaire, le cardinal Granvelle : la mission qu'acceptèrent successivement plusieurs d'entre eux de se rendre à Madrid pour essayer d'éclairer Philippe II sur la situation, et de ménager ainsi un accommodement, prouve assez quelle était leur bonne foi, quel sentiment ils avaient de leur innocence.

Philippe II espéra long-temps qu'il viendrait à bout de les amener à ses vues, et, tant qu'il conserva cette espérance, il s'abstint d'employer les moyens violens auxquels en général il ne recourait guère qu'après avoir tenté tous les autres, non pas qu'ils répugnassent à sa conscience, mais parce que sa prudence s'en effrayait. Caresses, insinuations, graces, faveurs de toute espèce, rien ne fut épargné pour séduire et pour gagner les chefs de l'opposition. On leur fit même une bien grande concession : le cardinal Granvelle, devenu l'objet de la haine universelle, parce qu'il passait pour l'instigateur du système de gouvernement contre lequel s'élevaient tant de résistances, fut rappelé, et se retira dans son archevêché de Besançon, d'où il ne cessa pas, il est vrai, de correspondre avec le roi sur les affaires dont on venait de lui enlever la direction officielle. Philippe II ne cessait de répéter qu'il ne voulait rien innover, que son seul but était de maintenir les droits de la royauté et de la religion, qu'on lui imputait à tort la pensée d'introduire aux Pays-Bas l'inquisition espagnole, et qu'il voulait seulement arrêter les ravages de l'hérésie en remettant en vigueur des moyens de répression inhérens à la législation locale, mais trop négligés dans les derniers temps.

Au milieu de ces protestations trompeuses qui remplissent la correspondance du roi avec la duchesse gouvernante, l'irritation, l'impatience que lui faisait éprouver la résistance des Flamands, se trahissaient quelquefois avec une vivacité singulière. C'est ainsi que, justifiant le cardinal Granvelle contre les accusations par lesquelles on s'efforçait de le vouer à la haine publique, il disait : « Quant à ce qu'on pré-

tend qu'il m'aurait écrit pour m'engager à faire couper une demi-douzaine de têtes afin d'assurer la tranquillité du pays, il est absolument faux qu'il m'ait jamais mandé rien de pareil, et je ne crois pas qu'il y ait seulement songé, *bien que peut-être il ne fût pas mal de le faire.* » Dans une autre lettre, exprimant sa satisfaction des mesures prises à Bruxelles pour mettre sur un bon pied les affaires de la religion et pour châtier les hérétiques, Philippe II excepte pourtant de cette approbation le conseil qu'on s'était hasardé à lui donner, de rendre moins rigoureuses les peines qu'on leur infligeait. « On m'a consulté, dit-il, sur le châtiment des anabaptistes qu'on avait arrêtés, et j'ai ordonné qu'on en fît justice. Ma volonté est qu'on traite de même tous les hérétiques qui viendront à être pris, de quelque qualité qu'ils soient, et qu'on n'use à cet égard ni de négligence ni de connivence, puisqu'on voit que la douceur et les délais qu'on y a apportés jusqu'à présent, loin d'avoir aucun bon résultat, ont fait beaucoup de mal. » Développant ensuite toute sa pensée sur ce sujet favori de ses préoccupations, le roi exprime son étonnement des obstacles que rencontre l'action de l'inquisition, devenue, selon lui, plus nécessaire que jamais. Il reproche à la gouvernante de trouver cette action trop sévère. Il soutient qu'alors même que les inquisiteurs se laisseraient entraîner un peu trop loin par leur zèle, il vaudrait mieux fermer les yeux que de discréditer l'institution, et qu'au lieu de les tourmenter pour des minuties, il faut les exciter et les encourager. « Il n'y a rien aujourd'hui, dit-il enfin à la duchesse de Parme, en quoi vous puissiez me faire plus de plaisir. »

On trouve dans des instructions officielles adressées à la gouvernante des Pays-Bas, peu de jours avant la dépêche dont j'ai extrait ce passage, quelque chose de plus significatif encore :

« Sa majesté est franchement résolue à ne souffrir jamais aucun changement de religion dans ses états, fallût-il mourir pour l'empêcher; elle recommande que l'on cherche de nouveaux moyens pour punir les hérétiques, non pas qu'elle entende qu'on cesse de les mettre à mort, cette pensée est bien éloignée de ses intentions, et elle ne croit pas qu'une telle indulgence fût agréable à la Divinité ni utile à la religion, mais elle veut qu'on leur ôte l'espèce de gloire qui paraît attachée à leur supplice, et pour laquelle ils affrontent la mort avec un fanatisme impie. »

Malgré toutes ces exhortations, en dépit de cette politique artificieuse et violente, les projets de Philippe II rencontraient une résistance de plus en plus vive. Peut-être, s'ils n'eussent été dirigés que contre la liberté, eussent-ils pu réussir; mais s'attaquer à la fois aux institutions politiques et aux croyances religieuses d'un peuple, c'est une entreprise au-dessus des forces du pouvoir le plus énergique. Bientôt l'agitation descendit de la haute noblesse et du conseil d'état dans les rangs de la

noblesse secondaire, qui, s'unissant aux autres classes de citoyens par un pacte devenu fameux sous le nom de *compromis*, alla en corps demander à la gouvernante l'abandon des mesures décrétées contre le protestantisme. La gouvernante effrayée promit de surseoir à l'exécution des ordres du roi. Cette concession arrachée par la terreur, loin de calmer les mécontens, devint pour eux le signal de nouvelles exigences. Le peuple, encouragé par l'attitude des classes supérieures, se souleva à Anvers, à Gand, à Lille, à Valenciennes, dans un grand nombre d'autres cités, et, non content d'établir le libre exercice du culte réformé, se livra contre le culte catholique et contre les églises aux violences et aux profanations les plus révoltantes. La gouvernante, aidée par les chefs même de l'opposition, dont ces excès dépassaient les vues et dérangeaient les calculs, parvint, non sans peine, à rétablir l'ordre, et châtia même les perturbateurs avec une sévérité que l'histoire eût trouvée bien rigoureuse, si les atrocités qui devaient bientôt désoler les Pays-Bas n'en eussent pour ainsi dire effacé le souvenir.

La colère de Philippe II allait enfin éclater. Son parti était pris, il allait renoncer à toute espèce de ménagemens. Cependant il dissimulait encore. La régente le suppliait de venir, par sa présence, calmer les esprits émus, et rendre à l'autorité le prestige qu'elle avait perdu; elle l'engageait à convoquer les états-généraux pour donner plus de force morale aux dispositions qu'on aurait à prendre. Sur ce dernier point, Philippe II opposa un refus formel à des instances qui étaient en contradiction avec tous ses principes de gouvernement. Il ne repoussa pas d'une manière aussi péremptoire l'idée d'aller lui-même à Bruxelles essayer l'influence directe de la royauté pour vaincre toute résistance, il laissa même croire qu'il se disposait à ce voyage; mais, sous prétexte de ne paraître aux yeux de ses sujets des Pays-Bas qu'avec l'appareil nécessaire pour se faire respecter, il chargea le duc d'Albe de le précéder avec une petite armée composée de troupes d'élite.

Le duc d'Albe est certainement un des hommes les plus remarquables de son pays et de son temps. Le courage intrépide, l'énergie morale, l'infatigable activité dont la nature l'avait doué, les talens militaires qu'avait développés en lui une longue expérience, l'autorité qu'il savait porter dans le commandement, ses instincts despotiques, son orgueil hautain, tempéré dans l'occasion par un mélange d'astuce et de courtoisie, sa cruauté, ou, pour parler plus exactement, l'indifférence parfaite avec laquelle il versait le sang de ceux qui se rendaient coupables du plus grand des crimes à ses yeux, la résistance au pouvoir, ses qualités comme ses vices, en un mot, faisaient de lui le représentant le plus complet de cette Espagne du XVIe siècle, dont la dure suprématie, destinée à s'évanouir bientôt, pesait alors sur l'Europe et sur le monde. Son rang, ses services, son habileté éprouvée, lui assignaient la pre-

mière place à la cour de Philippe II. Ce prince connaissait trop bien les hommes pour ne pas ménager un tel serviteur. Il ne semble pas, cependant, qu'il ait jamais existé entre eux une véritable et intime confiance, et, malgré plus d'un trait commun dans ces deux caractères si remarquables, on comprend facilement, lorsqu'on les étudie avec quelque attention, les causes de cette secrète antipathie. La fierté du duc d'Albe, le sentiment qu'il avait de sa grandeur personnelle, de son mérite et de ses services, ne le disposaient pas à accepter pour lui-même le joug qu'il voulait imposer aux autres. Il ne supportait pas sans un profond mécontentement, de la part d'un roi encore jeune et sur qui il croyait avoir au moins la supériorité de l'expérience, ces témoignages d'une réserve froide et défiante, inhérente au caractère de Philippe II. Il s'indignait surtout de recevoir, pour l'exécution des projets confiés à son habileté, des instructions tellement dé aillées et qui restreignaient à tel point ses pouvoirs, qu'elles lui semblaient blesser sa dignité. Sa correspondance avec Philippe II contient, à ce sujet, des plaintes exprimées avec une vivacité tout-à-fait originale; il y rappelle que jamais, dans les nombreux commandemens dont il s'était vu chargé, on n'avait usé envers lui, jusqu'alors, de semblables précautions. Philippe II n'était pas homme à s'arrêter devant de pareilles susceptibilités. Affectant de ne pas bien comprendre le mécontentement du vieux guerrier, il n'y répondait que par d'insignifiantes explications qui ne changeaient rien à leur situation réciproque, mais qui ne permettaient pas au duc d'Albe d'insister. Il était facile de prévoir que la discorde éclaterait tôt ou tard entre un prince aussi jaloux de son autorité et un sujet aussi hautain; mais ce jour n'était pas encore arrivé, et leur accord au moins apparent devait se maintenir quelques années encore pour le malheur des Pays-Bas.

On sait comment le duc d'Albe, arrivé à Bruxelles, où il se présenta d'abord comme uniquement investi de fonctions militaires qui ne devaient porter aucune atteinte à l'autorité de la gouvernante, ne tarda pas à s'emparer, en réalité, de tout le gouvernement, comment, après s'être efforcé, par des démonstrations hypocrites, de calmer les esprits effrayés, de rassurer, de replacer sous sa main ceux qui, à son approche, s'étaient, à l'exemple du prince d'Orange, retirés en Allemagne, il jeta tout à coup le masque en faisant arrêter les comtes d'Egmont et de Horn, dont il avait ainsi trompé la loyale confiance; on connaît le triste sort de ces deux seigneurs et des innombrables victimes immolées après eux par le tribunal sanguinaire auquel le duc d'Albe avait délégué l'exercice de ses pouvoirs. Le succès parut d'abord couronner cette politique. Une première tentative faite par le prince d'Orange pour délivrer les Pays-Bas à la tête d'une armée levée en Allemagne échoua complétement, et, comme il arrive toujours en pareil cas, donna une

plus vive impulsion au système de terreur sous lequel tout pliait devant le redoutable lieutenant de Philippe II. Il faut voir, dans sa correspondance, avec quelle satisfaction, quelle sécurité, il parle de ses projets déjà à moitié accomplis, avec quelle audace impudente et cruelle, quel oubli de tout sentiment moral il en développe les ressorts, quel mépris il témoigne pour la légalité, pour les libertés et les priviléges du pays, pour ceux qui osent encore les défendre timidement, non pas à titre de droits, personne n'eût eu cette témérité, mais comme des préjugés enracinés que la prudence conseillait de respecter. Je vais essayer de traduire quelques passages de ces bizarres dépêches, bien qu'il soit impossible d'en rendre, même approximativement, le trait le plus caractéristique, ce langage soldatesque, proverbial, pittoresque, énergique, auquel on reconnaît l'homme de guerre et d'exécution.

Le 13 avril 1568, trois semaines après la mort des comtes d'Egmont et de Horn, voici ce que le duc d'Albe écrivait à Philippe II :

« On continue à arrêter les dévastateurs des églises, les ministres consistoriaux et ceux qui ont pris les armes contre V. M. Le jour des Cendres, on en a pris plus de cinq cents; c'était le jour fixé pour qu'on les arrêtât partout. J'ai ordonné qu'on fît justice de tous ces gens-là, et il ne m'a pas suffi de renouveler cet ordre à deux ou trois reprises. On vient tous les jours me casser la tête en m'exposant des doutes sur la question de savoir si celui qui a commis tel délit mérite la mort, si pour tel autre délit on doit seulement être puni du bannissement; enfin on ne me laisse pas respirer. J'ai donné l'ordre exprès de juger d'après les édits. J'ai des commissaires de tous côtés pour rechercher les coupables, mais ils font bien peu de besogne. Lorsque ce châtiment sera terminé, je commencerai à faire arrêter quelques particuliers des plus riches et en même temps des plus coupables, pour les amener à composition. Il serait impossible, en effet, de faire justice de tous ceux qui ont péché contre Dieu et contre V. M., car j'ai fait le calcul qu'entre les châtimens qui ont lieu en ce moment et ceux qui auront lieu après Pâques, cela monte à plus de huit cents têtes : en sorte qu'il me paraît que le moment est venu de frapper les autres dans leurs biens et d'en tirer tout l'argent possible avant la publication d'un pardon général. On n'admettra pas à ces compositions les hommes qui auront commis des délits qualifiés. Je procéderai en même temps contre les villes qui ont manqué à leur devoir. »

Tel était le système judiciaire du duc d'Albe. Son système financier, qu'il expose dans la même dépêche, n'est pas moins curieux. Il voulait obliger les Pays-Bas à concéder au roi un revenu perpétuel. Les conseillers auxquels il s'adressait, quoique fort peu disposés à le contrarier, lui représentaient que les états ne consentiraient jamais à se départir du droit de voter temporairement l'impôt, en d'autres termes, à transformer un gouvernement de liberté en un gouvernement absolu. Ces motifs devaient peu le toucher.

« Je leur ai dit (écrivait-il au roi) qu'un revenu non perpétuel entraîne

deux inconvéniens tout-à-fait intolérables : le premier, c'est que S. M. se trouve, pour la défense du pays, à la merci des bourgeois du tiers-état de Bruxelles, du quart-état de Louvain et autres de ce calibre, et que ce n'est pas être leur seigneur, mais bien leur sujet....; l'autre inconvénient, pernicieux au plus haut degré et vraiment abominable, c'est que, chaque fois qu'ils ont accordé un subside, ils en ont profité pour arracher de telles conditions et de telles libertés, que V. M. avait fini par n'avoir plus entre les mains ni le gouvernement ni la justice et par être hors d'état de punir les coupables... Ceux à qui je parle le voient et le comprennent bien, mais ils disent qu'ils craignent que les états ne consentent jamais à en passer par là. Je leur réponds qu'ils auraient raison de le craindre, s'il s'agissait de proposer les impôts en question, comme on a fait jusqu'à présent les propositions de cette espèce, mais que je comptais m'y prendre de la manière dont je m'y suis pris lorsque j'ai demandé à ceux d'Anvers les quatre cent mille florins pour la citadelle, en leur faisant entendre que, bien qu'on emploie la forme de la proposition et de la prière, la chose doit absolument avoir lieu.... J'ai parlé alors des *alcabalas* d'Espagne (droits sur la vente des objets de consommation). Si V. M. avait vu la grimace qu'ils ont faite lorsque j'ai eu prononcé ce mot, elle les aurait crus à moitié morts. Ils ont prétendu que c'était un moyen infaillible de tuer le commerce, que, si on le soumettait à un droit quelconque, il ne viendrait plus de marchandises, que c'en serait fait à tout jamais... Ils commencent pourtant à devenir plus traitables. Je suivrai cette affaire et j'y ferai mon possible, parce que, si j'y réussis, je croirai avoir rendu un grand service à V. M., et, pourvu que je puisse introduire cet impôt, je m'inquiéterai peu du chiffre, fût-ce seulement un pour cent de la valeur, car, une fois qu'il sera établi en revenu patrimonial de V. M., il dépendra d'elle de le faire monter ou de le réduire comme il lui conviendra. »

Après cette dissertation financière, la dépêche que j'analyse revient à la question que le duc d'Albe avait le plus à cœur et qui occupait principalement ses pensées.

« Quant aux affaires des rebelles et des hérétiques, je ne puis compter que sur Juan de Vargas : excepté lui, le tribunal que j'ai établi pour ces affaires, non-seulement ne m'est d'aucun secours, mais me suscite tant d'embarras, qu'il me donne plus de peine que les rebelles eux-mêmes, et les commissaires que j'ai envoyés pour découvrir les coupables ne font autre chose que travailler à les mettre à l'abri, en sorte que je ne parviens pas à les connaître. Les fraudes que l'on commet dans les condamnations, en ce qui touche les biens des accusés, me paraissent si excessives, que le bénéfice qu'on en retirera restera, je crois, au-dessous des dépenses des gens de justice. »

Ce dernier trait ne rappelle-t-il pas le mot si connu de ce brigand qui se prétendait volé parce qu'il ne trouvait pas les poches de sa victime aussi bien garnies qu'il s'y était attendu?

Évidemment le duc d'Albe, trompé, comme tous les oppresseurs, par le silence et l'apparente soumission qui sont d'ordinaire les premiers résultats de la violence, croyait le succès de son entreprise désor-

mais assuré. Son illusion dura peu. On vient de voir comment il s'exprimait le 13 avril 1568; moins de deux mois après, le 9 juin, c'était déjà sur un tout autre ton qu'il écrivait au roi. Il commençait par rappeler les instructions qu'il avait reçues et qu'il avait strictement exécutées. Cette récapitulation mérite d'être reproduite, parce qu'elle prouve que tous ses actes, dans ce qu'ils avaient de plus odieux, lui avaient été commandés par Philippe II. — Il avait ordre, dit-il, d'arrêter les principaux coupables pour les châtier exemplairement, aussi bien qu'un certain nombre de gens d'un rang inférieur de ceux qui s'étaient le plus compromis, de s'occuper ensuite des finances, et de se procurer de l'argent, de saisir les livres et les imprimeurs dans toute l'étendue des Pays-Bas, de visiter les boutiques des libraires, de régler les écoles, de publier et de faire observer les édits contre l'hérésie,... de procéder à la punition des villes, d'aviser aux peines qu'elles devaient subir et à l'emploi à faire de leurs revenus, après quoi il devait répandre le bruit d'un pardon général, mais ne pas l'accorder jusqu'à ce qu'on eût tiré de grosses sommes d'argent de certaines personnes par voie de composition; enfin, avec l'amnistie devait arriver un légat pour réconcilier à l'église ceux qui voudraient revenir à elle, et, moyennant cette indispensable condition, appeler sur eux la clémence royale; l'inquisition devait être rétablie comme par le passé. Le duc d'Albe, après avoir ainsi résumé ses instructions, osait exprimer l'opinion qu'il était nécessaire de les modifier sur un point : l'amnistie, à son avis, ne pouvait être différée sans de très graves dangers.

« En effet (disait-il), quoique ces gens-ci obéissent pour le moment aux ordres qu'on leur donne de la part de votre majesté, il est facile de voir que les dispositions intérieures sont fort différentes des apparences, et ce peuple a un caractère si facile, que j'espère que la clémence de votre majesté, se manifestant par un pardon général, gagnerait les esprits au point de rendre volontaire l'obéissance qu'ils n'accordent aujourd'hui qu'à contre-cœur. Sans doute, cela fera quelque tort pour ce qu'on espérait retirer des compositions; mais, encore un coup, il est tout-à-fait impossible de n'en pas venir là, et même très promptement. Il faut que les sujets de votre majesté voient que la porte de la clémence commence à s'ouvrir; il faut que les esprits, extraordinairement agités en ce moment, se calment enfin.... La peur est si grande ici, et les exécutions qui ont eu lieu ont inspiré une telle terreur, qu'on semble croire que le gouvernement ne cessera jamais de verser le sang, et, tant que cette opinion durera, il est de toute impossibilité qu'on aime votre majesté. Il faut pourtant qu'à la crainte qu'on éprouve d'encourir son indignation se joigne l'amour que les habitans de ce pays ont toujours porté à leurs seigneurs..... Le commerce commence à tomber parce que les étrangers n'osent rien confier aux gens du pays, pensant que chaque jour on peut confisquer leurs biens, et les habitans eux-mêmes n'ont pas plus de confiance les uns par rapport aux autres, le père à l'égard du fils, le frère envers le frère..... Quant à la religion, ce n'est pas une matière dans

laquelle la violence puisse quelque chose, puisque c'est une maladie de l'esprit, et qu'on ne peut la guérir que par des remèdes appliqués peu à peu. »

A un tel langage, on a peine à reconnaître, je ne dirai pas le duc d'Albe, mais un Espagnol du XVIe siècle. La plume de Tacite n'eût pas tracé, de la situation des Pays-Bas, un tableau aussi effroyablement énergique que celui qui ressort de ce petit nombre de phrases incorrectes jetées négligemment dans un rapport confidentiel. Le duc d'Albe s'effrayant lui-même de la terreur, de la désolation qu'il vient de répandre autour de lui, s'en effrayant au point d'invoquer la clémence, la douceur, presque la liberté de conscience, un tel changement produit en moins de trois mois dans cette ame de fer par l'évidence des résultats qu'il avait sous les yeux, quelle éloquence pourrait égaler la force de cette démonstration? quelle leçon pour les hommes d'état qui peuvent se trouver exposés à la tentation si commune de chercher dans la violence un remède contre les révolutions sociales ou politiques!

Il n'était plus temps pour le duc d'Albe de revenir utilement à une plus saine politique. Ses tentatives, peu habiles d'ailleurs, pour calmer les peuples, pour les rattacher au gouvernement, échouèrent d'une manière absolue. L'espèce d'amnistie qu'on lui permit de publier, non sans d'innombrables restrictions, ne produisit pas l'effet qu'il en avait attendu. Bientôt une nouvelle invasion faite par le prince d'Orange, avec plus de succès que la première, devint pour tout le pays le signal de l'insurrection. La révolte éclata sur presque tous les points à la fois. Le duc d'Albe, ainsi provoqué, reprit toute sa férocité naturelle. Les exécutions en masse, les massacres, les cruautés de toute sorte qu'il ordonna ou qu'il permit avec complaisance, en réduisant les populations au désespoir, étendirent de plus en plus l'incendie, et, lorsqu'on se décida enfin à le rappeler, il était depuis long-temps reconnu que le lieutenant de Philippe II ne réussirait pas dans l'œuvre difficile confiée à son énergie.

Je viens d'esquisser en traits généraux l'histoire de l'administration du duc d'Albe. Ces détails étaient nécessaires pour rendre parfaitement intelligible la triste aventure que je me propose de raconter.

Florent de Montmorency, baron de Montigny, frère cadet du comte de Horn, cette autre victime de la tyrannie espagnole, était issu d'une branche de la maison de Montmorency, qui, dans le siècle précédent, avait quitté la France pour se fixer en Flandre, où elle avait obtenu de grands établissemens. Sans avoir toute l'importance de son frère, sans faire, comme lui, partie du conseil d'état, où se réglaient les intérêts politiques des Pays-Bas, il occupait un des premiers rangs parmi les grands seigneurs de cette contrée. Il avait le gouvernement du Tournésis, et Philippe II lui avait conféré la Toison-d'Or. Sa conduite avait

toujours paru justifier ces témoignages d'une haute faveur. Dans les premiers temps même, il s'était montré animé, pour le maintien de l'autorité royale et de la religion catholique, d'un zèle qui peut sembler excessif. Tandis que quelques-uns des autres gouverneurs hésitaient à mettre à exécution, dans le territoire soumis à leur juridiction, les édits rigoureux lancés contre les prédicateurs d'hérésie, on l'avait vu envoyer au supplice avec une sorte d'empressement ceux qui lui tombaient sous la main. La gouvernante avait cru devoir lui en faire un mérite auprès du cabinet de Madrid. Bientôt après, dans une réunion des gouverneurs des provinces et des chevaliers de la Toison-d'Or, que cette princesse avait convoqués à Bruxelles à l'effet de délibérer sur les moyens d'apaiser les mécontentemens qui commençaient à se manifester, Montigny fut choisi pour aller à Madrid informer le roi de la situation.

Philippe II lui fit un très bon accueil. Fidèle à ses habitudes de dissimulation, il essaya de lui persuader que les inquiétudes qu'on avait conçues des projets de la cour par rapport à l'inquisition étaient mal fondées; il lui promit d'aller bientôt visiter les Pays-Bas, et s'efforça surtout de le faire entrer dans ses vues politiques, et de le décider à user de toute son influence pour les faire partager à ses compatriotes. Montigny ne tarda pas à quitter l'Espagne. Probablement il n'avait pas été bien pleinement convaincu par les déclarations royales. En supposant, d'ailleurs, qu'elles eussent fait quelque impression sur son esprit, cette impression dut bientôt s'effacer devant l'évidence des faits. Aussi ne paraît-il pas qu'il ait mis beaucoup de zèle à inspirer aux autres une sécurité qu'il n'éprouvait pas lui-même. Philippe II, que ses espions instruisaient, dans le détail le plus minutieux, de tout ce qui se passait dans les Pays-Bas, en conçut un ressentiment assez vif; il se plaignait, dans une lettre écrite à la duchesse de Parme, de ce que Montigny ne tenait pas la conduite qu'on était en droit d'attendre de lui après les explications si positives qui lui avaient été données à Madrid. Ce mécontentement sembla pourtant se calmer peu de temps après. La conduite de Montigny ne prêtait à aucun reproche tant soit peu sérieux. Sous le rapport de la religion, il maintenait à Tournay une situation telle qu'un des agens secrets de Philippe II, dans un rapport confidentiel, y donnait une approbation entière. Ce même agent faisait remarquer, de plus, que Montigny exerçait une grande influence sur la noblesse, et que la prudence conseillait de le ménager. Le roi se laissa persuader; il manda à la gouvernante qu'il était satisfait des services de ce seigneur, et lui accorda, en récompense, une faveur qu'il sollicitait.

A mesure que l'état du pays s'aggravait, et que l'inquiétude, l'esprit de désaffection, s'étendaient de la haute noblesse aux autres classes de la société, la position personnelle de Montigny se modifiait aussi. Il était

en rapports suivis avec les principaux chefs de l'aristocratie, ses parens et ses amis, dont l'opposition systématique et les conférences secrètes préoccupaient si vivement le gouvernement de Bruxelles et la cour de Madrid. Comme la plupart des gouverneurs de provinces, il finit par déclarer qu'il n'avait ni la possibilité ni la volonté de mettre à exécution les édits relatifs à l'hérésie, et par offrir une démission qu'on n'accepta pas. Lorsque la noblesse en corps vint demander à la duchesse de Parme, par une adresse menaçante, la cessation des persécutions religieuses, il s'unit au prince d'Orange, aux comtes d'Egmont et de Horn et au marquis de Berghes, pour demander qu'on fît bon accueil aux pétitionnaires, au lieu de les repousser violemment, comme le conseillaient quelques personnes. On ne cite pourtant de lui aucun fait particulier qui autorise à le considérer comme ayant pris une part quelconque aux complots qui préparèrent la révolution des Pays-Bas.

La gouvernante s'étant décidée à envoyer en Espagne, comme elle l'avait déjà fait plusieurs fois, des personnages considérables pour éclairer le roi sur l'état des choses et lui exposer les vœux de l'opinion publique, Montigny fut encore choisi pour cette mission avec le marquis de Berghes. Il hésita cette fois à l'accepter, et, le marquis de Berghes s'étant fait par accident une blessure qui le força quelque temps à garder le lit, il en profita lui-même pour retarder son départ. Les instances réitérées de la duchesse de Parme le décidèrent pourtant à ne pas attendre son collègue. Il arriva à Madrid le 17 juin 1566. L'abolition de l'inquisition, l'adoucissement des édits portés contre les hérétiques, l'extension des attributions du conseil d'état, la convocation des états-généraux, enfin un voyage du roi à Bruxelles, telles étaient les mesures qu'on l'avait chargé de solliciter. Philippe II, cette fois encore, l'accueillit avec beaucoup d'affabilité, et lui accorda un grand nombre d'audiences dans lesquelles il lui dissimula soigneusement son irritation. Il affectait de lui communiquer toute sa correspondance avec la gouvernante, et de l'appeler souvent au conseil particulier où se traitaient les affaires des Pays-Bas. Montigny y plaidait avec une chaleureuse fermeté la cause dont on l'avait constitué l'avocat; il insistait pour des concessions et des actes de clémence, moyens infaillibles, selon lui, de concilier au roi l'amour et la soumission des Flamands. Tous ces pourparlers cependant restaient sans résultat. On attendait, disait-on, pour entrer sérieusement en matière, l'arrivée du marquis de Berghes, encore retenu à Bruxelles par l'état de sa santé. Il arriva enfin, et les délibérations parurent prendre plus d'activité.

Sur ces entrefaites éclatèrent les premières révoltes, qui décidèrent la cour de Madrid à jeter enfin le masque et à confier au duc d'Albe la mission terrible dont nous avons vu les funestes conséquences. Les deux négociateurs, voyant la direction nouvelle que prenaient les affaires, té-

moignèrent le désir de retourner aux Pays-Bas, où l'état des choses semblait en effet exiger la présence de deux hommes aussi considérables, tous deux gouverneurs de provinces. Cela n'entrait pas dans les vues de Philippe II. Le cardinal Granvelle lui ayant écrit confidentiellement pour l'engager à retenir Berghes et Montigny en Espagne et à surveiller leur correspondance, Philippe répondit au cardinal qu'en dépit de leurs instances réitérées les deux envoyés resteraient à Madrid tout le temps qui serait nécessaire, mais que malheureusement il n'était pas possible de les empêcher d'écrire.

Ces deux seigneurs se trouvaient donc dès-lors dans une sorte de captivité honorable qui commençait à les inquiéter. Leurs parens, leurs amis, s'adressèrent à la duchesse de Parme pour la prier de demander au roi leur prompt retour. Elle consentit à faire la démarche qu'on lui demandait, mais elle ne fut pas écoutée. Le duc d'Albe, qui avait déjà quitté Madrid et qui s'acheminait lentement avec son armée, à travers l'Italie et l'Allemagne, vers la malheureuse contrée vouée à sa tyrannie, le duc d'Albe, ayant appris la démarche de la gouvernante, écrivit au roi dans les termes les plus pressans pour le supplier de n'y avoir aucun égard. Lorsque cette lettre parvint à Philippe II, le marquis de Berghes venait de mourir. On soupçonna qu'il avait été empoisonné par ordre du roi, mais il y a lieu de croire qu'en cette circonstance Philippe II a été calomnié.

Montigny, resté seul, essayait de faire bonne contenance. Le 20 juin 1567, lorsque déjà plus d'une année s'était écoulée depuis son arrivée à Madrid, il remit au roi un mémoire dans lequel il lui exposait l'ensemble de ses vues sur les moyens de pacifier les Pays-Bas. J'ignore si Philippe II se donna encore la peine de chercher à l'abuser par des démonstrations flatteuses; cela n'a rien d'improbable. Le duc d'Albe cependant avait enfin atteint le terme de son voyage, il était à Bruxelles, et le 9 septembre il avait inauguré, en faisant arrêter les comtes d'Egmont et de Horn, le système de terreur par lequel il comptait affermir l'autorité ébranlée. Peu de jours après, Montigny, qui ignorait encore le sort de son frère, fut arrêté lui-même et enfermé dans le château de Ségovie, résidence habituelle des prisonniers d'état d'un certain rang.

Bien qu'on eût déjà résolu de lui faire son procès, rien n'était encore fixé quant à la marche qu'on devait suivre. Plusieurs passages de la correspondance du duc d'Albe avec le roi prouvent même qu'alors on se proposait de le faire juger en Espagne. Le duc en effet, dans une lettre du 18 septembre, insiste fortement pour que, dans la composition du tribunal chargé de prononcer sur son sort, on n'ait pas égard à la clause expresse des statuts de l'ordre de la Toison qui portait que les chevaliers ne pourraient être jugés que par leurs confrères. Voulant lui-même ne pas tenir compte de cette disposition dans le juge-

ment des comtes d'Egmont et de Horn, il craignait que ce qui aurait lieu en Espagne à l'égard de Montigny ne devînt un précédent dont ces illustres accusés pourraient s'appuyer pour réclamer avec plus de force le maintien de leur privilége. Il est curieux de voir à quelles subtilités il avait recours pour donner à l'illégalité qu'il s'efforçait de faire prévaloir l'apparence d'un prétexte : forcé de reconnaître qu'aux termes des statuts de la Toison, la trahison était du nombre des crimes soumis à cette juridiction privilégiée qu'il tenait tant à décliner, il prétendait qu'il n'en était pas de même du crime de *lèse-majesté*, auquel le duc de Bourgogne, fondateur de l'ordre, n'avait pu étendre ses prévisions, n'étant pas investi du caractère royal. Dans une autre lettre, postérieure de quelques semaines seulement, le duc d'Albe annonça au roi qu'il lui enverrait toutes les preuves, tous les indices qu'il pourrait recueillir contre Montigny, aussi bien que le projet de l'interrogatoire qu'il conviendrait de lui faire subir. Philippe II, en recevant cette dépêche, y mit en marge une note par laquelle il exprimait le désir de recevoir promptement les documens ainsi annoncés, *attendu*, disait-il, *que dans cette affaire nous marchons tout-à-fait à l'aveugle.*

Malgré cette recommandation, plus d'une année devait se passer avant que le procès de Montigny s'ouvrît sérieusement, soit qu'on ne pût trouver à son égard la matière d'aucune charge seulement spécieuse, soit que d'autres affaires plus urgentes ne permissent pas au duc d'Albe de s'en occuper encore. La situation du malheureux prisonnier était affreuse. Connaissant trop bien son implacable maître pour être rassuré par le témoignage de sa conscience, ignorant entièrement non-seulement les intentions qu'on pouvait avoir par rapport à lui, mais encore ce qui se passait dans les Pays-Bas, sans en excepter la mort de son frère, déjà immolé sur l'échafaud, il demandait vainement qu'on prît enfin une décision, et qu'on lui fît connaître les accusations dont il était l'objet. Il s'adressa successivement aux personnages les plus influens de la cour, au favori Ruy Gomez, au duc de Feria, à l'évêque de Cuença. Ne recevant pas de réponse, il forma, dans son désespoir, un projet d'évasion; mais une lettre interceptée révéla le secret à ses gardiens, et un des complices de cette tentative fut puni du dernier supplice. Il y avait alors dix mois que Montigny était prisonnier.

Cependant on avait enfin réglé le mode de la procédure à laquelle il devait être soumis; on avait décidé qu'il serait jugé dans les Pays-Bas, mais sans cesser d'être retenu en Espagne, où il serait interrogé en vertu d'une commission rogatoire délivrée par le tribunal institué à Bruxelles pour statuer sur les crimes d'état. Le choix d'une telle forme de jugement indiquait assez qu'on voulait s'entourer de ténèbres. Le procureur fiscal auprès du tribunal de Bruxelles présenta au duc d'Albe, président, ou plutôt seul juge de ce tribunal dont les autres membres

n'étaient que ses assesseurs, un réquisitoire qui énumérait tous les chefs d'accusation.

« Il est notoire (disait le fiscal) que Montigny et son frère le comte de Horn, avec le prince d'Orange, le comte d'Egmont, le marquis de Berghes et d'autres seigneurs, sont tombés d'accord de conspirer, machiner et établir une certaine ligue avec un serment très étroit, spécialement et expressément contre un ministre principal de sa majesté, mais d'une manière cachée et en réalité contre le service et au préjudice de son autorité et souveraineté, en sorte qu'il fut résolu de faire violence à ce ministre dans sa personne, ou au moins de le faire renvoyer des Pays-Bas,... pour ainsi se rendre maîtres absolus, ou au moins s'emparer du gouvernement,... en quoi ledit Montigny et les autres ont commis le crime formel de *lèse-majesté*, alors même que ladite machination n'aurait eu d'autre effet que d'entraîner la retraite de ce ministre, afin de priver sa majesté de ses services et de venir à bout de leurs pernicieux desseins... Ils ont ensuite formé une autre conspiration tendant, entre autres choses, à faire supprimer les principaux conseils du gouvernement pour attirer au conseil d'état la connaissance des affaires, tant de la justice, des graces et rémissions que des finances, et pour qu'en général les sceaux et l'autorité sur toutes les affaires fussent mis entre leurs mains, par quoi lesdits conseils sont tombés dans un grand mépris,... chose qui tendait ouvertement à la rébellion, d'autant plus qu'en même temps on destituait de bons et louables magistrats, on leur en substituait de mauvais, on abrogeait les bonnes lois et ordonnances,... et, désirant en outre attirer à leur dévotion le peuple, déjà grandement troublé par leurs mauvais manéges et propos, ils ont répandu dans beaucoup de lieux que sa majesté voulait introduire en ce pays l'inquisition d'Espagne,... et sa majesté ayant ensuite envoyé à la duchesse de Parme ses lettres du 17 octobre 1565 pour faire continuer ladite inquisition et assurer l'exécution des édits,... ledit Montigny, entre autres propos par lui tenus, a écrit à Alonso de Loo, secrétaire du comte de Horn, que tout le monde se scandalisait d'une pareille résolution de sa majesté, surtout en ce qui touchait à l'exécution des édits,... et, au moyen de tels et semblables propos semés et répandus par ledit Montigny et ses confidens, le peuple, sollicité déjà depuis long-temps par les domestiques et les agens de ces seigneurs, a commencé à se lever de toutes parts,... et on entendait retentir les clameurs les plus étranges et les plus épouvantables, non-seulement contre l'inquisition et les édits, mais aussi contre le gouvernement, la police et l'autorité de sa majesté,..... et les seigneurs se sont avancés jusqu'à dire qu'ils n'avaient ni la possibilité ni la volonté d'exécuter les édits à la rigueur, ni de prêter assistance à l'inquisition..... Ensuite, le prince d'Orange s'étant retiré dans sa maison de Breda, où il tint un conventicule et une réunion, Montigny s'y est trouvé avec les autres, et on y a résolu de prendre les armes contre sa majesté, dans le cas où elle ne consentirait pas à retirer l'inquisition et les édits, ou au moins à les modifier de manière à introduire la liberté des sectes, et, à cet effet, de tenir prêts en Allemagne quatre mille cavaliers et quatre régimens d'infanterie, ce qui a été ensuite définitivement conclu dans la réunion de Saintrond. »

Tel est le début du réquisitoire. Remarquons, avant d'aller plus loin,

que la dernière allégation, la seule qui ait une véritable gravité, y est avancée sans aucune preuve, sans qu'on cite même à l'appui aucun témoignage. Tout le reste est d'une telle nature, qu'on ne peut comprendre par quel procédé d'esprit le duc d'Albe et ses acolytes sont parvenus à y découvrir les élémens d'une accusation de lèse-majesté; il ne s'agit en effet que de conversations, d'opinions exprimées, de conseils donnés en matière de gouvernement. La suite de ce document répond parfaitement à ce qu'on en a déjà vu. A en croire le fiscal, Montigny et les autres seigneurs ont conseillé la démarche de la noblesse venant en corps, et dans une attitude menaçante, présenter une requête à la gouvernante contre l'exécution des édits; ils ont même corrigé le texte de cette requête, et Montigny particulièrement a prétendu ne rien trouver de blâmable dans la démarche dont il s'agit. Il a tenu des propos *pernicieux* contre le roi, disant que sa majesté faisait grand tort aux seigneurs des Pays-Bas en y envoyant des Espagnols, ce qu'ils ne pouvaient souffrir, qu'elle finirait par les obliger à se révolter, qu'elle ne devait pas penser à être roi en ce pays comme en Espagne, et qu'on ne le permettrait pas. Montigny est encore accusé d'avoir souvent manifesté une très grande irritation de ce que le roi n'écoutait pas ses conseils, d'avoir déprécié les forces du roi et exalté la puissance de ses ennemis, de s'être montré, au commencement des troubles, très favorable aux prétentions des sectaires, notamment dans son gouvernement de Tournay, et, à l'appui de cette inculpation, le fiscal, infidèle à sa méthode ordinaire, condescend, cette fois, à articuler des faits, à citer un témoin.

« L'administrateur du diocèse (dit-il) lui ayant, à plusieurs reprises, remontré que les sectaires chantaient publiquement, de jour et de nuit, les psaumes avec beaucoup de chants réprouvés, et lui ayant demandé pourquoi il n'en faisait pas justice,... il a répondu que c'étaient les gens d'église eux-mêmes qui étaient la première cause de ces désordres par les cérémonies dont ils faisaient usage dans leurs églises, et que, si on laissait au peuple la liberté de communier sous les deux espèces, comme avait fait le duc de Clèves dans ses états, on pourrait remédier à tout,... et ledit prélat lui ayant fait remarquer que cela était peu vraisemblable, puisque la majeure partie des sectaires de son gouvernement étaient calvinistes, il a répliqué que les uns et les autres devaient vivre, comme s'il eût voulu donner à entendre qu'il fallait accorder à ces deux sectes la liberté légale; et ledit Montigny avait pris l'habitude de soulever chaque jour, en causant avec ledit prélat, des questions scandaleuses sur l'ancienne religion, qu'il affectait de traiter avec tout le mépris possible, surtout par rapport au sacrifice et aux cérémonies de l'église, en présence de laïques, gentilshommes, soldats et autres, à tel point que le prélat, ne pouvant plus le souffrir, se retirait quelquefois de sa table et de sa compagnie; il se donnait beaucoup de peine pour placer les hérétiques dans les emplois de justice, et des chanoines l'ayant averti... que, sur beaucoup de points, on commençait à faire le prêche et les exercices des nouvelles sectes, il leur a dit : Est-ce que vous voulez empêcher les sermons?

Non, non, je vous avertis qu'il y a quarante ou cinquante mille hommes pour les défendre. »

Nous ne suivrons pas le fiscal dans sa prolixe énumération de tous les petits faits, de tous les commérages qu'il avait réunis pour fortifier l'accusation. De tout cela, il conclut que Montigny doit être considéré comme responsable des troubles qu'a encouragés sa coupable indulgence, et de tant d'ames dont elle a causé la perte. Passant à des imputations d'une autre nature, il lui reproche d'avoir tenu habituellement un langage irrespectueux et méprisant sur la personne du roi, d'avoir dit à Paris que les seigneurs des Pays-Bas étaient en mesure d'envoyer un gros corps de cavalerie contre le duc de Guise au secours du connétable de Montmorency, qui, sans doute, en cas de besoin, leur rendrait le même service; d'avoir, à Madrid, en plein conseil d'état, déclaré qu'aucun de ces seigneurs ne prendrait les armes contre les rebelles, si sa majesté n'accédait d'abord aux demandes des confédérés; d'avoir fait la même déclaration en présence de sa majesté, d'où résulte la preuve évidente que non-seulement il était informé de ces pratiques séditieuses, mais qu'il y prenait part; de ne pas les avoir dénoncées à temps; enfin, étant constitué prisonnier par ordre du roi, d'avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour s'échapper de sa prison, au point qu'il avait déjà achevé les préparatifs nécessaires, s'étant procuré depuis long-temps, par l'entremise de son secrétaire et de son majordome, les limes, les fers et autres instrumens indispensables, et ayant suborné un de ses gardiens par des promesses et des discours qui aggravent beaucoup ses autres délits. Trouvant dans l'ensemble de ces faits la preuve des crimes de rébellion, de conspiration et de lèse-majesté divine et humaine, le fiscal requiert que Montigny soit privé de ses honneurs et dignités, puni de la peine capitale, de la confiscation de ses biens et de toutes les peines conformes au droit.

Le duc d'Albe, par une commission rogatoire datée de son camp près de Liége, le 6 novembre 1568, transmit ce réquisitoire aux *alcades de casa y corte*, c'est-à-dire aux juges de la cour criminelle de Madrid, en leur demandant d'interroger Montigny sur les faits énoncés dans ce document, et de l'inviter à désigner un ou plusieurs fondés de pouvoirs pour présenter sa défense. Un de ces alcades, D..... Salazar, se transporta en conséquence au château de Ségovie, et procéda, le 7 février 1569, à l'interrogatoire du prisonnier. Le texte de cet interrogatoire est au nombre des documens récemment publiés à Madrid; il suffirait à lui seul pour démontrer l'innocence de Montigny à celui même qui, se plaçant au point de vue de la cour de Madrid, en accepterait les préjugés et les étranges doctrines. Aux questions multipliées autant que minutieuses qui lui furent successivement adressées et qui n'étaient autre chose

que le développement du réquisitoire, Montigny opposa constamment les dénégations les plus nettes, les plus absolues, presque toujours les plus vraisemblables, sans que jamais le magistrat interrogateur parût être en mesure d'insister et de le mettre en défaut ou de le surprendre en contradiction avec lui-même. Il affirma que les réunions auxquelles il avait assisté avec les autres seigneurs des Pays-Bas n'étaient que des parties de plaisir et de société, que, loin d'y conspirer contre l'autorité du roi, on n'y avait jamais parlé politique, si ce n'est par occasion et toujours dans un esprit de loyauté, que pour son compte il n'avait participé en rien à la fédération formée par la noblesse pour faire violence à la gouvernante; il expliqua de la manière la plus naturelle et la plus satisfaisante les relations qu'il avait eues à Paris avec le connétable de Montmorency, le chef de sa maison, relations qu'on avait voulu rendre suspectes par l'unique motif qu'il s'était rencontré chez le connétable avec le neveu de ce grand personnage, l'amiral de Coligny, l'un des coryphées du protestantisme; il nia formellement tous les propos qu'on lui imputait contre l'autorité du roi, contre sa personne et contre la religion catholique. Quant au reproche d'avoir favorisé l'hérésie, il ne lui était que trop facile de le réfuter victorieusement : il avoua bien qu'il avait exprimé quelques doutes sur la convenance qu'il pouvait y avoir à établir l'inquisition dans un pays où le nom en était si odieux; mais, loin de reconnaître qu'il eût voulu fonder la liberté religieuse, soit publique, soit même privée, il protesta que, chrétien et catholique, il aurait plutôt dénoncé son propre frère, s'il était devenu infidèle, et il rappela avec ostentation les châtimens infligés aux hérétiques dans son gouvernement de Tournay, les bûchers dressés quelquefois pour leurs ministres. Les petits faits qu'on avait accumulés pour le convaincre du crime de tolérance, ou furent démontrés complétement faux, ou perdirent toute gravité au moyen des éclaircissemens dans lesquels il entra pour en faire connaître le vrai caractère. Les dénonciations de l'administrateur du diocèse furent surtout, de sa part, l'objet d'un démenti péremptoire et catégorique : loin de reconnaître qu'il eût jamais provoqué ses convives à des entretiens dont eussent pu s'offenser les oreilles les plus scrupuleuses, il soutint qu'il n'avait jamais manqué d'imposer silence à ceux qui voulaient entamer de tels propos. L'alcade lui ayant demandé pourquoi il n'avait pas fait entendre un langage plus sévère à ceux qui tenaient ces propos impies, pourquoi même il ne les avait pas punis comme ils méritaient de l'être, il répondit que, dans ces conversations, il ne s'agissait nullement d'attaques contre la religion, ce qu'il n'aurait certes pas toléré, mais d'observations générales sur la vie trop libre de certains ecclésiastiques et sur l'ambition de quelques évêques. Il manifesta enfin l'extrême surprise qu'il éprouvait de se voir ainsi dénoncé par un prélat qui avait toujours paru rechercher son amitié.

Telle est la substance du premier interrogatoire que Montigny eut à subir. Sept jours après, le 14 février 1569, il comparut de nouveau devant l'alcade, qui lui donna lecture du réquisitoire du fiscal et le somma de déclarer sous serment s'il n'avait rien à ajouter à ses premières réponses. Montigny se borna à en affirmer l'exactitude. L'alcade lui délivra alors une copie du réquisitoire ou acte d'accusation pour qu'il pût se mettre en état d'y répondre dans le délai de cinquante jours devant le duc d'Albe, et l'invita à munir une ou plusieurs personnes de pouvoirs suffisans pour suivre en son nom le procès, avec faculté de les transmettre à d'autres, sous peine d'être jugé par contumace. Montigny voulut décliner, comme il l'avait fait dès le premier jour, la compétence du tribunal qu'on lui assignait : il ne pouvait, disait-il, considérer le duc d'Albe comme son juge; le seul qu'il pût reconnaître à raison de sa qualité de chevalier de la Toison-d'Or, c'était le roi, chef suprême de l'ordre; c'était devant lui qu'il répondrait à ses accusateurs. L'alcade répliqua que le duc avait commission expresse du roi pour cette affaire, et que lui-même il agissait en vertu d'une commission royale. Montigny insista pour être jugé en Espagne par le roi lui-même; il représenta qu'il avait lieu de considérer le duc d'Albe comme son ennemi personnel. Voyant bien cependant qu'il serait inutile de lutter plus longtemps contre une détermination irrévocable, il consentit à donner ses pouvoirs au comte Pierre de Mansfeldt, comme lui chevalier de la Toison, au prince d'Espinoy, au vicomte de Gant et à six autres individus, ses parens, amis ou serviteurs, pour qu'ils le représentassent en justice, soit ensemble, soit séparément, soit même par ceux qu'ils délégueraient à leur place.

J'ignore complétement le genre d'intervention que ces fondés de pouvoirs purent exercer, en effet, dans le procès de Montigny. D'après la marche que suivit l'affaire, cette intervention dut en tout cas être peu active. Un peu plus d'un an après le dernier interrogatoire, le 4 mars 1570, un arrêt de mort fut rendu à Bruxelles par le duc d'Albe contre l'infortuné prisonnier. Le marquis de Berghes, mort trois ans auparavant en Espagne, où il avait été envoyé en même temps que Montigny, fut également condamné à la peine capitale : le but de cette condamnation posthume était d'opérer la confiscation des biens de celui qu'elle atteignait, expédient dont, au témoignage de Tacite, Tibère lui-même ne s'avisa qu'assez tardivement. Quant à Montigny, l'arrêt rendu par le duc d'Albe, « après avoir entendu, était-il dit dans le préambule, d'une part le procureur-général du roi en Flandre, de l'autre le fondé de pouvoirs de l'accusé, » déclarait ce dernier coupable des crimes de lèse-majesté et de rébellion comme complice et principal instrument de la ligue et conjuration du prince d'Orange, comme ayant favorisé et soutenu les gentilshommes confédérés dans l'affaire de la

requête présentée à la gouvernante, et aussi à raison des mauvais offices qu'il avait rendus à Tournay, où cette princesse l'avait envoyé pour réprimer les désordres et les excès des sectaires contre la religion catholique. Montigny était, en conséquence, condamné à avoir la tête tranchée par le glaive pour être exposée dans un lieu public, et tous ses biens étaient confisqués au profit du roi.

Une circonstance bien étrange, c'est le mystère dont le duc d'Albe réussit à entourer cet arrêt. Il trouva moyen de le cacher même à ses assesseurs. Voici comment il s'y prit : il leur demanda leur opinion écrite et signée sur la culpabilité de Montigny, sans les avertir qu'il s'agissait de prononcer le jugement. La majorité ayant conclu à la peine capitale, il fit dresser l'arrêt en conséquence, et en fit donner lecture par son secrétaire dans une réunion à laquelle il avait convoqué seulement deux des juges à qui il accordait une confiance absolue. Il l'envoya ensuite au roi, aussi bien que la sentence rendue contre le marquis de Berghes, avec une dépêche dans laquelle il expliquait complaisamment le procédé artificieux qu'il avait cru devoir employer.

« Je n'ai pas voulu (y disait-il) que la condamnation de Montigny fût connue d'aucune autre personne jusqu'à ce que je fusse informé des intentions de votre majesté. Si elles sont de la faire exécuter, je joins ici l'original avec une commission rogatoire pour la faire notifier au condamné. Comme votre majesté voudra sans doute que l'exécution ait lieu en Espagne, *attendu qu'ici la chose serait difficile*, elle fera remettre sa cédule royale à qui il lui conviendra, pour que celui qu'elle en chargera prenne connaissance de la commission rogatoire et y donne suite. »

Cette lettre porte la date du 18 mars. Lorsqu'elle parvint à Philippe II, il voyageait en Andalousie. Il n'y répondit que le 30 juin, après son retour en Castille. Sa réponse est ainsi conçue :

« J'approuve la précaution que vous avez prise pour que l'affaire restât secrète jusqu'à ce que j'eusse pu vous faire connaître ma volonté. En effet, quoique les crimes de l'accusé soient si bien établis, que, sous le point de vue de la justice, il n'y eût pas à hésiter à ordonner l'exécution de la sentence aussitôt après la réception de votre lettre et de la commission rogatoire, les embarras du voyage et quelques considérations qui se sont présentées à mon esprit m'ont engagé à différer cette exécution jusqu'à mon arrivée en ce lieu, et aujourd'hui encore je n'ai pas pris de détermination sur l'époque et sur la manière. Il importe donc de ne rien publier dans le pays où vous êtes jusqu'à ce que je vous en donne avis;... mais, quant à l'affaire de Berghes, il n'y a aucune raison d'en retarder la conclusion,... et vous aurez soin de me donner la liste des biens à lui appartenant qui vont se trouver appliqués à mon domaine. »

Avant d'aller plus loin dans le dépouillement de cette étrange correspondance, je dois faire remarquer que les dépêches de Philippe II ne sont pas seulement l'expression de sa pensée générale interprétée,

appliquée par ses ministres et revêtue pour la forme de sa signature : ces dépêches étaient rédigées d'après les notes qu'il apposait de sa main aux lettres du duc d'Albe; les minutes lui en étaient remises avant d'être expédiées, et il y faisait parfois des changemens. C'est donc Philippe II qui parle, qui agit directement jusque dans les moindres détails de ce procès; c'est sur lui qu'en retombe toute la responsabilité.

Une lettre postérieure à celle dont je viens de traduire les passages les plus saillans explique quelles étaient les considérations qui empêchèrent le roi d'ordonner immédiatement l'exécution de l'arrêt. Philippe II craignait que la publicité du supplice de Montigny ne réveillât dans les Pays-Bas une agitation qu'on espérait alors avoir calmée, et qu'elle ne produisît même une impression fâcheuse dans les contrées voisines. Tout autre prince en eût tiré la conséquence qu'il était à propos de faire grace au condamné. Philippe II en conclut qu'il fallait que l'arrêt fût exécuté *avec aussi peu de bruit que possible;* telle est son expression. Il paraîtrait qu'un conseil formel fut tenu pour délibérer sur les moyens par lesquels on pourrait le mieux atteindre ce but. Les détails qui vont suivre sont puisés dans une relation confidentielle envoyée au duc d'Albe par l'ordre exprès du roi, et annexée à une des dépêches royales.

« Tous ont été d'accord qu'il n'était pas opportun de recommencer à verser le sang ni de donner lieu aux sentimens pénibles et douloureux qu'auraient éprouvés, comme on l'a fait observer, non-seulement les parens et les amis de Montigny, mais encore tous les naturels des Pays-Bas, dont le mécontentement et les murmures eussent été d'autant plus grands que, le coupable se trouvant en Espagne, on n'aurait pas manqué de prétendre que tout s'était fait par compérage, et qu'il avait été sacrifié sans pouvoir se défendre juridiquement. La majorité pensait donc qu'il convenait de lui faire prendre un mets ou une boisson empoisonnés dont il mourût peu à peu, en sorte qu'il eût le temps, pendant sa maladie, d'arranger les affaires de son ame; mais S. M. a jugé qu'en suivant cette marche, *on ne ferait pas un acte de justice*, et qu'il valait mieux qu'il subît, en prison même, le supplice du *garrote* (de l'étranglement) d'une manière assez secrète pour que personne n'en eût jamais connaissance, et qu'on crût qu'il était mort de sa mort naturelle. La chose ayant été ainsi résolue, *comme aussi que le mariage de sa majesté se ferait à Ségovie*, sa majesté a ordonné que ledit Montigny fût transféré du château de cette ville à celui de Simancas. »

Tels sont exactement, et plus naïfs encore qu'il ne m'a été possible de les rendre, les termes de la relation envoyée au duc d'Albe. Je doute que l'histoire des gouvernemens civilisés offre rien de comparable à cette délibération atroce racontée avec tant de sang-froid et comme la chose du monde la plus naturelle. Le scrupule de légalité qui empêcha Philippe II de consentir à l'empoisonnement est surtout un trait caractéristique. L'ironie la plus mordante n'eût pas mieux inventé.

En conséquence de cette délibération, le gouverneur du château de Simancas, don Eugenio de Peralta, *homme sage*, dit la relation, *à qui on pouvait confier une pareille affaire*, et qui se trouvait en ce moment à Madrid, reçut, le 17 août, l'ordre écrit de se transporter à Ségovie, de se faire livrer le prisonnier et de le conduire à Simancas pour l'y tenir sous bonne garde. Cet ordre fut exécuté avec une scrupuleuse exactitude. Montigny fut transporté, en voiture, dans la prison dont il ne devait plus sortir, sous l'escorte de deux alguazils et de quatre arquebusiers. Peralta, pour mieux s'assurer de sa personne, l'avait fait mettre aux fers. La relation ajoute que le roi n'en avait pas donné l'ordre, et qu'il en fut contrarié, parce que cela n'était pas nécessaire; « mais cette circonstance ne fut pas inutile au but qu'on avait en vue, le déplaisir qu'en éprouva Montigny lui ayant causé une indisposition. » La suite du récit expliquera la cruelle portée de cette réflexion.

Quelques semaines se passèrent encore avant que Philippe II crût devoir terminer cet horrible drame. Sans doute ces délais avaient pour but d'écarter les soupçons que trop de précipitation eût pu faire naître. Dans cet intervalle, Montigny, que l'on traitait avec plus d'égards depuis son arrivée à Simancas, loin de prévoir le sort qui lui était réservé, en vint à se flatter de l'espérance que Philippe II, alors occupé à célébrer son quatrième mariage, voudrait y rattacher des actes de clémence et en prendrait occasion de lui rendre la liberté. Enfin, le 1er octobre, une cédule royale datée de l'Escurial fut adressée au gouverneur de Simancas pour lui enjoindre de remettre le condamné à la disposition de don Alonso de Arellano, alcade de l'audience de Valladolid, délégué, en vertu de la commission rogatoire du duc d'Albe, pour faire exécuter la sentence. Des instructions datées du même jour tracèrent à ce magistrat, dans le détail le plus minutieux, la marche qu'il devait suivre. Ces instructions portent la signature du docteur Velasco, un des membres du conseil du roi. On n'analyse point de tels documens, il faut les citer.

« Bien que, conformément au contenu de la sentence et de la commission rogatoire, l'exécution dût avoir lieu en public,... sa majesté, mue par de justes considérations, a voulu et veut qu'elle se fasse secrètement et dans l'intérieur de la forteresse... Elle entend qu'on ne sache en aucune manière que Florent de Montmorency est mort par exécution de justice, mais bien qu'on croie qu'il est mort de sa mort naturelle, et qu'on le dise et le publie ainsi... Il convient pour cela qu'on n'informe de cette affaire et qu'on n'y fasse intervenir que les personnes absolument nécessaires, et qu'on leur recommande grandement le secret.....

« M. le licencié don Alonso partira donc d'ici sans retard, et pourra se rendre sur-le-champ à Valladolid, en en donnant avis à don Eugenio de Peralta pour qu'il se trouve au lieu appelé El-Abrojo au moment où ledit don Alonso y pas-

sera, en sorte qu'il puisse se concerter avec lui..... sur tout ce qu'il y aura à faire, sur la forme, sur l'heure et toutes les autres choses qui doivent précéder, accompagner et suivre ladite exécution, de manière à atteindre le but que se propose sa majesté, celui de la tenir secrète.

« Ayant ainsi tout réglé avec ledit don Eugenio, il ira à Valladolid, où, étant arrivé et ayant pris possession de son office, il communiquera sa commission au président de l'audience, à qui on écrit particulièrement pour que, s'il est nécessaire, il lui vienne en aide, particulièrement pour le religieux et les autres personnes dont l'assistance est absolument requise.

« En ce qui touche le temps et l'heure où ledit don Alonso de Arellano doit se rendre à la forteresse de Simancas pour l'exécution et la manière dont il y sera procédé, lesdits don Alonso et don Eugenio pourront convenir de ce qui sera le plus propre à assurer le secret. L'idée qui se présente, c'est qu'il serait bon qu'il partît de Valladolid la veille d'un jour de fête, sur le soir, pour arriver à Simancas un peu après le commencement de la nuit, menant seulement avec lui un greffier de confiance et la *personne dont il faudra se servir pour l'exécution de l'arrêt*, avec le moins de domestiques qu'il sera possible, et que pour ce moment don Eugenio prépare le lieu par où ils doivent entrer dans la forteresse et la partie de cette forteresse où ils doivent se tenir, en sorte que tout reste secret. Et aussitôt après leur arrivée ils entreront dans la chambre où se trouvera ledit Florent de Montmorency, où, en présence dudit don Eugenio et d'une ou deux autres personnes de confiance et par-devant le greffier qu'on aura amené, on lui notifiera la sentence, la commission rogatoire, la réquisition ici faite en conséquence par le fiscal avec l'acceptation de cette réquisition, de quoi procès-verbal ayant été dressé et les dispositions prises pour que ledit Florent de Montmorency ne puisse se porter à aucun attentat sur sa personne, lesdits don Alonso et don Eugenio, après l'avoir encouragé, consolé et animé par toutes les bonnes paroles qu'ils pourront trouver, le laisseront avec le religieux ou les religieux qui doivent l'assister, comme il sera dit tout à l'heure.....

« Cette nuit et tout le lendemain qui sera jour de fête, jusqu'après minuit, il semble que l'on pourra différer l'exécution, afin que ledit Florent de Montmorency ait plus de temps pour se confesser et recevoir les sacremens, si cela est jugé à propos, pour se convertir et faire dans ce sens toutes ses diligences; sur un point si essentiel, il importe que l'on ne néglige rien et qu'on lui donne toutes les facilités possibles.

« Minuit arrivé ou deux heures après, selon que cela sera jugé le plus convenable pour que ledit licencié puisse être de retour chez lui avant le jour, à Valladolid, on pourra procéder à l'exécution de la sentence en présence du religieux ou des religieux qui doivent l'aider à bien mourir, dudit don Eugenio de Peralta, du greffier, *de la personne qui fera cette exécution*, et, si on le croit nécessaire et opportun, d'une ou deux autres personnes de confiance dont l'assistance sera jugée utile, et il faut avoir bien soin que l'exécution ait lieu de telle manière qu'autant que possible ceux qui devront ensevelir le cadavre, n'ayant pas été du nombre des témoins de la mort, si l'on croit devoir y employer d'autres individus pour mieux dissimuler, ne reconnaissent pas que la mort a été violente.....

« Quant au religieux qui devra intervenir dans cette affaire pour ce qui regarde l'ame du condamné, il convient que ce soit un homme docte et prudent, et qu'on l'avertisse des soupçons qu'on a conçus, par rapport à la foi, sur le compte dudit Florent de Montmorency, pour qu'en conséquence de cet avis, il s'attache à l'examiner, à l'éclairer et à le faire revenir des erreurs et des mauvaises opinions dans lesquelles il aurait été ou il serait encore, le tout avec la prudence et les bons ménagemens... qu'il saura mettre en usage; ledit religieux le confessera et verra s'il doit lui donner le saint-sacrement.

« Il paraît à propos de prendre ce religieux dans la ville de Valladolid, et on pourrait faire choix de frère Hernando del Castillo, du collége de Saint-Paul, ou d'un autre de cette qualité du même ordre ou de l'ordre de Saint-François, au gré du président de la chancellerie,... qui le fera appeler et lui recommandera grandement cette affaire, tant sous le rapport des soins à donner à l'ame du condamné que sous celui du secret.....

« Dans le cas où ledit Florent de Montmorency voudrait faire un testament, on ne devra pas le permettre, tous ses biens étant confisqués,.... en sorte qu'il ne peut tester et n'a pas de quoi tester. Cependant, s'il voulait rappeler quelques dettes ou autres obligations, on pourra l'y autoriser, pourvu que, dans cet acte, il ne soit fait aucune mention de l'exécution qui sera au moment d'avoir lieu, et qu'il s'y exprime comme un malade qui craint de mourir de sa maladie; on ne lui permettra non plus d'écrire des lettres ou de faire aucune écriture quelconque qu'à la même condition.....

« Une fois l'exécution faite et la mort rendue publique, avec toutes les précautions recommandées ci-dessus pour qu'on ne sache pas qu'elle a eu lieu par justice, on s'occupera de l'enterrement, qui doit se faire publiquement, avec une pompe modérée et dans l'ordre et la forme accoutumés pour les personnes de la qualité du condamné,... avec grand'messe, vigiles et d'autres messes basses en nombre raisonnable... Il ne sera pas hors de propos d'habiller de deuil ses domestiques, d'autant plus qu'ils sont en petit nombre. »

Ne croirait-on pas, en lisant ces instructions données à un magistrat pour l'exécution d'une sentence judiciaire, lire le plan d'une conspiration ou plutôt d'un complot d'assassinat? Quel singulier mélange que celui de la cruauté froide qui en a dicté les dispositions principales avec cette préoccupation si continue, si vive, si ardente, j'ai presque dit si charitable, du salut de l'ame du condamné! Est-ce de l'hypocrisie? Je ne le pense pas. C'est simplement un nouvel et frappant exemple des inconséquences monstrueuses, détestables, auxquelles l'homme se laisse entraîner, lorsqu'aveuglé par le fanatisme et entraîné par ses passions, il étouffe dans son ame la lumière divine de la raison et ces instincts d'humanité qui sont la première base, le fondement le moins équivoque de la morale.

Les ordres de Philippe II furent suivis ponctuellement. L'alcade don Alonso de Arellano, en se rendant à Valladolid, rencontra sur la route, au lieu indiqué par les instructions royales, le gouverneur de la forteresse de Simancas. Dans cette conférence mystérieuse, les deux agens

mirent la dernière main au plan qu'on leur avait tracé. Pour que l'exécution pût avoir lieu avec le secret tant recommandé, il fallait isoler Montigny et le garder plus étroitement dans sa prison; mais, ces mesures rigoureuses pouvant elles-mêmes faire naître des soupçons, il importait de les expliquer par quelque motif au moins spécieux. On eut recours à un singulier artifice. Un billet écrit en très mauvais latin, qui semblait indiquer des intelligences entretenues par le prisonnier avec des personnes du dehors, fut jeté près de la porte de la chambre occupée par Montigny. Un des officiers du gouverneur ne manqua pas de l'y trouver et de la porter à son chef. On prétendit aussi que des hommes déguisés en chartreux avaient été aperçus auprès de la forteresse, cherchant à en reconnaître les approches pour coopérer à l'évasion. Montigny eut beau protester qu'il était absolument étranger à ces manœuvres vraies ou fausses, et qu'il ne savait pas même ce dont il s'agissait; le gouverneur feignit de n'ajouter aucune foi à ses dénégations, et, affectant un ressentiment extrême de voir ainsi récompenser la confiance et les bons procédés dont il avait usé jusqu'alors envers son prisonnier, il déclara que dès ce moment le soin de sauver sa propre responsabilité passerait pour lui avant toute autre considération. Les domestiques de Montigny, qui jusqu'alors avaient pu lui continuer leurs services, lui furent retirés sous prétexte qu'on les soupçonnait de complicité dans ses projets de fuite, et lui-même, enfermé dans une chambre écartée, il n'eut plus, comme par le passé, la permission de se promener dans le château.

Montigny fut très affecté de ce changement, sa santé en reçut quelque atteinte. On tira parti de cette circonstance. Le médecin de la ville de Simancas, qu'il fallut bien mettre dans le secret, fut appelé dans la forteresse. On eut soin de l'y faire revenir plusieurs fois chaque jour, comme si l'état du malade eût été assez grave pour nécessiter ces visites fréquentes. Le médecin ordonnait chaque fois et faisait apporter ostensiblement des potions, des médecines appropriées à l'état d'un homme attaqué de la fièvre continue, et en rentrant dans la ville il avait soin de dire à tout venant que, suivant toute apparence, Montigny serait emporté avant le septième jour par la violence de cette fièvre.

Les préparatifs étant enfin terminés, le samedi 14 octobre, entre neuf et dix heures du soir, l'alcade, qui, suivant le plan arrêté, s'était introduit furtivement dans la citadelle avec *un greffier et un bourreau,* entra dans la chambre où le prisonnier était couché. Le greffier notifia à Montigny la sentence rendue contre lui par le duc d'Albe. L'alcade lui déclara ensuite que le roi, bien que convaincu de la justice de cette sentence, prenant en considération son rang élevé et voulant user de clémence à son égard, avait jugé à propos d'adoucir la peine en ordonnant que l'exécution n'eût pas lieu en public, mais secrètement, en

sorte que son honneur n'en fût pas entaché et qu'on pût faire croire qu'il était mort de maladie. Montigny, qui ne s'attendait à rien moins qu'à un tel dénouement, éprouva une émotion assez forte en recevant cette notification. Cependant, s'il faut en croire la relation que j'ai déjà citée, il témoigna une vive reconnaissance du prétendu adoucissement qu'on lui présentait comme une grace; il rendit même hommage à la droiture de ses juges, déclarant qu'ils avaient été induits en erreur par les calomnies de ses ennemis. Montigny ayant ensuite demandé un prêtre, on lui amena le père Hernando del Castillo, qu'on avait fait venir de Valladolid, et on les laissa ensemble. Le condamné employa à se préparer à la mort toute la nuit du samedi au dimanche, le dimanche tout entier et encore le commencement de la nuit suivante. Enfin, le lundi 16 novembre, à deux heures du matin, *après qu'il se fut recommandé à Dieu aussi long-temps qu'il le voulut*, dit la relation, le bourreau fit son office en présence de l'alcade, du greffier et des autres personnes admises au secret de cette tragédie. A l'instant même, l'alcade, le greffier et le bourreau repartirent pour Valladolid, où ils arrivèrent avant le lever du soleil. On avait signifié aux deux derniers qu'ils seraient punis de mort, s'ils révélaient à qui que ce fût ce qui s'était passé.

N'est-ce pas là le récit d'un assassinat commis dans les ténèbres par des malfaiteurs qui, se séparant en toute hâte avant que le jour découvre leur crime, s'engagent mutuellement au secret par des sermens et des menaces? Le juge et le bourreau n'y figurent-ils pas presque de niveau, comme des complices unis par la solidarité d'un secret dangereux?

La relation dont je viens d'extraire ces détails ne donne, sur les derniers momens de Montigny, que des informations incomplètes. On en trouve de plus étendues dans un autre document qui fait également partie des pièces dernièrement publiées : c'est une lettre adressée au docteur Velasco, celui-là même qui avait signé les instructions de l'alcade, par le moine qui offrit au condamné les secours de la religion. Voici ce qu'écrivait, le jour même de l'exécution, le père Hernando del Castillo :

« L'affaire s'est terminée aujourd'hui lundi à deux heures du matin ... Samedi, à environ dix heures du soir, la sentence a été notifiée au condamné, qui ne s'y attendait nullement, comptant sur l'arrivée de la reine et *se confiant dans son innocence;* aussi a-t-il manifesté d'abord une émotion qui a paru même augmenter peu à peu.... J'ai commencé à faire mon office; il m'écoutait avec beaucoup de calme, de modération et de patience dans son langage comme dans tout son extérieur, et son attitude est restée la même jusqu'à la fin. Il se plaignait beaucoup du gouverneur, don Eugenio, qui, depuis quelques jours, avait rendu sa prison beaucoup plus étroite; mais, lorsqu'il a su qu'il n'avait agi ainsi que par ordre de l'autorité supérieure, il s'est montré satisfait. On s'est

efforcé de lui procurer, dans la situation si pénible où il se trouvait, tous les adoucissemens possibles. Il a fini par se persuader que sa majesté avait usé de grace envers lui en conduisant l'affaire de cette façon. J'ai employé tout le temps qui s'est écoulé depuis ce moment jusqu'à deux heures du matin du dimanche à m'assurer de ses dispositions par rapport à la foi et de toutes les autres choses nécessaires pour un aussi long voyage, et j'en suis resté satisfait, très satisfait.... Il a dressé un mémoire écrit de sa main que je joins à cette lettre, et qui doit me servir de guide pour m'acquitter des commissions qu'il m'a laissées, si sa majesté veut bien y donner son consentement. Me croyant obligé, en conscience, de donner satisfaction au public par rapport aux soupçons odieux qu'on avait conçus sur son compte en matière de religion, il m'a remis la déclaration et confession que vous trouverez également ci-jointe, et je n'ai pas voulu qu'elle fût écrite de ma main pour que, si par hasard sa majesté jugeait quelque jour à propos de la faire publier, on ne pût pas dire qu'il l'avait signée étant malade, sans l'avoir lue et peut-être sans savoir ce qu'elle contenait. Quant au mémoire dont je parlais tout à l'heure, il est écrit dans le langage d'un homme qui demande l'aumône. Il a fait de lui-même la remarque que, sous le coup de la sentence qui le frappait, il n'avait plus le droit de disposer d'un seul réal; mais on a cru pouvoir lui laisser faire les dispositions que vous verrez, parce qu'il n'a pas semblé qu'elles s'appliquassent à des choses de telle nature qu'un homme aussi malheureux et réduit à cet excès d'infortune ne pût espérer les obtenir de son roi catholique. Il désire que ses habits, son linge, son lit et autres menus objets soient donnés à ses domestiques; pour l'argenterie, dont il parle aussi, elle est d'une telle pauvreté, qu'elle conviendrait à peine à l'écuyer du plus triste village de la terre de Campos. Les autres dispositions, qui se rapportent à des obligations et à des dettes connues, montent aussi à peu de chose... Vous m'avez trouvé bon pour être le patron des infortunés; nous espérons donc que vous nous ferez la faveur de rappeler à sa majesté la compassion que la nature enseigne à l'égard des morts, lorsqu'il n'existe pas de motifs connus de faire encore sur ce point des exemples rigoureux. Le silence est grand jusqu'à présent sur ce qui vient de se passer. La seule chose qu'on entende exprimer, c'est un blâme sévère de la dureté de don Eugenio, qui, par ses traitemens rigoureux, aurait mis fin à une existence déjà tellement affaiblie qu'elle ne tenait plus qu'à un fil... Quant au point principal, le condamné s'est si bien comporté, qu'à cet égard, nous tous qui lui survivons, nous pouvons lui porter envie. Il a commencé à se confesser hier à sept heures. A dix, je lui ai dit la messe et je lui ai administré le très saint-sacrement. Dans l'un et l'autre de ces actes, il a fait toutes les démonstrations de catholique et de bon chrétien que je désire pour moi-même. Il a passé le reste du jour et toute la nuit suivante en prières et en actes de pénitence, et à la lecture de certains passages de frère Louis de Grenade, à qui il s'était beaucoup attaché pendant sa prison. On voyait augmenter en lui d'heure en heure le désabusement de la vie, la patience, la résignation à la volonté de Dieu et du roi. Il a toujours reconnu que sa sentence était juste, mais en protestant de son innocence en ce qui touche aux articles du prince d'Orange, de la rébellion, etc., disant qu'il consentait à ce que Dieu ne lui pardonnât pas s'il était coupable envers son roi, mais qu'il avait des ennemis qui, en son absence, avaient pu sans obstacle se venger de lui; et tout cela, il l'a dit sans colère, sans

marque extérieure d'impatience, comme il aurait parlé de choses intéressant un étranger, en pardonnant à tout le monde, avec beaucoup de courage et avec toutes les apparences d'un chrétien prédestiné. Il m'a confié une petite chaîne d'or très fine, à laquelle est suspendue une bague d'or, le sceau de ses armes et une autre bague avec une turquoise, le sceau et la chaîne pour que je les envoie à sa femme, et l'autre bague à sa belle-mère, attendu qu'elles lui avaient donné ces bijoux dans les premiers temps de son mariage. Il m'a recommandé aussi d'écrire à sa femme comment il avait plu à Dieu de le retirer de ce monde dans un temps où il ne pouvait avoir la liberté de la servir et de l'honorer, et qu'il lui envoyait ce bijou parce qu'il l'avait toujours porté, et en souvenir de lui, qu'il la suppliait de se souvenir du sang dont elle vient, d'être aussi catholique que ses ancêtres, et de ne pas se laisser entraîner aux opinions et aux sectes nouvelles, mais de persister dans la foi et la religion qu'enseigne l'église catholique romaine, et que l'empereur Charles-Quint, notre seigneur, a défendues par ses lois, comme aussi d'être toujours dévouée au service du roi, ainsi qu'il l'attend d'elle et de sa mère. Tous ces objets sont entre mes mains pour que j'en dispose par ordre de sa majesté suivant que vous voudrez bien m'en donner avis, et, dans le cas où on m'autoriserait à écrire, veuillez m'envoyer un modèle de lettre pour qu'en effet les intentions de sa majesté soient accomplies et que je m'acquitte de l'obligation que cette personne m'a laissée, obligation soumise à la volonté royale... Cette lettre est plus longue que je n'aurais voulu, craignant comme je le crains de vous fatiguer, mais ce n'est pas moi qu'il faut en accuser, c'est vous qui avez voulu que je fusse témoin de cette scène douloureuse. »

Ainsi s'exprime le moine. Après avoir lu sa narration, on comprendra que j'aie cru devoir la traduire presque tout entière, au risque de quelques répétitions. Dans sa rédaction naïve et confuse, elle offre un caractère absolument différent de tous les autres documens qui ont passé sous nos yeux : c'est le seul dans lequel le sentiment de l'humanité ne semble pas étouffé par les préjugés du temps. Entré évidemment dans la prison avec la pensée d'y trouver un rebelle et un hérétique, le bon religieux s'étonne de la piété exemplaire, de l'irréprochable orthodoxie de son pénitent, il est heureux d'en rendre témoignage, et, bien qu'il n'ose pas proclamer aussi ouvertement l'innocence de Montigny sous le rapport politique, il laisse suffisamment entendre qu'il n'en est guère moins convaincu. Son zèle pour le salut éternel du condamné n'est certes pas moins grand que celui des hommes qui l'ont envoyé auprès de cet infortuné, mais cette préoccupation principale ne l'absorbe pas au point de le rendre insensible à ses souffrances temporelles, et de négliger les moyens de les adoucir. On aime à voir, au XVI[e] siècle, dans le pays de l'inquisition, un moine montrer cette indulgence, j'ai presque dit cette tolérance pour le malheureux que d'impitoyables hommes d'état voulaient absolument soupçonner d'hérésie, et qu'ils avaient condamné comme coupable d'avoir favorisé les hérétiques. La charité chrétienne, se faisant jour ainsi à travers les épaisses ténèbres du plus

cruel fanatisme, adoucit quelque peu les teintes de cet effroyable tableau, et rafraîchit l'ame, fatiguée de tant d'horreurs. Dans la profonde pitié qu'inspire le sort de Montigny, on éprouve quelque consolation à penser qu'il put épancher les douleurs de son agonie dans un cœur tendre et compatissant.

Le meurtre était consommé. Il ne restait plus qu'à en dérober les traces. Nous avons vu par quel moyen on avait essayé de s'assurer du silence des témoins nécessaires. Suivant un usage de dévotion assez fréquemment observé à cette époque, le cadavre fut revêtu de l'habit de moine franciscain, dont la forme était plus propre que celle des vêtemens ordinaires à cacher les marques de la strangulation. On annonça ensuite publiquement la mort de Montigny, et on procéda à ses obsèques. Enfin le gouverneur de la forteresse, don Eugenio de Peralta, écrivit au roi, sous la date du 10 et du 17 octobre, deux lettres dont la substance, peut-être même les expressions, lui avaient été suggérées de Madrid, et qui sont en quelque sorte le journal des derniers momens du prisonnier, arrangé suivant la version officielle, c'est-à-dire dans la supposition mensongère qu'il était mort d'une maladie causée par l'ennui de sa longue captivité et par le chagrin d'avoir vu échouer son projet d'évasion.

Ces lettres furent envoyées au duc d'Albe en même temps que la relation plus véridique que j'ai si souvent citée. La dépêche confidentielle du roi, à laquelle étaient annexés ces divers documens, et qui porte la date du 3 novembre, contient le passage suivant : « La chose a si bien réussi, que, jusqu'à présent, tout le monde croit que Montigny est mort de maladie. Il faut le donner à entendre aussi dans le pays où vous vous trouvez, en faisant lire comme par laisser-aller et en confidence les deux lettres de don Eugenio de Peralta... Si Montigny est mort intérieurement dans des sentimens aussi chrétiens qu'il l'a manifesté à l'extérieur, suivant le rapport du moine qui l'a confessé, il est à croire que Dieu a eu pitié de son ame. » Le rédacteur de la dépêche royale avait cru devoir ajouter une restriction à l'expression de cet espoir charitable. « D'un autre côté, avait-il dit, nous voyons que, de nos jours, le démon a coutume d'inspirer une telle assurance aux hérétiques, que, si cet homme l'était en effet, le courage n'aura pas pu lui manquer. » Cette réflexion d'un fanatique de bas étage parut de mauvais goût à Philippe II. Elle est rayée de sa main dans la minute qui, suivant l'usage, fut mise sous ses yeux avant l'expédition, et, pour expliquer ce retranchement, il écrivit en marge cette note laconique : « Effacez ceci du chiffre; en ce qui touche les morts, il faut toujours juger favorablement. » La dépêche se termine par cette recommandation, qui résume en peu de mots la pensée de tout le procès : « Il vous reste maintenant à faire juger la cause de Montigny, comme s'il était mort de sa mort

naturelle, ainsi qu'on a jugé celle du marquis de Berghes. De cette façon, il me semble qu'on a atteint le but qu'on se proposait, puisqu'on a fait justice et évité la rumeur et les fâcheux effets d'une exécution publique. » On n'a pas oublié que ces jugemens posthumes avaient pour objet la confiscation des biens.

Ce que présente de plus frappant ce long récit, dont je n'ai cru devoir écarter aucun détail, ce n'est pas précisément l'iniquité de la sentence portée contre Montigny : l'histoire de tous les pays et presque de tous les temps offre de trop nombreux exemples d'innocens sacrifiés par les passions politiques sous des prétextes moins spécieux encore; mais toutes les fois que ces passions, au lieu de recourir purement et simplement à l'assassinat, ont cru devoir mettre en œuvre l'appareil des formes judiciaires, on les a vues épuiser les ressources du sophisme pour tromper le public, peut-être pour s'abuser elles-mêmes, soit en se retranchant derrière la nécessité d'un exemple, soit en alléguant l'impulsion irrésistible de l'opinion indignée contre le prétendu criminel. Dans l'affaire de Montigny, il n'y a rien de pareil : non-seulement Philippe II et ses conseillers ne prétendent pas que le supplice du condamné soit un exemple nécessaire ou utile, ils répètent à chaque instant qu'il faut le tenir secret pour ne pas compromettre de nouveau la tranquillité des Pays-Bas; non-seulement ils ne se présentent pas eux-mêmes comme cédant aux exigences des emportemens populaires, ils reconnaissent que la mort de Montigny causera une douleur générale. Comme, d'un autre côté, il ne paraît pas que Philippe II eût en cette occasion aucun motif de vengeance personnelle, on a peine à s'expliquer les véritables causes d'un acte de cruauté qui, en apparence au moins, blessait tous les intérêts sans donner satisfaction à aucun. Ne faut-il y voir que le misérable désir d'enrichir le trésor par la confiscation des biens du condamné? J'hésite à penser que ce soit là, en effet, la considération principale qui ait agi sur le monarque espagnol, quoique cette mesquine et honteuse préoccupation ressorte évidemment de sa correspondance. J'aimerais mieux croire que, dans sa triste et sévère humeur, accoutumé à considérer le pouvoir absolu des rois comme une émanation de la puissance divine, Philippe avait accepté comme un devoir religieux l'obligation de châtier impitoyablement la moindre tentative de résistance à ce pouvoir. Quelque cruelle, quelque coupable que soit une semblable aberration de l'intelligence, elle n'exclut pas absolument une certaine élévation morale, et tel despote dont l'histoire indulgente a glorifié le nom a pu, dans l'occasion, s'y laisser entraîner. Ce qui caractérise Philippe II, ce qui, en cette circonstance, le rabaisse au niveau des malfaiteurs vulgaires, c'est la nature des moyens qu'il employa sans paraître seulement en soupçonner la bassesse. Nul avant lui, nul après lui n'a imaginé de donner à l'exécution

d'un arrêt de justice la forme d'un assassinat par guet-apens, accompli à l'aide d'une longue complication de mensonges, d'artifices, de documens fabriqués. Jamais, en dépit de cette fausse dignité dans laquelle Philippe II affectait de s'envelopper pour voiler toutes les misères de sa nature morale, jamais le crime n'a dépouillé à ce point le caractère de grandeur apparente qu'il conserve quelquefois dans les hautes régions du pouvoir, et qui n'est que trop propre à faire illusion aux esprits doués seulement d'un sentiment superficiel du bien et du mal.

L'espérance que Philippe II avait conçue de persuader au public que Montigny était mort de maladie ne fut pas justifiée par l'événement. Dans les Pays-Bas, presque personne ne douta que le malheureux prisonnier n'eût été sacrifié à la vengeance royale, et bien que quelque incertitude ait subsisté jusque dans ces derniers temps sur le genre de sa mort, les uns prétendant même qu'il avait été empoisonné, comme on disait à tort que l'avait été le marquis de Berghes, les autres qu'il avait eu la tête tranchée dans sa prison, le fait essentiel, celui du meurtre, fut bientôt considéré comme constant, même en Espagne. Il arriva alors quelque chose de singulier : par suite de cette dépravation profonde du sens moral auquel un long despotisme conduit inévitablement les nations condamnées à le subir, ce forfait exécrable, qui peut-être, au temps de Philippe II, eût encore révolté beaucoup d'Espagnols trop récemment soumis au joug, ne tarda pas à être jugé par leurs descendans dégénérés comme un coup d'habile politique. Dans le siècle suivant, un poète ne craignit pas d'en faire un des épisodes principaux d'un drame consacré à la glorification de Philippe II.

Ce poète, c'est don Diégo Ximénez de Enciso, dont les ouvrages sont moins remarquables par leur mérite littéraire que par l'empreinte forte et originale des préjugés et des passions de l'Espagne contemporaine. Le drame que je viens d'indiquer, c'est celui qui a pour titre *le Prince don Carlos*, et pour sujet la mort de ce malheureux fils de Philippe II. On sait qu'une tradition long-temps accréditée hors d'Espagne attache un intérêt romanesque à la destinée de ce jeune prince, victime, disait-on, de la jalousie barbare de son père, qui, après avoir épousé la femme d'abord promise à son amour, les avait fait périr l'un et l'autre pour punir des sentimens qu'ils n'avaient pas su cacher au fond de leur cœur. Rien de moins conforme à la vérité que cette tradition, dont tous les détails sont contredits victorieusement par le simple rapprochement des dates et par des faits incontestables. Don Carlos, jeune homme violent, grossier, emporté, qu'un accident physique avait frappé d'une sorte de folie furieuse, n'a dû sa fin prématurée qu'aux accès d'une fièvre violente causée par le régime extravagant auquel il s'était mis, et le seul prétexte qui ait pu donner matière à l'accusation calomnieuse dirigée contre Philippe II, c'est qu'un peu avant la mort de son fils, il l'avait

fait mettre aux arrêts dans son appartement pour l'empêcher de donner suite au projet qu'il avait conçu d'aller se mettre à la tête des mécontens des Pays-Bas. C'est sur cette donnée qu'est fondé le drame d'Enciso, dont tous les incidens et presque tous les caractères reproduisent des souvenirs vraiment historiques. Il serait curieux de comparer cette œuvre tout espagnole, tout imprégnée de l'esprit du despotisme et de l'inquisition, à la tragédie romanesque et philosophique de Schiller. La sombre et odieuse figure du tyran, dessinée par le poète allemand, fait un contraste étrange avec le type de perfection monarchique que le poète espagnol nous donne comme le portrait de Philippe II, avec ce roi sage, prudent, mesuré, toujours maître de lui, aimant tendrement son fils, n'épargnant ni les conseils, ni les remontrances, ni les affectueuses supplicaions, ni même les témoignages de condescendance, pour le ramener à la raison, mais préoccupé avant tout de ce qu'il regarde comme des devoirs impérieux envers la religion, envers l'état, envers sa propre dignité, et bien décidé à faire passer l'accomplissement de ces devoirs avant toute autre considération.

L'horrible aventure de Montigny occupe une très large place dans cette espèce d'apothéose de Philippe II. A la vérité, les circonstances en sont représentées d'une manière fort inexacte : Enciso ne connaissait probablement pas toute la vérité, mais les fictions qu'il y substitua ne sont certes pas moins odieuses, et celui qui les a inventées pour en faire honneur à son héros n'eût certainement pas reculé devant l'apologie des faits que nous avons racontés. Le poète suppose que Montigny, envoyé à Madrid sous le prétexte de porter au roi les représentations de la duchesse de Parme, y est venu en effet pour inviter secrètement don Carlos à se rendre dans les Pays-Bas. Philippe II, qui soupçonne le but de sa mission, lui a fait attendre long-temps une audience; il se décide enfin à la lui accorder. Montigny, blessé de ces retards affectés, arrive au palais avec la résolution de ne pas cacher son mécontentement; il l'exprime même en termes assez vifs à un gentilhomme de la chambre, don Diégo de Cordova, qui l'introduit dans le cabinet royal; mais toute sa fermeté tombe bientôt devant la sévère physionomie du roi.

MONTIGNY, troublé. — Que votre majesté daigne me permettre de lui baiser la main, puisque je suis assez heureux...

DON DIÉGO DE CORDOVA. — Il a perdu la respiration.

LE ROI. — N'êtes-vous pas Montigny?

MONTIGNY. — Il y a un mois que j'attends avec bonheur le jour fortuné...

LE ROI. — Calmez-vous.

MONTIGNY. — J'ai apporté de Flandre une lettre de son altesse la gouvernante qui annonce des circonstances bien malheureuses.

LE ROI. — Je vous écoute.

MONTIGNY. — Votre majesté semble pressée, et je crains...

Le roi. — Ne craignez rien, j'ai tout le temps nécessaire.

Montigny, ramassant ses propres gants qu'il a laissé tomber. — Voici des gants que votre majesté a laissé tomber.

Le roi. — Ils ne sont pas à moi.

Montigny. — La gouvernante de Flandre.... Je suis tout hors de moi... Seul, devant votre majesté... Le respect m'a troublé.

Le roi. — Oh! la conscience!

Don Diégo de Cordova. — Le Flamand n'y est plus.

Le roi. — Vous voulez dire que ma sœur me donne avis des projets de quelques brouillons, de quelques séditieux qui travaillent à soulever la Flandre. J'aime à espérer que vous n'êtes pas du nombre. Vous êtes venu pour conférer avec moi sur les moyens les plus prudens de faire échouer ces projets, et il y a plus d'un mois que je vous retiens. N'est-ce pas cela?

Montigny. — Oui, sire, et je veux partir.

Le roi. — Vous ne pouvez partir si tôt.

Montigny. — Pourquoi?

Le roi. — Parce que cela importe... L'Espagne est un agréable séjour pour les étrangers.

Montigny. — Ma présence est nécessaire en Flandre.

Le roi. — Prenez patience, prenez patience, Montigny.

Montigny, à part. — Le roi connaîtrait-il mes projets?

Le roi. — Vous reviendrez me parler plus à loisir.

Montigny. — Je n'ai manqué en rien à ce que je dois à ma naissance et à mon roi.

Le roi. — Je le souhaite pour vous. (Il sort.)

Montigny. — Ce n'est pas un roi, c'est un fantôme. Que dois-je faire?

Don Diégo de Cordova. — Prenez patience, prenez patience, Montigny. N'oubliez pas que les rois sont des médecins qui, comme les autres, guérissent et tuent également par leurs remèdes.

Montigny, à peine remis de son trouble, va trouver don Carlos, avec qui il est déjà engagé dans de secrètes pratiques. Don Carlos est en ce moment livré à un de ces accès de noire mélancolie sous lesquels sa faible intelligence doit finir par succomber. Montigny, qui attend pour l'aborder l'instant où il sera seul, s'est glissé mystérieusement jusqu'à la porte de son appartement. Le prince, apercevant dans l'ombre d'une tapisserie un homme qui cherche à se cacher, le prend pour un espion de son père chargé de surveiller ses démarches. Dans sa colère, il le frappe violemment et lui met le visage en sang. Lorsqu'il a reconnu sa méprise, il témoigne à Montigny le regret qu'il en éprouve, et commence à s'entretenir avec lui de leurs projets communs; mais cette conférence, sans cesse interrompue par les incidens étranges ou ridicules que suscite l'humeur fantasque de don Carlos, est bientôt plus gravement troublée par l'arrivée du roi... Montigny se retire précipitamment dans un cabinet. Le roi, après avoir soigneusement demandé à don Carlos si

personne ne peut les entendre, lui reproche avec une sévérité mêlée de douceur les écarts de sa conduite, lui explique l'utilité des mesures qui excitent trop souvent son mécontentement parce qu'il n'en comprend pas le but, et lui donne à entendre qu'il n'ignore pas les intrigues dont Montigny est l'intermédiaire. A ce nom, don Carlos se récrie, protestant qu'il ne connaît pas même l'homme dont on lui parle; mais l'œil pénétrant du roi a distingué la trace du sang qu'a répandu la blessure de Montigny.

LE ROI. — Qu'est-ce que ce sang?

DON CARLOS, à part. — Terrible embarras!

LE ROI. — Cette trace conduit dans l'intérieur de l'appartement. Il y a quelqu'un; qu'il sorte.

DON CARLOS. — C'est un domestique.

LE ROI. — Il faut s'en assurer.

DON CARLOS. — Tout est perdu!

LE ROI. — Sortez de ce cabinet, qui que vous soyez.

MONTIGNY. — Sire...

LE ROI, à son fils. — Ne vous avais-je pas demandé s'il y avait quelqu'un qui pût nous entendre? Carlos, cet homme que vous voyez est Montigny. Regardez-le bien, pour qu'une autre fois, si l'occasion s'en présente, vous ne veniez pas me dire : Je ne sais pas qui est Montigny, je ne le connais pas... C'est lui, c'est bien lui. Faites-y attention, car il est honteux que, lorsqu'un roi interroge et lorsque c'est un prince qui lui répond, la réponse soit erronée. Allez vous habiller, Carlos, car il est tard.

DON CARLOS, à part. — Quel malheur qu'il l'ait vu! Je suis si irrité, que je ne puis parler. (Il sort.)

LE ROI, à Montigny. — Que faisiez-vous dans le cabinet du prince?

MONTIGNY. — Un étranger est toujours empressé de voir les curiosités admirables.....

LE ROI. — C'est bien. Quelle plus grande preuve de trahison que de me mentir ainsi face à face! (A don Diégo de Cordova.) Don Diégo, M. de Montigny est un grand amateur de ces tableaux, de ces statues qu'idolâtre l'Italie. Montrez-lui, faites-lui admirer tous les objets curieux que renferme l'appartement du prince; conduisez-le partout. (A voix basse.) Et faites en sorte que mon fils, à son retour, le trouve étranglé dans son cabinet. (A part.) Montigny dépositaire de mes secrets!

DON DIÉGO DE CORDOVA. — Allons, Montigny.

MONTIGNY. — Qu'est-ce que cela veut dire?

LE ROI. — Divertissez-le, faites-lui bien passer le temps.

MONTIGNY. — Sire, j'ai déjà tout vu.

LE ROI. — Eh bien! voyez-le de nouveau. (Il sort.)

MONTIGNY. — Voudrait-on m'arrêter?

DON DIÉGO DE CORDOVA. — Divertissez-vous, Montigny; vous allez bien vous amuser.

Et il l'emmène tout tremblant, et, bientôt après, des cris, des gémissemens, suivis d'un profond silence, annoncent que l'ordre du roi a été exécuté.

Certes, j'ai eu raison de dire que l'atrocité de cette fiction égale celle du fait historique. Ce qui suffit pour peindre l'époque, c'est que, dans la pensée du poète, le rôle assigné à Philippe II ne déroge nullement à la grandeur, à la majesté du caractère royal; c'est que ce don Diégo de Cordova qui accepte si gaiement les fonctions de bourreau est présenté, non pas comme un satellite farouche, mais comme un jeune et noble courtisan dont l'enjouement et les saillies dérident parfois l'austérité de son maître. En exécutant l'ordre du roi avec un aveugle empressement, il croit remplir le devoir d'un loyal sujet. Le théâtre espagnol, ce riche dépôt des traditions et de l'histoire du pays, est rempli de traits semblables sur les idées étranges qu'on se faisait alors des droits du pouvoir royal, auquel on attribuait la faculté de rendre légitimes et louables tous les actes qu'il commandait, quelque détestables qu'ils pussent être en eux-mêmes.

Tels sont les fruits amers du despotisme. Une nation qui, au commencement du XVI[e] siècle, se faisait remarquer entre toutes par le sentiment exalté de sa grandeur et par l'ardeur de ses sentimens chevaleresques, qui avait devancé tous les autres peuples, à l'exception des Italiens, dans la culture brillante des lettres et de la poésie; cette nation courbée sous le joug de l'inquisition, domptée, refondue, remaniée en quelque sorte par un tyran habile à étouffer tout instinct de liberté, en était rapidement arrivée à ce point qu'un crime semblable au meurtre de Montigny pouvait y être commis sans scrupule, sans hésitation, par les ministres réguliers de la justice, et que ce crime, devenu à peu près public, loin de révolter la conscience universelle, était rappelé, célébré sur le théâtre comme un des actes les plus mémorables de la vie d'un grand roi! On sait où l'Espagne a été conduite par une telle subversion de toutes les lois morales; on sait ce qu'elle a été encore de nos jours, sous un gouvernement dont les principes fondamentaux étaient ceux du règne de Philippe II. Si encore aujourd'hui, sous un régime auquel on a voulu donner de tout autres bases, tant d'incidens malheureux viennent rappeler dans la Péninsule le souvenir de ces tristes époques, gardons-nous d'en accuser les institutions nouvelles, que des esprits prévenus voudraient en rendre responsables. La liberté, la publicité, quelle que soit leur salutaire puissance, n'effacent pas en quelques jours les traces profondes creusées par des siècles de tyrannie. Il n'y aurait ni justice ni raison à leur demander compte des crimes que peuvent commettre, en les invoquant, des générations élevées à l'école corruptrice de l'esclavage politique et religieux.

L. DE VIEL-CASTEL.

L'ILE DU TIBURON.

CAYETANO LE CONTREBANDIER,

SOUVENIRS DES CÔTES DE L'OCÉAN PACIFIQUE.

L'état de Sonora ne contient dans les limites de son vaste territoire que trois villes de quelque importance, l'une par sa position maritime, c'est Guaymas; l'autre par le commerce dont elle est l'entrepôt, c'est Hermosillo; la troisième par le pouvoir législatif dont elle est le siége, c'est Arispe. Jadis capitale de l'état avant qu'Arispe lui eût enlevé ce titre, Hermosillo, anciennement le Pitic, compte encore une population de 7,000 habitans. Bâtie sur un plateau qui s'abaisse en pente douce jusqu'à la mer, dans la direction de Guaymas, c'est-à-dire du nord au sud, l'ancienne capitale de Sonora est de ce côté à quarante lieues de l'Océan Pacifique; mais de l'est à l'ouest elle n'est éloignée que de quinze lieues à peine du golfe de Californie. De ce dernier côté, le plateau se prolonge sans déclivités jusqu'à la mer. Des falaises escarpées, au pied desquelles les lames se brisent avec fureur, le terminent brusquement et lui servent de contreforts. Un chenal étroit sépare la terre ferme d'une petite île appelée île du Tiburon ou du Requin, qui offre sur sa côte orientale un mouillage assez dangereux. Ainsi placé, Hermosillo peut ouvrir ses magasins aux marchandises légalement venues de Guaymas et à celles que

des contrebandiers accoutumés à naviguer parmi les récifs peuvent introduire en fraude par ces falaises.

Cette contrebande se continue malgré les ordonnances rigoureuses du congrès, ordonnances toujours éludées sur ces rivages lointains. La seule réforme obtenue dans l'intérêt du trésor, c'est que la contrebande clandestine a remplacé celle qui se faisait en plein jour, sur une plus grande échelle, par ceux-là même qui avaient mission de l'empêcher. Il fut un temps, — et les Français qui ont visité le Mexique il y a quelques années ne l'ont pas oublié, — où l'administrateur de la douane d'un état maritime adressait au ministre des finances à Mexico des rapports invariablement conçus en ces termes : « Aujourd'hui est entré un navire provenant de Bordeaux, entièrement chargé de foin; ledit chargement n'a pas payé de droits par ce motif qu'il est destiné à la nourriture des mules dont il vient faire l'exportation. Les passagers du bord ont déclaré n'être venus sur nos côtes que par le besoin de changer d'air. » Est-il nécessaire de dire que ces passagers convalescens accompagnaient une riche cargaison qui ne versait jamais aucun tribut dans les coffres du fisc? Seulement les droits d'ancrage et autres menues redevances étaient loyalement acquittés. Le trésorier-général pouvait à juste titre s'étonner de la réputation de salubrité qui attirait tant de voyageurs dans l'état; mais ce qui ne devait pas moins le surprendre, c'est l'absence de tout droit payé à l'exportation de ces mules pour la nourriture desquelles on avait la précaution de se munir d'un chargement de foin européen. La cherté des mules ou d'autres obstacles toujours imprévus faisaient constamment manquer les marchés, au grand détriment des revenus de la république, mais non de la fortune privée de l'administrateur, que ces chargemens singuliers enrichissaient rapidement.

De tout temps au Mexique, sur l'un et l'autre océan, la contrebande a détourné à son profit le plus important et presque le seul revenu du trésor. Cette coupable industrie n'est pas là, comme en Europe, le monopole de quelques aventuriers audacieux. Selon que les finances sont plus ou moins appauvries, tout employé public est plus ou moins préoccupé du soin de s'indemniser aux dépens de l'état qui ne le paie pas. Les troupes réclament leur solde à grands cris, les employés civils fraternisent avec les soldats. L'état, comme on le pense bien, reste sourd, et chacun cherche alors où il peut le trouver un supplément de ressources. L'administrateur des douanes donne pleins pouvoirs aux *visiteurs* (*vistas*), les visiteurs aux douaniers, les douaniers aux portefaix de l'administration, qui se font aider de tous ceux qui savent remuer un fardeau, manier une barque ou donner au besoin un coup de couteau. Puis, selon l'humeur du président de la république, suivant la rigueur des lois promulguées, la contrebande se fait en plein jour ou à la faveur de la nuit, dans les ports ou sur des côtes isolées, mais, de près ou de loin,

TIMBRE ROYAL

chacun y prête la main. On conçoit donc que, dans la morte-saison de la pêche des perles ou de l'écaille, les plongeurs et les harponneurs qui se livrent à cette pêche sont pour les contrebandiers de précieux auxiliaires. Par une conséquence immédiate de la pénurie du trésor, tandis que les employés civils font la contrebande, on voit des soldats, des officiers même, s'associer aux voleurs de grands chemins. Pour ces routiers (*salteador de camino*), le brigandage n'est pas non plus une profession. Ce sont des pères de famille, souvent protégés par l'alcade de leur village et bénis par leur curé, qui dédaignent de se mettre en campagne, si leurs espions n'ont pas signalé quelque riche proie. Une fois le coup exécuté, après avoir impitoyablement massacré le voyageur qui a tenté de résister, ou bien après avoir traité avec une exquise urbanité celui qui s'est pacifiquement laissé dépouiller, ils regagnent leur village, sans oublier, dans le partage du butin, l'hôtelier qui leur a fait parvenir de mystérieux avis, l'alcade qui a signé leur port d'armes, et le curé qui leur a donné l'absolution. Telle est la singulière tolérance de l'opinion, que les voleurs, les contrebandiers, ne vivent point au Mexique séparés de la société, qu'ils n'y forment point une caste ayant pour ainsi dire ses mœurs et ses lois à part. Quiconque ne les voit pas à l'œuvre ignore ce qu'il y a d'original dans leur physionomie. Je ne m'attendais guère, je l'avoue, à me trouver jamais dans les conditions nécessaires pour compléter mes observations à cet égard, lorsqu'une rencontre que je fis à Hermosillo me procura l'occasion de voir de près cette contrebande de nouvelle espèce, et de la prendre en quelque sorte sur le fait.

Avant de quitter Guaymas pour gagner Hermosillo, le voyageur qui a pris des renseignemens sur le pays qu'il doit parcourir s'attend à traverser d'arides solitudes rafraîchies çà et là par quelques citernes. A l'aspect de la triste végétation qui frappe ses regards, des cactus et des nopals, et de quelques arbres qui seuls peuvent croître sur un terrain desséché, il reconnaît qu'on ne l'a pas trompé. C'est bien là le désert qu'on lui avait annoncé. Un soleil perpendiculaire lance sur lui des rayons dont nulle brise ne tempère l'ardeur, rendue plus insupportable encore par la réverbération d'un sol aride et crevassé. Une poussière fine, impalpable, s'élève en tourbillons sous les pieds des chevaux. Si par hasard quelque souffle d'air secoue le pâle et maigre feuillage des arbres à bois de fer ou des gommiers, les grappes rouges et pimentées de l'arbre du Pérou, cet air est brûlant; sous son atteinte, la bouche se dessèche, les lèvres se fendent, la langue se colle au palais. Le voyageur alors se rappelle les fraîches brises du golfe auquel il tourne le dos; déjà il aperçoit les citernes tant désirées et se plonge en imagination dans l'eau limpide qu'on lui a promise. C'est alors que commencent ses déceptions. De grandes perches formant bascules, un

seau de cuir à l'une de leurs extrémités, une grosse pierre fixée à l'autre par des lanières, se détachent sur l'horizon poudreux. Vues de plus près, ces bascules étendent leurs grands bras d'un air désolé; les seaux de cuir, tordus, racornis sous le soleil, semblent n'avoir pas été rafraîchis par l'humidité depuis un siècle. L'espérance soutient encore le voyageur. Bientôt et douloureusement trompé dans son attente, il contemple d'un œil hagard une croûte noire qui a remplacé l'eau pluviale, ou un fond vaseux, fétide berceau d'animaux immondes. Autour de lui, les cigales bruissent avec fureur sous chaque tige d'herbe desséchée en appelant la rosée de la nuit. Découragé, anéanti, le voyageur se couche près de son cheval, dont les flancs haletans révèlent les tortures, et, les yeux tournés vers un ciel inexorable, il se demande tristement si la malédiction divine ne pèse pas sur cette terre déshéritée (1).

J'étais arrivé à Hermosillo après avoir péniblement traversé ces solitudes embrasées. C'était quelque temps avant les fêtes de Noël. J'avais passé huit jours dans cette ville sans avoir pu remettre encore toutes les lettres dont on m'avait chargé à Guaymas. Un soir, en les examinant pour les distribuer le lendemain, la suscription de l'une de ces lettres me frappa. Elles n'étaient pas assez nombreuses pour que je ne me rappelasse point parfaitement ceux qui me les avaient confiées, et celle-là, je l'avoue, déjouait complétement tous mes souvenirs; elle ne portait que ces mots : *Al señor don Cayetano.* J'appelai mon hôte, chez qui j'étais descendu parce qu'il était Chinois, et que je connaissais la réputation de ses compatriotes comme barbiers et cuisiniers; j'espérais obtenir de lui quelques renseignemens sur ce don Cayetano.

— Je ne le connais, me dit le Chinois, que pour lui acheter souvent des œufs de caïman et des nageoires de requin, dont je suis très friand, et dont je vous ferai manger quelque jour, s'il prend au seigneur don Cayetano l'envie d'aller faire un tour sur nos lagunes ou une promenade sur mer; mais si vous le désirez, seigneur cavalier, je me chargerai de lui faire remettre cette lettre.

J'acceptai avec plaisir.

— Et vous ne savez rien de plus sur son compte?

— Rien, dit le Chinois, si ce n'est une particularité dont j'ai ouï parler, mais dont je ne suis pas certain, car je n'habite la ville que depuis six mois. On assure que don Cayetano ne peut entendre de sang-

(1) *En vano clamando a Dios por agua!* me dit, auprès d'une de ces citernes desséchées, en levant le doigt vers le ciel, un pauvre diable de muletier dont les mules, sa seule richesse, mouraient de soif l'une après l'autre. Il faut renoncer à traduire convenablement la majesté biblique de ce peu de mots.

froid le son du Cerro de la Campana (Colline de la Cloche) (1); ce bruit l'agace, et, quand il est agacé (2), il est... il est très vif. Voici tout ce que je sais, seigneur cavalier.

Le Chinois acheva ces mots comme un homme décidé à ne rien dire de plus, et je le congédiai. Quelques jours après, le hasard, au moment où j'y pensais le moins, me mit en présence de l'individu en question, et voici dans quelles circonstances.

La ville de Pitic ne possède, en fait de curiosité naturelle, que le Cerro de la Campana, dont m'avait parlé le Chinois. J'étais venu visiter le Cerro; j'avais éveillé quelques échos endormis, mais je trouvai bientôt ce plaisir assez fastidieux, et je reportai mes regards sur la ville. Le jour était à son déclin, et les collines dont elle est entourée perdaient peu à peu leur teinte d'azur. C'était l'heure où la fraîcheur du soir succède à la chaleur dévorante du jour. Quand j'étais monté sur la hauteur, les rues étaient désertes, le lit desséché du Rio San-Miguel était silencieux; au moment dont je parle, Hermosillo commençait à s'animer. On improvisait brusquement les préparatifs des fêtes de Noël. Quelques fusées décrivaient dans l'air des courbes lumineuses; la lueur rougeâtre du bois résineux qui brûlait sur des trépieds de fer éclairait déjà quelques parties de la rivière; les cris des vendeurs d'infusions d'eau de rose et de tamarin se faisaient entendre, mêlés aux bourdonnemens de la foule, au cliquetis des castagnettes et aux sons des mandolines; la ville sortait de la torpeur léthargique dans laquelle elle était plongée depuis le matin.

Comme je descendais du Cerro, en traversant une rue voisine, un bruit argentin qui sortait d'une petite maison basse me fit penser que j'étais probablement près d'un établissement de jeu. Je distinguai en effet, à travers les barreaux de bois qui garnissaient les fenêtres, un tapis vert et des joueurs assis en silence autour d'une table ovale. Résolu à tuer le temps jusqu'au souper, j'entrai dans la maison. Tous les joueurs étaient captivés par un coup qui paraissait fort intéressant, car personne ne remarqua mon arrivée : je pus donc observer à mon aise. Deux bougies qui brûlaient chacune dans une verrine de cristal, et autour desquelles papillonnaient des milliers de phalènes, jetaient leur clarté vacillante sur une trentaine de personnes réunies dans la salle basse où j'étais entré. Toutes les physionomies offraient la même ex-

(1) Le Cerro de la Campana est une colline assez haute, située à l'extrémité de la ville, et qui domine les maisons derrière lesquelles elle s'élève. Le sommet du Cerro est couronné d'énormes blocs de pierre qui rendent, au moindre choc, un son clair et métallique comme celui d'une cloche ordinaire, et dont les vibrations peuvent s'entendre de fort loin, selon que le vent les pousse.

(2) *Lo altera y quando alterado!* m'avait dit le Chinois. Le mot *agacé* est celui qui m'a paru rendre le plus fidèlement dans notre langue le sens du mot *alterado*.

pression d'impassibilité. Spectateurs et joueurs fumaient avec le même sang-froid, je dirais presque la même dignité. Il n'y avait entre les uns et les autres qu'une différence, celle des costumes. On pouvait reconnaître parmi les joueurs des représentans de toutes les classes de la société mexicaine; mais la galerie se composait plus spécialement d'individus fièrement drapés dans des pièces de calicot grossier, à la poitrine et aux bras nus, la plupart portant de longues et sinueuses cicatrices, suites de blessures reçues dans leurs duels au couteau, et montrant sous les mèches d'une chevelure inculte des physionomies à donner le frisson à un honnête homme.

Au moment où j'entrais, l'attention de la galerie était concentrée sur deux joueurs. L'un, coiffé d'un chapeau de paille et vêtu d'une veste de batiste écrue, paraissait maigre et chétif; l'autre, grand et nerveux, taillé comme un athlète, était couvert, malgré la chaleur, d'un manteau à larges galons d'or; sa tête était enveloppée d'un mouchoir à carreaux dont les bouts, s'échappant d'un chapeau de vigogne, descendaient sur ses épaules comme la résille andalouse. Le premier me tournait le dos, et je ne pouvais voir sa physionomie; quant au second, placé en face de la porte d'entrée, il avait des traits assez réguliers, déparés seulement par une balafre qui partait du front et descendait jusqu'au menton en sillonnant la joue droite. Ce joueur et celui qui me tournait le dos paraissaient suivre une veine contraire. On jouait le *monte* comme partout au Mexique; on sait que ce jeu est presque le lansquenet.

— Permettez, seigneur sénateur, dit le joueur balafré en étendant la main pour ajouter une pile de piastres à celles qu'il avait mises sur une carte; si votre seigneurie le trouve bon, je taillerai moi-même.

— Avec plaisir, mon fils, dit l'autre individu que je ne pouvais voir; je suis convaincu que tu me porteras bonheur. — Et il remit à son adversaire le jeu qu'il avait déjà dans la main. Celui-ci fit glisser solennellement les cartes l'une sur l'autre; mais, bien que sa physionomie fût impassible, sa main paraissait trembler.

— Aurais-tu peur par hasard, mon fils? lui demanda le sénateur.

A ce mot de peur, un sourire d'incrédulité effleura les figures sinistres de la galerie.

— Ma foi non, répondit l'athlète, qui cherchait vainement à cacher son trouble; mais je ne sais qui s'amusait tout à l'heure à faire sonner le Cerro, et j'ai les nerfs horriblement agacés toutes les fois que j'entends cette infernale musique.

Cette déclaration parut produire sur toute l'assistance une certaine sensation, car le vide s'opéra presque subitement autour du joueur, qui promena de part et d'autre un regard provocateur et qui reprit bientôt son calme apparent. De mon côté, je pensai que cet homme ne pouvait

être que le fournisseur des œufs de caïman et des nageoires de requin que le Chinois m'avait promis, Cayetano en un mot. Quant à cette délicatesse de nerfs chez un homme d'une carrure et d'une force herculéennes, ce ne pouvait être, selon moi, qu'une prétention ridicule, ou bien quelque chose de réellement terrible, comme l'influence homicide que souffle le siroco ou *levante* dans certaines parties de l'Andalousie.

— Voilà l'as de pique pour vous, seigneur sénateur, j'ai perdu, dit Cayetano; et il reprit la cigarette qu'il avait déposée sur le tapis vert avec autant de sang-froid que s'il eût été totalement étranger à la perte qu'il venait de faire. Il allait se lever, quand le sénateur lui passa sans compter une poignée de piastres en lui disant :

— Voici de quoi tenter de nouveau la veine; ne te gêne pas et continue.

Cayetano compta les piastres avec l'attention la plus scrupuleuse.

— Mon Dieu! mon garçon, lui dit le sénateur, ne te préoccupe pas tant de la somme qu'il peut y avoir.

— Pardon, seigneur sénateur, cela m'intéresse plus que vous ne pensez.

Cayetano parut réfléchir profondément, tout en comptant toujours.

— Ah! c'est juste, tu avises aux moyens de t'acquitter envers moi, ajouta le sénateur.

— Je calcule, seigneur sénateur, que j'avais apporté avec moi quinze piastres, qu'en voici vingt-deux que vous venez de me donner, et qu'en ne vous rendant rien, ce sont sept piastres que je gagne encore.

A ces mots, un rire d'approbation éclata dans toute la salle, mais le sénateur ne parut prendre part que du bout des dents à l'hilarité générale. Quant à Cayetano, il se leva tranquillement, mit les piastres dans les poches de ses *calzoneras* de velours, et sortit fort satisfait de sa soirée. En le suivant du regard et d'un air assez mystifié, le sénateur, car c'en était un, se tourna de mon côté, et je le reconnus pour l'avoir vu à Mexico dans l'exercice de son mandat. On sait que chaque état fédéral a un congrès et un sénat particuliers, et que ce sont les délégués de ces deux chambres qui composent dans la capitale de la république ce qu'on appelle le congrès souverain.

Don Urbano (c'est ainsi que je l'appellerai par discrétion) rougit en m'apercevant, car il n'était pas sans quelque teinture de nos idées de dignité européenne. Il se leva vivement et s'avança vers moi.

— Ce sont mes électeurs, me dit-il en manière d'excuse après les complimens d'usage.

— Ah! ce sont vos électeurs! lui dis-je en regardant fort surpris les figures patibulaires qui nous entouraient, ils ont l'air bien respectable!

— Sans doute, car ce sont les plus nombreux, reprit don Urbano.

— Ce qui ne vous empêche pas de leur gagner leur argent?

— Que voulez-vous? dit le sénateur, il faut bien faire quelque chose pour ses commettans. Vous ne savez peut-être pas qu'un concurrent redoutable me dispute l'honneur de représenter l'état au congrès souverain.

Ce sénateur me parla quelque temps encore de ses projets politiques; puis, s'étant mis à ma disposition avec toute la courtoisie mexicaine, il me proposa d'aller faire un tour sur la place, et nous sortîmes. L'esplanade qui domine le Rio San-Miguel, et le lit desséché de la rivière elle-même présentaient un coup d'œil fort animé; j'ai dit que les fêtes de Noël allaient commencer. Des cabanes de feuillage étaient dressées de distance en distance, les feux allumés sur les trépieds de fer ondoyaient en tous sens en pétillant, et éclairaient des pyramides de fruits, des échafaudages d'infusions rafraîchissantes de toutes couleurs. Une foule aux costumes bigarrés, bizarrement éclairée par la flamme rougeâtre du bois résineux, circulait de tous côtés. D'une part, des créoles dansaient des fandangos effrénés au son des castagnettes et des mandolines. Plus loin, des Indiens exécutaient leurs danses lugubres au bruit de calebasses remplies de cailloux et aux cadences mélancoliques de leurs chanteurs, brusquement variées par leurs divers cris de guerre; au milieu du joyeux tumulte des danseurs créoles, cette mélopée funèbre semblait la plainte des vaincus, et les cris de guerre pouvaient paraître des accens de rébellion arrachés par l'esprit de vengeance, qui ne meurt jamais au cœur des peuples primitifs. Je communiquai ces réflexions à don Urbano. — Les tristes restes que vous voyez, me dit-il, de peuplades jadis formidables ne songent nullement à reconquérir une indépendance dont leurs pères même avaient perdu le souvenir. Vous ne pourriez vous faire une idée exacte de l'Indien dans toute la fierté de son allure sauvage qu'en voyant les Indiens Papagos; malheureusement ils célèbrent aussi leur fête de Noël, et ils n'ont pas quitté leurs réjouissances pour les nôtres.

— Quoi! lui dis-je, ils sont donc chrétiens?

— Non; mais une singulière coïncidence place, dans leur croyance, la naissance du soleil le même jour que la naissance de notre Christ. Ce serait un chapitre à ajouter à l'*Origine des Cultes* (tous les Mexicains ont lu cet ouvrage ainsi que *les Ruines* de Volney) et un chapitre fort intéressant, eu égard à la manière étrange et fantastique dont ils célèbrent cette fête. Je dois y assister précisément avec un étranger, et, s'il vous plaît d'être des nôtres, je vous le présenterai; il sera enchanté de faire votre connaissance. J'ai obtenu un sauf-conduit d'un chef papago, et nous aurons un guide sur qui nous pouvons compter.

Ce programme était de nature à piquer ma curiosité, et j'acceptai avec empressement. Il fut donc convenu que le sénateur et son com-

pagnon viendraient me prendre le lendemain, 24 décembre, et que nous partirions de bon matin; puis nous nous séparâmes, et je regagnai mon logis.

Le lendemain matin, au lever du soleil, j'étais prêt à monter à cheval, quand trois cavaliers vinrent s'arrêter à ma porte. Le premier était le sénateur; le second, l'étranger qu'il me présenta comme Anglais, et dans le troisième je reconnus mon joueur balafré de la veille : c'était le guide qui devait nous conduire. Une singularité me frappa chez l'étranger : qu'il parlât fort mal le français, qu'il écorchât l'espagnol d'une façon vraiment incroyable, je trouvais cela tout naturel. Rien n'était divertissant comme les méprises qu'il commettait en parlant, et dont il riait lui-même le premier de fort bonne grace. Ce qui m'avait frappé chez lui, c'était son teint foncé, c'était son allure méridionale, qui indiquaient un long séjour en des pays dont l'Anglais paraissait ignorer complétement la langue.

Nous prîmes le chemin des lagunes. Hardiment campé sur un fort beau cheval d'une vigueur à toute épreuve, qui mâchait impatiemment son mors et jetait au vent des flocons d'écume, notre guide marchait à quelque distance en avant de nous.

— Vous connaissiez donc déjà cet homme? demandai-je au sénateur.

— Tout le pays le connaît, me répondit don Urbano; il est de son métier pêcheur de tortues, il a des accointances un peu partout, car c'est par lui que j'ai obtenu le sauf-conduit, ou, pour mieux dire, la permission d'assister à la cérémonie que nous verrons cette nuit chez les Papagos, avec qui, du reste, nous sommes en paix. J'aurais trop à faire si je voulais énumérer tous ses talens, ajouta mystérieusement le sénateur, et puis c'est un électeur influent!

Pour don Urbano, c'était tout dire; je m'inclinai devant cette dernière qualité, et je ne m'étonnai plus de la docilité avec laquelle l'ambitieux sénateur s'était prêté la veille aux cavalières exigences de son adversaire.

En marchant d'Hermosillo vers l'île de Tiburon, on longe le Rio San-Miguel. Cette rivière est, selon la saison, un mince filet d'eau qui coule inaperçu dans un vaste lit, ou bien une mer impétueuse que ce lit ne peut plus contenir, et qui dégorge ses eaux limoneuses dans d'immenses lagunes, avant d'alimenter un lac qu'elle rencontre dans son cours. Parmi ces lagunes, les unes sont comme un miroir de cristal, d'autres cachées par de grands roseaux, d'autres enfin couvertes d'une croûte épaisse d'herbes vertes qui donne à leur surface mobile une perfide apparence de solidité. Un dais de vapeur se balance au-dessus de ces marécages, au-dessus de ces roseaux qui frissonnent toujours, soit sous l'haleine du vent humide, soit sous les efforts des caïmans qui prennent sur la vase leurs monstrueux ébats. Tant que dure le jour, tout est désert et silencieux; quand le soleil décline, quand les

collines basses qui dominent ces eaux croupissantes se noient peu à peu dans la brume qui s'élève de leur sein, quelques animaux se laissent voir de loin en loin; un cheval sauvage bondit parmi les herbes; un jaguar s'avance en rampant pour saisir une proie; un daim, poussé par la soif, se hasarde timidement sur les bords de ces savanes noyées, éventant l'odeur musquée des alligators, puis, l'œil aux aguets, les oreilles tendues, se désaltère en laissant, au moindre bruit, échapper de sa bouche des gouttelettes qui brillent aux rayons obliques du soleil. Des essaims d'oiseaux criards troublent seuls encore le silence de ces solitudes; mais à la tombée de la nuit des formes étranges surgissent à la surface de ces eaux limpides, ou soulèvent et fendent la croûte épaisse de ces lacs vaseux; des rumeurs effrayantes sortent de ces verts fourrés de roseaux; ces rumeurs, tantôt semblables aux vagissemens d'enfans nouveau-nés, tantôt aux mugissemens de taureaux en fureur, selon que les caïmans qui les font entendre expriment leurs amours, leurs plaintes ou leur colère, sont entremêlées d'horribles claquemens de mâchoires de ces hideux reptiles qui se répondent ou se défient. En avançant toujours, une voix imposante remplace ces étranges concerts, c'est la voix de l'Océan qui bat les falaises.

Nous traversions une chaussée naturelle assez élevée au-dessus de ces terrains submergés, et Cayetano continuait de marcher en avant à quelque distance de nous sans prendre part à la conversation; tout à coup je le vis pousser son cheval et descendre rapidement la berge de la chaussée.

— Que diable va-t-il faire? demandai-je au sénateur.

Don Urbano commença par jeter un coup d'œil attentif sur les lagunes; puis il me répondit :

— Voyez-vous là-bas, à quelque distance de la dernière lagune, un petit champ de roseaux? Ces roseaux remuent, et, si je ne me trompe, ce n'est pas le vent qui les agite, mais quelque alligator qui doit y être caché, et Cayetano, qui s'ennuie, veut probablement lui donner la chasse.

Le chemin que suivait Cayetano semblait d'abord démentir cette assertion, car, loin de se diriger vers les roseaux, il s'en écartait en diagonale; tout à coup il tourna vivement à gauche, et s'élança au galop en ligne directe vers l'endroit indiqué par le sénateur. Au cri qu'il poussa en même temps répondit un grognement de colère, et un énorme caïman se dirigea de toute la vitesse que permet la structure de ce lourd et effrayant animal vers la lagune dont son ennemi voulait lui intercepter le chemin. Le dos écailleux et noirâtre du reptile était presque entièrement couvert d'une fange épaisse, plaquée çà et là d'herbes marécageuses. Il passa, dans sa fuite, à une dizaine de pas du cheval de Cayetano : le noble animal se cabra de frayeur, et voulut se jeter de

côté; mais il avait affaire à un rude cavalier, l'éperon le remit dans le bon chemin, et au même instant le lazo de cuir tressé que Cayetano faisait tournoyer tomba sur le caïman. L'alligator ouvrit une gueule immense, qui semblait plutôt armée de pieux que de dents, et l'effroyable mugissement qu'il poussa fit tressaillir nos chevaux; l'étreinte du nœud coulant ferma violemment cette gueule ouverte, et refoula, en un râle sourd, ce mugissement jusqu'au fond de la gorge. Un instant, le hideux reptile hésita s'il courrait sur son ennemi ou s'il tirerait du côté de l'eau. La frayeur lui conseilla ce dernier parti; mais Cayetano avait attaché par un triple tour le bout de son lazo au pommeau élevé de sa selle, et la force du cheval contrebalançait celle du caïman. Pendant quelques minutes, les deux animaux firent de prodigieux efforts en sens inverse. L'alligator enfonçait avec fureur ses pattes sur le terrain amolli, que les sabots du cheval déchiraient en longues glissades. Il y eut un moment de silence, pendant lequel nous n'entendîmes plus que le retentissement sonore des éperons de fer sur les flancs du cheval, et le cliquetis d'écailles de la queue du caïman qui fouettait et écrasait les roseaux tout à l'entour. Deux fois une force irrésistible enleva le premier sur ses deux pieds de derrière, et deux fois, à son tour, le caïman, violemment arqué, montra son ventre, que la terreur et la rage rendaient d'un violet foncé. Enfin un dernier effort plus furieux enleva le cheval une troisième fois, et il allait tomber à la renverse sur son cavalier, quand la sous-ventrière craqua bruyamment. C'en était fait de Cayetano, que son ennemi allait entraîner avec la selle sans que nous pussions lui porter secours. Le sénateur devint pâle à l'aspect du danger que courait son électeur influent : pour moi, je poussai un cri; mais, rapide comme la pensée, à l'instant où la selle se dérobait sous lui, Cayetano saisit la crinière de son cheval, s'éleva sur les poignets comme les alcides de nos cirques, et, par un prodige de vigueur et d'instinct équestre, l'intrépide cavalier resta sur le dos de son cheval dessellé.

— Bravo! mon garçon, cria le sénateur en jetant en l'air son chapeau avec enthousiasme.

L'alligator, croyant son ennemi renversé, se retourna pesamment pour s'élancer sur lui après s'être dégagé du nœud coulant qui l'étranglait; mais le cheval, en quelques bonds, fut hors de sa portée, et, mugissant de joie au contact de l'air qui rentrait dans ses poumons, le monstre ne tarda pas à se plonger sous les eaux, qui bouillonnèrent sur son passage. Cayetano tendit le poing vers la lagune; puis, descendant tranquillement de cheval, il rattacha tant bien que mal ses courroies brisées, et se remit en selle.

— *Caramba!* lui dit le sénateur; à quoi pensais-tu, mon garçon?

— J'étais agacé, répondit Cayetano.

Le sénateur admit cette réponse péremptoire, et nous continuâmes notre route. Nous marchâmes une demi-heure encore.

— Vous voyez ces huttes dans le lointain et cette forêt qui paraît là-bas comme une ligne sombre à l'horizon, me dit Cayetano; c'est le but de notre voyage, et nous arriverons juste à l'heure précise pour ne rien perdre de la cérémonie, c'est-à-dire au coucher du soleil.

Au centre d'une vaste plaine, bornée de tous les côtés par une chaîne de petites collines et de l'autre par une épaisse forêt, s'élève un des principaux villages des Papagos. Il est composé d'une centaine de loges à toits plats, bâties sur les bords d'un ruisseau qui le sépare en deux lignes presque parallèles. Au moment où nous y entrâmes, ce village paraissait complétement désert. Le soleil se couchait dans les vapeurs épaisses des lagunes lointaines, et ne laissait tomber qu'une lumière sombre sur cet amas de huttes fermées par des peaux de buffles que battait tristement le vent du soir. Il semblait que de temps à autre ce vent apportât avec lui des bruits étranges qui sortaient des profondeurs de la forêt voisine. Je questionnai Cayetano sur la cause de ces bruits.

— Vous allez la connaître tout à l'heure, me répondit-il. Nous pouvons avancer jusqu'à la lisière du bois, où nous mettrons pied à terre, et nous y bivouaquerons; mais je pense que la curiosité vous tiendra éveillé une bonne partie de la nuit.

Nous poursuivîmes notre route jusqu'à l'endroit indiqué. Alors ces bruits que je ne m'expliquais pas devinrent plus distincts, et un étrange ensemble des sons les plus discordans frappa nos oreilles. C'était le rugissement du lion, le miaulement du jaguar, le grondement de l'ours, le mugissement du taureau et mille clameurs confuses qui se heurtaient sous la voûte du bois, tandis que de la partie supérieure venaient s'y mêler les cris de l'oiseau de proie, les soupirs plaintifs de l'oiseau de nuit, et de temps à autre les modulations plus joyeuses du moqueur, qui répétait tous ces cris l'un après l'autre. Bientôt deux notes brèves, saccadées, qui semblaient sortir des vastes poumons d'un lion d'Afrique, couvrirent tout ce tumulte, et, à ces accens rauques du roi des animaux, tout se tut; puis, au milieu du silence universel, une voix, mais une voix humaine, fit entendre quelques mots que nous ne comprîmes pas.

Pendant que nous mettions pied à terre, notre guide nous dit : — Je vais me faire reconnaître aux avant-postes; ne bougez pas jusqu'à mon retour, et, quoi que vous voyiez, ne faites pas de bruit; il n'y a nul danger : les animaux que vous trouverez ici ne sont que d'honnêtes papagos.

En disant ces mots, Cayetano entra dans le bois, où nous le perdîmes de vue. Cependant la nuit était venue, et nous ne pouvions rien distin-

guer encore, quand de nombreux brasiers, allumés instantanément, comme par magie, de distance en distance, chassèrent tout à coup les ténèbres, et vinrent éclairer des scènes étranges qui semblaient la réalisation des rêves d'un cerveau malade. Au milieu des troncs d'arbres serrés les uns contre les autres, et qui, à la lueur des brasiers, s'étaient transformés en colonnes de fer rougi, sous un dais de fumée qui s'échappait par tous les interstices du dôme de feuillage, des groupes bizarres d'animaux s'agitaient en tous sens. On se serait cru transporté aux premiers jours de la création, quand la guerre n'avait pas encore éclaté parmi les diverses races d'animaux, ou bien encore, à la lueur du feu qui jetait irrégulièrement ses clartés rougeâtres, on eût dit un vaste pandæmonium, la décoration d'un théâtre infernal. Pour ceux qui ne savent pas jusqu'à quel point les Indiens poussent l'art des déguisemens et de l'imitation des animaux, l'illusion eût été effrayante. Seulement, quand les flammes des foyers s'élevaient en pétillant, elles éclairaient parmi les branches des formes d'oiseaux trop colossales pour appartenir à la réalité. Au moment où l'Anglais et moi considérions cette scène d'un air ébahi, notre guide nous rejoignit.

— Tout va bien, dit-il. Maintenant vous allez assister au repas du soir, pour lequel, ajouta-t-il, les femmes indiennes ont déposé à l'avance près des divers foyers les provisions nécessaires.

Notre guide achevait à peine, quand la voix qui avait déjà imposé silence se fit entendre de nouveau.

— Que dit cette voix? demandai-je à Cayetano.

— Les enfans des bois, répondit-il, rendront grace au grand Esprit, et chacun dans son langage, de la nourriture qu'il leur envoie. Ils ont faim, qu'ils mangent! ils ont soif, qu'ils boivent!

Comme Cayetano terminait cette traduction, le plus effroyable *benedicite* qui eût jamais frappé oreille humaine éclata tout d'un coup en hurlemens, en sifflemens, en glapissemens, en cris de toute espèce, en un mot en tous les accens que la nature a donnés aux animaux. Puis tous s'élancèrent sur leur nourriture, en observant fidèlement les allures des bêtes qu'ils représentaient, tandis que le long des arbres descendaient en glissant les oiseaux qui perchaient sur leurs branches. Le repas achevé, tous les Indiens s'étendirent autour des foyers, y compris même les oiseaux que la fraîcheur des nuits eût glacés au sommet des arbres.

— Nous allons en faire autant, dit notre guide.

Cayetano battit le briquet et mit le feu à un amas de bois qu'il recueillit, après quoi chacun de nous, tirant les provisions qu'il avait apportées, se mit à manger de grand cœur. Le silence se faisait peu à peu, la nuit s'avançait, et les feux, avant d'expirer, éclairèrent long-

temps encore un des tableaux les plus fantastiques qu'il soit donné de contempler; puis l'obscurité succéda au silence, et les ténèbres envahirent de nouveau la forêt et ses sauvages habitans.

— Maintenant vous pouvez dormir, nous dit Cayetano, et j'aurai soin de vous éveiller pour que vous puissiez assister à la fin des cérémonies.

J'étais accablé de fatigue; je m'étendis par terre, et je ne tardai pas à suivre les conseils de Cayetano. Quelque temps avant l'aube, notre guide nous éveilla. La vie semblait reprendre son cours habituel dans ces bois silencieux. Des formes indécises allaient et venaient; les Indiens se levèrent l'un après l'autre, et, toujours guidés par la voix du chef, ils abandonnèrent la partie de la forêt où ils avaient passé la nuit.

— Debout, seigneurs! nous dit Cayetano, et suivons de loin, il nous reste à voir des choses curieuses.

Les premières lueurs grisâtres du matin éclairaient les échappées de la forêt, quand la tribu parvint à la lisière d'une petite clairière bordée de tous côtés par des arbres épineux; au-dessus de ces broussailles s'élevaient, semblables à des piliers, des troncs d'arbres dont le fer avait dépouillé les branches, et le feu noirci l'extrémité. Ces broussailles qui bordaient la clairière nous offraient un poste d'observation commode pour tout voir et tout entendre sans être vus. Ce fut là que nous nous arrêtâmes.

Le sommet des pieux soutenait une tente en coton cardé qui couvrait toute la clairière comme un nuage à demi transparent. Ce fut sous ce dais que la tribu s'arrêta, chacun ayant conservé le déguisement sauvage de la nuit. Ce pêle-mêle de fourrures et de plumages, entrevu à la faible lueur du crépuscule, offrait à l'œil quelque chose d'effrayant. Le vent du matin frémissait dans les feuilles et soulevait le rideau flottant qui recouvrait tous les acteurs de cette scène extraordinaire. Les premières blancheurs de l'aube rayaient l'orient derrière les montagnes qui dominaient la forêt, dont les teintes sombres se dégradaient doucement et se perdaient dans la brume matinale. Au milieu du silence de la nature s'éleva, lentement cadencé, un hymne religieux d'une douceur infinie; puis les voix se rapprochèrent sans qu'on entendit même les feuilles sèches crier sous les pas des chanteuses, car je pensais avec raison que des voix féminines pouvaient seules produire ces accens. Bientôt en effet les femmes, de ce pas élastique et timide qui n'appartient qu'aux Indiennes, vinrent se ranger du côté opposé aux hommes, et se tinrent immobiles sans discontinuer leurs chants. Un voile d'étoffe de coton couvrait leur visage, et retombait en plis jusqu'au-delà de la ceinture. Quelques-unes d'entre elles seulement portaient sur la tête des paniers de joncs remplis de fleurs effeuillées.

Le chef de la tribu, couvert d'une peau de lion, fit un signe, et, quelques instans après, le silence succéda aux chants. Le chef prit des mains

d'un singe gigantesque une torche allumée, puis, gagnant l'une des extrémités de la clairière, il se tourna du côté de l'orient, et se tint immobile, les yeux fixés sur le sommet des montagnes. La partie du ciel la plus rapprochée du sommet se colora bientôt d'un rose vif qui ne tarda pas à se changer en pourpre. En ce moment, le lion leva la torche et l'approcha du rideau de coton cardé qui s'élevait au-dessus de sa tête. Le tissu spongieux s'enflamma, et, en ce moment où les dernières ombres de la nuit n'étaient point encore entièrement dissipées, le feu répandit au loin une éblouissante clarté. En quelques minutes, le vaste dais fut consumé, et joncha le gazon de flammèches noircies. Dans cet intervalle, le soleil s'était levé, et, alors qu'expiraient les dernières étincelles, il versait déjà sur tous les objets une éclatante lumière.

Le chef alors, dépouillant la peau de lion, laissa voir aux assistans sa figure calme et fière, puis il étendit la main vers les débris de la tente, et, d'une voix solennelle, il prononça un discours que Cayetano nous traduisit à peu près ainsi :

« Qui de nous pourra dire combien d'années se sont écoulées depuis que le grand Esprit a créé ce soleil à pareil jour? Nos pères n'ont pas su les compter; mais, comme ce feu vient de consumer ce coton, le soleil a dissipé les ténèbres qui couvraient la terre, sa chaleur a fait vivre ce qui était mort, sa lumière a perfectionné ce qui était vivant; grace à lui, les brutes sont devenues des hommes! »

A l'exemple du chef, tous les Indiens s'empressèrent de dépouiller leurs déguisemens, les animaux redevinrent des créatures humaines, et des chants d'allégresse s'échappèrent en mâles accens de ces gosiers sauvages; la voix plus douce des femmes alternait avec celle des hommes, tandis qu'elles lançaient en l'air les fleurs de leurs paniers.

La cérémonie religieuse était finie, mais je devais assister à une scène plus imposante encore. Sur un signe du chef, tous les Indiens se donnèrent l'accolade : un air de franchise et de loyauté régnait sur toutes les physionomies. Deux hommes seulement échangèrent un regard de haine. Ce regard n'échappa point au chef, qui, fronçant le sourcil, adressa aux deux Indiens une courte exhortation. Ceux-ci répondirent par des murmures. Alors le chef, se tournant de manière à ce que le nord fût à sa gauche et le sud à sa droite, étendit les bras dans une attitude solennelle, et ajouta de cette voix imposante qui, la première, avait commandé le silence la nuit précédente, quelques paroles dont voici la traduction :

« Nos pères ont dit : Deux ennemis ne doivent pas vivre dans le même village; l'Indien désuni devient l'esclave des blancs; la haine entre deux Papagos, c'est l'exil. »

La haine qui séparait ces deux sauvages devait être bien violente, car

aucun d'eux ne fit un geste, un mouvement de repentir. Le chef continua :

« Le village des Papagos de l'occident ne saurait contenir les huttes de deux ennemis; il est trop petit. Tous les deux doivent le quitter; nos frères du nord recevront l'un, nos frères du sud accueilleront l'autre. Ils marcheront jusqu'à ce que ces montagnes, jusqu'à ce que ces forêts soient entre leur inimitié. Ce que nos pères ont fait est bien fait : allez. »

Un silence profond suivit ces paroles, que les échos des bois répétèrent. Les deux ennemis courbèrent la tête devant cet arrêt sans appel de la justice indienne; ils avaient prévu que le bannissement serait prononcé contre eux, suivant la coutume de la nation. Ni l'un ni l'autre n'éleva la voix pour se défendre; mais des sanglots étouffés se firent entendre dans les rangs des femmes, car deux d'entre elles allaient abandonner aussi le village qui les avait vu naître. L'exécution suivit de près la sentence. Un Indien amena les chevaux des deux ennemis; il leur remit leurs flèches, leur arc et leur *macana* (casse-tête). Ils reçurent en outre chacun, de la main du chef, une flèche bizarrement peinte qui devait leur servir de passeport et d'introduction dans la tribu dont ils allaient désormais faire partie; puis le chef fit un signe de la main et ramena, en signe de deuil, sur sa tête les plis de sa couverture. Les deux Papagos montèrent à cheval sans que leur physionomie trahît les sentimens qui les agitaient. Ils s'éloignèrent lentement en se tournant le dos, tandis que leurs tristes et dociles compagnes commençaient péniblement à pied, sous l'ardeur du soleil, le chemin de l'exil, si long, si fatigant, quand il conduit un Indien loin de la cabane de ses pères, loin de l'endroit où reposent leurs ossemens. Le silence qui régnait en ce moment parmi les Indiens consternés permettait d'entendre jusqu'aux moindres rumeurs qui signalent dans les bois le réveil de la nature américaine. Tout contribuait à relever la majesté de cette scène étrange. Cette justice sans faste, héritage des ancêtres, qui rendait ses arrêts à la face du ciel, me montrait la vie indienne sous un aspect que j'aurais regretté de ne pas connaître, et que les mascarades de la nuit précédente ne m'avaient point fait soupçonner.

Par un sentiment instinctif de discrétion, nous nous éloignâmes simultanément de notre poste d'observation (des étrangers pouvaient être de trop dans ce drame de famille), et nous regagnâmes l'endroit où nos chevaux étaient attachés. Nous reprîmes le chemin d'Hermosillo. Arrivés à l'endroit où le sentier que nous avions suivi pour venir du village des Papagos se réunit à celui qui conduit à la mer et à l'île du Tiburon d'un côté, et au Pitic de l'autre, Cayetano s'arrêta. — Je pense, seigneurs cavaliers, nous dit-il, que vous n'avez plus besoin de mes services, et que vous trouverez bon que je vous laisse ici.

Le sénateur ne fit aucune objection; Cayetano continua en m'adressant la parole.

— Si jamais vous aviez besoin de moi, dit-il, la première cabane que vous trouverez à cent pas d'ici vers la mer est la mienne, car c'est l'endroit que j'habite quand les affaires politiques ne m'amènent pas à Hermosillo. Vous serez toujours le bienvenu chez moi en qualité d'ami du seigneur don Urbano; vous voudrez bien dire de ma part à Vicente le Chinois qu'il n'a pas tenu à moi que je ne lui apportasse une queue de caïman à mettre au court-bouillon. Adieu, seigneurs cavaliers.

Et Cayetano, piquant des deux, s'éloigna de toute la vitesse de son cheval.

— Pense-t-il donc, demandai-je à don Urbano, quand notre guide eut disparu, que j'aie besoin de ses services politiques pour vous faire concurrence dans votre élection, ou que j'aie recours à lui pour avoir des œufs de caïman, comme le Chinois mon hôte?

— Non, me répondit le sénateur; mais si vous aviez quelques lingots d'argent à embarquer sans permis de douane, Cayetano s'en chargera.

— Il fait donc aussi la contrebande?

— Chut! dit le sénateur en riant, ne prononcez pas ce mot devant un des membres du congrès souverain. J'ai voté des lois répressives à cet égard. Il fait, comme vous dites, la contrebande, et d'une façon fort originale parfois.

— Je serais curieux de savoir, continuai-je, maintenant qu'il est loin, pour quel motif il ne peut entendre le retentissement du Cerro sans éprouver ce frémissement nerveux qui faisait trembler sa main avant-hier soir.

Don Urbano, mis ainsi en demeure de s'expliquer, voulut faire le mystérieux.

— Je n'aurais à vous apprendre, me dit-il, sur Cayetano en particulier que des choses fort vagues; d'ailleurs, il est certains secrets qu'il est dangereux de connaître.

— Vous piquez étrangement ma curiosité; mais, puisque vous paraissez décidé à ne me rien dire, peut-être Cayetano sera-t-il plus explicite.

Le sénateur secoua la tête en homme sûr de son fait.

— Croyez-moi, ne provoquez pas ses confidences; je dirai même plus, si, contre toute vraisemblance, il se disposait à vous en faire, repoussez-les comme si elles devaient être mortelles : Cayetano serait homme à vous reprendre le secret qu'il vous aurait confié.

Don Urbano fit un geste d'une effrayante énergie, et ajouta : — A supposer toutefois qu'il y ait quelque secret dans tout ceci. Si vous

avez à le voir pour vos affaires, rappelez-vous mes avis, et surtout que je n'ai rien dit et que je ne sais rien!

Je ne crus pas devoir insister davantage, et, de retour à Hermosillo, nous nous séparâmes. Des préoccupations d'affaires me firent bientôt oublier Cayetano, malgré l'impression de curiosité qu'avait d'abord excitée en moi cet homme étrange, impression fortifiée encore par les réticences du sénateur. Quant à l'Anglais, il menait à Hermosillo une vie si mystérieuse, que je ne pus le joindre une seule fois en quinze jours. Il avait dans la ville une boutique qu'il desservait sans l'aide d'aucun commis, et de temps à autre cette boutique était fermée pendant plusieurs jours de suite sans que personne pût donner quelque renseignement sur le motif et la durée de l'absence du propriétaire. Ce fut pendant une de ces absences qu'en un jour de désœuvrement je résolus de pousser les courses à cheval que je faisais chaque matin jusqu'à la cabane de Cayetano. Le farouche pêcheur de caïmans m'était revenu en mémoire, mais complétement dépourvu de sa sombre auréole. Depuis quinze jours, les diversions de la vie pratique avaient suffi pour remettre le calme dans mon imagination. La cabane de Cayetano était pour moi un but de promenade et rien de plus; il y avait à peu près cinq lieues à faire, et, avec les chevaux du pays, cinq lieues, c'étaient deux heures de chemin. Je me dirigeai donc de ce côté. Je ne tardai pas à arriver à l'embranchement des deux routes, à l'endroit où Cayetano avait pris congé de nous. A quelques minutes de là, j'aperçus la cabane du pêcheur de tortues. C'était une espèce de hutte à toit plat; le mur était formé de troncs de palmiers espacés, soutenant dans les intervalles un torchis de terre glaise et de bourre de crin, incrusté çà et là de larges écailles d'huîtres perlières dont l'iris brillait aux rayons du soleil. Deux tamariniers couvraient cette hutte de leur ombre. Un lac étendait à quelque distance la nappe limpide de ses eaux. Au milieu de cette riante solitude, la cabane eût semblé inhabitée, si une légère fumée ne se fût élevée en spirales bleuâtres entre les branches des tamariniers. Nul bruit ne se faisait entendre aux environs, si ce n'est le frémissement harmonieux des roseaux du lac, qu'une brise insensible ridait à peine, et le sourd murmure d'un cheval qui, dans un petit enclos formé par des pieux, broyait sa provende de maïs. Je reconnus le cheval de Cayetano.

La porte de la cabane était entrebâillée. J'approchai du seuil sans mettre pied à terre; je signalai ma présence par la formule d'usage :

— *Ave Maria purissima!*

— *Sin pecado concibida!* répondit une voix qui était celle de Cayetano. En même temps nos chevaux se saluèrent par des hennissemens joyeux. Je mis pied à terre, et j'entrai dans la cabane. Dans un angle de la pièce principale où je pénétrai, quelques tisons achevaient de se

consumer. Des galettes de farine de froment cuisaient ou plutôt se carbonisaient sur les braises détachées des tisons, en compagnie de quelques morceaux de viande séchée qui sifflaient au contact du feu. A quelques pas de là, Cayetano, assis sur un escabeau de bambous, fourbissait un des harpons particuliers aux gens de sa profession, car j'ai dit qu'il était de son métier pêcheur de tortues.

— Ah! c'est vous, seigneur cavalier, me dit-il sans interrompre son occupation; soyez le bienvenu dans ma pauvre cabane. Vous me trouvez occupé de mon déjeuner. Me feriez-vous l'honneur de faire pénitence avec moi?

Je crus devoir refuser cette offre polie, mais qui ne me paraissait que médiocrement attrayante, en lui disant que je m'étais précautionné à l'avance.

— Je n'avais à vous offrir, me dit-il, qu'un triste repas, mais de bon cœur; avec votre permission, je le prendrai donc seul.

L'intérieur de la cabane était pauvre et nu. Parmi des filets semblables à ceux dont se servent les pêcheurs de perles, parmi des harpons et d'autres ustensiles appendus aux murs, un objet d'une forme problématique attira mon attention. Cet objet était une espèce de bricole, ou plutôt de gilet à bretelles, et dans la longueur duquel trois énormes poches étaient pratiquées à distances égales.

— Vous pardonnerez, lui dis-je après un court silence, à la curiosité d'un voyageur, si je vous demande à quoi peut servir cette espèce de brassière?

— Ceci, dit Cayetano, je vais vous le dire. Jadis nous embarquions en plein jour, à toute heure, avec l'aide des douaniers eux-mêmes, des lingots d'argent, malgré les lois qui en prohibent l'exportation; mais maintenant les employés sont plus exigeans, et il faut se passer d'eux. C'est à quoi me sert ce gilet. En plaçant un lingot dans chacune de ces poches, mon manteau sur les épaules, je puis monter, à la barbe des douaniers, dans mon canot, donner la main à chacun d'eux en signe d'amitié, et ne pas paraître gêné sous un poids qui fait ployer en deux un homme d'une force ordinaire. De cette façon, une dizaine de voyages me suffisent pour transporter à bord d'un navire une trentaine de mille piastres sans partager mes profits avec personne. C'est pour moi une augmentation de revenu, dont je suis redevable au seigneur sénateur don Urbano.

— Vous avez en lui un protecteur dévoué, lui dis-je; mais comment vous a-t-il rendu ce service?

— D'une façon bien simple et digne de son caractère. Il parla un jour dans le congrès avec tant de justesse, de précision et d'éloquence, de la contrebande qui se pratiquait sur nos côtes, qu'il produisit une vive sensation. Jamais homme ne connut un sujet plus à fond.

— Je le soupçonne d'avoir eu de bonnes raisons pour en parler!

— Il en parla si bien, reprit Cayetano, que le congrès vota des lois rigoureuses...

— Il est au moins singulier de parler contre la contrebande en faveur des contrebandiers, objectai-je à Cayetano.

— Tout le monde fut content, répondit-il : les membres du congrès d'avoir réprimé un abus, notre représentant de s'être préparé de plus beaux bénéfices en tuant la concurrence; nous autres, ses commettans, de faire payer plus cher nos services. Ah! seigneur cavalier, on est heureux et fier d'avoir de tels mandataires.

Après avoir repoussé du pied les restes de son déjeuner d'anachorète, le contrebandier alla suspendre le harpon qu'il avait déposé près de lui à côté des ustensiles qui garnissaient déjà la muraille. Alors je distinguai pour la première fois, au milieu des filets, une paire de souliers de satin bleu qui, par leur petitesse, faisaient honneur aux pieds de la femme qui les avaient chaussés. Des taches couleur de rouille en maculaient le lustre, sur l'un en petites gouttelettes, sur l'autre en une large plaque. Au moment même où je regardais ce vestige de quelque tendre et sanglant souvenir, j'entendis un piétinement de chevaux qui arrivaient du côté de la ville, et quelques minutes après deux hommes mettaient pied à terre à la porte de la hutte. Les deux hommes entrèrent: l'un m'était inconnu; l'autre, porteur d'une barbe de huit jours, vêtu d'habits poudreux, un long sabre droit au côté, était mon invisible Anglais. A l'aspect de l'inconnu, Cayetano changea de physionomie, et un tremblement nerveux agita son corps, comme s'il avait entendu le bruit du Cerro. Il se remit bientôt. L'Anglais me salua amicalement sans paraître étonné de me voir, et s'adressant à Cayetano :

— C'est aujourd'hui, lui dit-il, que la goëlette doit être en rade de l'île du Tiburon; j'ai des fonds à embarquer; et j'ai besoin de vous, car j'ai lieu de croire qu'une dénonciation a dû être portée contre moi, et peut-être aurons-nous affaire avec les douaniers.

— Tant mieux, dit Cayetano en étirant ses membres robustes, j'ai besoin de me secouer.

Puis il alla décrocher le gilet à bretelles, ainsi que le harpon, et sortit pour seller son cheval.

— Si vous n'avez rien de mieux à faire, me dit l'Anglais, vous seriez bien aimable de venir avec nous; vous pourriez, sans vous compromettre en rien, voir un site qui vous est inconnu et m'être utile; je conduis avec moi la rançon d'un vice-roi.

J'avais trop entendu parler de ces coups merveilleux de contrebande pour ne pas accepter avec empressement l'offre qui m'était faite. Nous montâmes aussitôt à cheval. Une mule qui paraissait assez lourdement chargée fut attachée à la selle de l'inconnu. L'Anglais, outre le sabre

qu'il portait, s'était muni d'une paire de pistolets dont les pommeaux ciselés soulevaient le couvert de ses fontes. Je dois dire qu'avec sa longue barbe, ses vêtemens poudreux, sa panoplie, il n'était presque pas reconnaissable. Nous nous mîmes en route. Il était environ cinq heures de l'après-midi quand un sourd murmure vint frapper nos oreilles. Quoique, dans un rayon fort étendu, on ne remarquât pas un arbre, ce bruit était semblable à celui de feuilles et de branches agitées par le vent; nous en connûmes bientôt la cause. Nous étions arrivés près de la mer, et nous ne tardâmes pas à apercevoir ses flots qui bouillonnaient, puis l'île sablonneuse du Tiburon, qui se montra peu à peu : arrivés à la crête des falaises, nous pûmes mesurer de l'œil le chenal étroit qui sépare cette île de la terre ferme. Ce chenal est large à peu près d'une lieue.

Nous mîmes pied à terre. Cayetano sifflait entre ses dents d'un air impassible, tandis que l'Anglais, tirant de sa poche une lunette d'approche, examinait avec attention l'horizon occidental. La pomme du mât de hune d'un petit navire lui apparut derrière un rideau d'arbres qui cachaient la goëlette dans la crique où elle était ancrée. Quand Cayetano en fut averti, il fit un signe à son camarade; celui-ci ramassa des herbes sèches, y mit le feu, et couvrait d'herbes plus humides la flamme brillante et claire qui s'échappait : une épaisse fumée ne tarda pas à s'élever dans l'air en noirs tourbillons.

— Croyez-vous qu'ils auront vu notre signal? dit l'Anglais à Cayetano, qui sifflait toujours.

— Soyez tranquille, lui dit Cayetano; quand même ils nous verraient, ils ne nous aideraient guère à traverser ce bras de mer houleux, si je n'étais là. Il faut avoir navigué parmi ces écueils bouillonnans, comme je l'ai fait dès l'enfance, pour s'y hasarder avec une barque aussi richement lestée; mais il est impossible qu'ils ne nous aient pas vus, et, dans tous les cas, il est bon d'agir tout de suite.

Cayetano déchargea la mule, déposa par terre un gros lingot d'argent qui pouvait peser environ soixante-dix livres, et une foule de petits sachets de peau qui contenaient de la poudre d'or d'un poids à peu près égal; il répartit ce fardeau précieux dans les poches du gilet dont j'ai parlé.

— Courons-nous quelque danger? demanda l'Anglais, qui semblait voir avec inquiétude ce luxe de précautions. Cayetano haussa les épaules en signe d'incertitude, et dit brièvement :

— Il vaut mieux être prêt à tout. Pépé endossera ce gilet quand nous serons en bas, et je me charge du reste. — En prononçant ces derniers mots avec un sourire ironique, Cayetano glissa dans sa poche une ficelle forte et longue à l'extrémité de laquelle était attachée une plaque de liége de la largeur de la main. Alors le contrebandier et son compa-

gnon descendirent la rampe escarpée de la falaise, pour aller chercher un canot à fond plat qui restait caché d'habitude dans une anfractuosité du rocher. J'admirai la vigueur et l'adresse avec lesquelles Cayetano, sans plier sous un fardeau énorme, exécuta ce long et dangereux trajet. L'Anglais et moi, nous nous installâmes commodément sur la crête de la falaise, les jambes pendantes et la figure tournée vers l'Océan, prêts à ne perdre aucun détail de la scène dont nous allions être les spectateurs. Notre poste d'observation s'avançait à pic et comme une jetée à environ cinquante pieds dans la mer. L'île du Tiburon s'étendait devant nous, entourée de sa triple ceinture dè rochers noirs, aigus et luisans comme les dents du requin dont elle a pris le nom, les uns serrés comme des tuyaux d'orgue, les autres isolés comme des phares, et tous reparaissant et disparaissant tour à tour sous des flots d'écume. La mer, resserrée entre la côte et ces rochers, soulevait de longues houles qui se gonflaient lentement, et, se creusant tout à coup, couvrant la grève d'une frange de neige, submergeaient les récifs dans leurs tourbillons en lançant au-dessus de leurs cimes des gerbes étincelantes. Les phoques montraient de temps à autre leurs mufles humides, et mugissaient de joie au milieu de ce tumulte éternel qui contrastait avec la sérénité majestueuse de la pleine mer et la limpidité du ciel. Des pailles-en-queues en traversaient l'azur comme de blanches fusées, des frégates planaient à perte de vue, et de grands pélicans pêcheurs, de la couleur des rochers, se laissaient tomber d'une prodigieuse hauteur, avec la rapidité d'aérolithes, sur une proie invisible.

Cependant Cayetano et Pépé continuaient leur périlleuse descente vers la mer. — Ne craignez-vous pas, dis-je à l'Anglais, que ces gens ne soient tentés de s'approprier ce que vous leur confiez avec tant d'abandon?

— Non, me dit-il; le cœur humain est ainsi fait, que tel individu qui dévaliserait son père et sa mère n'oserait verser une goutte de sang, et que tel autre pour qui la vie d'un homme n'est rien se ferait scrupule de s'approprier le bien d'autrui. Ne confie-t-on pas tous les jours des sommes dix fois plus fortes, et sur un simple connaissement, à des muletiers inconnus? Et puis, ajouta mon compagnon en désignant Cayetano du doigt, je connais l'histoire de cet homme, je sais avec quel fanatisme ce malheureux défend ce qu'il appelle l'honneur de son nom.

— Quoi! vous connaissez son histoire, et vous oseriez me la raconter? lui dis-je en lui faisant part des réticences du Chinois et du sénateur.

— Et pourquoi non? ce n'est pas lui qui me l'a confiée, et je ne suis pas seul à la savoir, quoiqu'il ne s'en doute pas. Cette histoire est aussi sanglante qu'elle est brève.

— Je vous écoute, lui dis-je.

— Il n'y a pas encore une année, continua-t-il, Cayetano était marié à une femme qu'il aimait passionnément et qui le trompait. La maison qu'il habitait à Hermosillo était voisine du Cerro de la Campana, dont vous connaissez la singulière propriété. Un affidé de l'amant de sa femme, mis en vedette sur le Cerro, guettait le retour de Cayetano vers le soir, et avertissait les coupables en frappant trois coups d'une certaine façon. A ce signal, l'homme s'esquivait par une porte de derrière. Un ami officieux comme il y en a tant avertit Cayetano de ce qui se passait. Or, un soir, et je le tiens de cet ami lui-même, le Cerro retentit d'une façon si lugubre, si étrange, que les deux amans tressaillirent d'horreur au cri d'agonie qui accompagna ce retentissement. C'était l'affidé dont Cayetano écrasait la tête sur les pierres sonores. Cayetano rentra tranquillement chez lui : avant tout, son honneur devait être intact. Un mois après, il revint avec cette affreuse balafre que vous lui connaissez, mais l'amant de sa femme ne se retrouva plus. Quelques jours plus tard, le bruit se répandit qu'elle-même venait d'être trouvée égorgée parmi les décombres de sa maison. Cayetano fut mis en prison, et comparut devant le juge; mais, au lieu de chercher à s'excuser en révélant l'adultère dont ce meurtre était le châtiment, il soutint, au risque du *garrote*, qu'il n'avait aucun motif pour tuer sa femme, et avoua seulement qu'il se trouvait prodigieusement agacé dans ce moment-là. Le juge trouva l'affaire très mauvaise, comme vous le pensez.

— Pour Cayetano? cela se conçoit aisément.

— Non, pour lui-même, reprit l'Anglais; vous connaissez l'impunité dont jouissent les pauvres dans ce pays. Cayetano n'était pas riche, et, qu'il fût condamné ou acquitté, on ne pouvait espérer de lui aucune rançon. Aussi le juge fut-il très brutal à son égard; il lui dit d'un ton furieux qu'il ne fallait rien moins qu'une semblable excuse pour le faire absoudre, et le renvoya, mais non sans l'avertir qu'elle ne serait plus admise une seconde fois. Depuis ce temps, ceux qui ont ouï parler de ce meurtre et des motifs qui ont armé l'assassin éprouvent un certain malaise quand ils le voient agacé, ce qui lui arrive quand il pense à la femme qui l'a trahi; or, j'ai de bonnes raisons de croire qu'il y pense souvent. Quant au retentissement du Cerro, il est toujours regardé par lui comme un lugubre souvenir ou comme une offense impardonnable. Pour effacer toutes les traces du passé, Cayetano n'a pas craint de brûler sa cabane de ses propres mains.

— Et son officieux ami? demandai-je.

— Je ne sais, répliqua l'Anglais en souriant, si la conduite ferme du juge à l'égard de Cayetano l'intimida, ou s'il se réserve plus tard une occasion de régler son compte avec lui; le fait est qu'il vit encore, et cependant Cayetano, tel que je le connais, Cayetano rongé par le secret fatal qu'il croit avoir noyé dans le sang, Cayetano laissant vivre un

homme qui partage ce secret avec lui, est pour moi une énigme inexplicable.

Le narrateur se tut, et je reportai mes regards sur la mer pour observer curieusement, et comme si je l'eusse vu pour la première fois, le héros de cette sanglante tragédie. Je l'aperçus presque à nos pieds faisant voler sur la mer houleuse la frêle embarcation qu'il maniait avec une vigueur et une adresse sans égales. Éclairé par le soleil qui allait se plonger sous la ligne d'horizon et qui répandait sur l'eau une brume vermeille, il apparaissait comme dans une vapeur de sang. Tout à coup, mon compagnon poussa une exclamation et fit entendre un sifflement si aigu, qu'il me fit tressaillir malgré moi. Formant alors de ses deux mains un porte-voix, tandis qu'à ce signal Cayetano se retournait, il lui cria dans le plus pur dialecte castillan, mais avec un accent qui sentait son andalou d'une lieue, de doubler l'île du Tiburon par la pointe nord, attendu que par celle du sud un canot suspect arrivait. Je ne pus m'empêcher d'admirer les progrès subits de l'Anglais dans la langue espagnole. C'était pour moi un nouveau mystère, et je croyais avoir mal entendu. Au signal de l'Anglais, Cayetano répondit par un sifflement semblable, et s'arrêta un instant pour reconnaître le danger.

Du même point de l'île que Cayetano cherchait à doubler, une embarcation montée par cinq hommes, dont quatre aux avirons et un à la barre, s'avançait rapidement vers lui. Au pavillon tricolore, vert, blanc et rouge, il était aisé de reconnaître les couleurs nationales de la douane, qui occupait assez loin de là un poste isolé. Comme l'avait craint l'Anglais, une dénonciation seulement pouvait avoir donné l'éveil. Au moment où la houle souleva la pirogue de Cayetano, il put apercevoir l'embarcation suspecte. Faisant alors un geste de dédain, il brandit au-dessus de sa tête le harpon qu'il ramassa à ses pieds; puis, se courbant sur ses avirons, il imprima à la pirogue une telle impulsion, qu'elle glissa sur les flots avec la rapidité du poisson volant quand il en effleure la surface. Cayetano avait pris une direction opposée à celle qu'il suivait auparavant. Quant à la barque de la douane, malgré les efforts redoublés de ses rameurs, loin de gagner sur la sienne, elle avait peine à maintenir sa distance; cette vue rasséréna le front assombri de l'Anglais. Cependant sa sécurité ne fut complète que quand il aperçut une troisième embarcation qui, débouchant tout à coup derrière l'île du Tiburon, suivait la même direction que celle de la douane. C'était une espèce de baleinière longue, noire, effilée, que quatre rameurs faisaient voler sur la mer.

—Ah! ce sont mes fidèles, s'écria l'Anglais en se frottant les mains; ils ont vu mes signaux, et mes lingots sont en sûreté.

Je profitai de sa joie pour lui demander quel miracle l'avait si subitement doué du don de la langue espagnole.

— Ecoutez, me dit-il, je me suis trahi, mais je pense qu'avec vous mon étourderie sera sans inconvénient. J'exerce un métier dangereux, ajouta-t-il, non pas en faisant la contrebande, mais en ce que cette contrebande me permet de livrer les marchandises à plus bas prix que mes confrères, qui, par jalousie, m'auraient déjà fait assassiner, s'ils pouvaient se douter que je suis Espagnol. La qualité d'étranger, d'Anglais, est ma sauvegarde. Je suis propriétaire de compte à demi avec don Urbano de la goëlette qui est près d'ici, et grace à la ruse que j'emploie, et que le sénateur confirme à qui veut l'entendre, l'ex-toreador, l'ex-*primer espada* du cirque de taureaux de Séville que vous voyez en ma personne, est en bonne voie de fortune et de prospérité.

Sur ces côtes lointaines, les douaniers mexicains professent le plus profond respect pour les contrebandiers à main armée. A l'aspect du nouveau renfort qui arrivait à Cayetano, ils crurent avoir donné au fisc une preuve de dévouement suffisante, et virèrent de bord avec un flegme admirable. En présence de cette manœuvre imprévue, la manœuvre de Cayetano devenait inexplicable. Il continuait à se diriger vers un endroit que le courage le plus désespéré, la témérité la plus folle ne pouvait espérer de franchir. C'était un point de l'île du Tiburon qu'on apercevait encore aux feux du soleil couchant, qui dardait de longs rayons rouges à travers des récifs aigus et serrés comme les dents d'une scie. De minute en minute, ces rayons s'éteignaient quand les brisans disparaissaient sous des tourbillons furieux qui montaient en gerbes bouillonnantes ou retombaient en cascades écumeuses. Un phoque seul aurait pu franchir ce redoutable écueil. C'est dans cette direction que s'avançait Cayetano avec une rapidité qui me donnait le vertige, et sans nécessité, puisque les ennemis avaient battu en retraite. Rien n'égalait l'angoisse du pauvre Espagnol. Une minute de plus, et sa fortune s'engloutissait.

— Oh! s'écriait-il en se tordant les mains, fou que je suis! j'aurais dû prévoir ce résultat, je devais m'y attendre; cet homme est implacable!

— Mais quel intérêt peut-il avoir à exécuter cette étrange manœuvre? demandai-je étonné.

— Quelles raisons! s'écria l'Andalou, l'homme qui accompagne ce malheureux est son ami!

En disant ces mots, il se laissa tomber sur l'herbe. Je saisis la longue-vue qui s'échappa de sa main. Fasciné par ce spectacle effrayant, je ne pouvais en détourner les yeux. A quelque distance encore des récifs, au milieu de la brume enflammée du couchant, la barque de Cayetano bondissait de vague en vague comme un daim qui prend son élan pour franchir un abîme. Des deux malheureux qui la montaient, l'un se leva droit, pâle, puis sembla s'agenouiller et prier; l'autre, c'était Cayetano,

fit un geste menaçant, et à ce geste l'homme s'affaissa sur lui-même, suppliant encore et levant les mains vers le ciel. Un voile d'écume me déroba un moment la suite de la scène; mais il me sembla qu'un cri de suprême angoisse se mêlait à l'effrayant concert des flots hurlant contre les écueils. Tout cela fut rapide comme la pensée. La barque, soulevée par une lame, parut jaillir hors de l'eau, se dressa perpendiculairement, fit un bond de l'avant, oscilla un instant, balancée entre deux rocs pointus comme des poignards; je vis Cayetano étendre le bras, un corps fut lancé par-dessus les récifs, puis tout disparut. Quelques instans après, au milieu de tourbillons d'écume que le soleil couchant ne colorait plus de sa pourpre sanglante, les débris d'une barque tournoyaient follement comme des brins de paille sur le passage d'une trombe, et parmi ces débris on ne distinguait aucune forme humaine.

Sous les tropiques, la nuit tombe sans crépuscule; l'obscurité avait remplacé le jour; le chenal étincelait de lueurs phosphoriques, le ciel d'étoiles sans nombre, et l'Espagnol ni moi n'avions fait un pas. Cependant, chez celui-ci la fureur avait succédé à l'accablement, le négociant avait disparu pour faire place au toréador, et il proférait contre Cayetano, s'il en réchappait, les plus terribles menaces. Tout à coup je crus entendre du bruit; des pierres semblaient se détacher sous les pas de quelqu'un qui gravissait la falaise, puis une tête se montra près de nous, et à l'eau qui ruisselait des cheveux, je reconnus Cayetano; il sifflait encore la marche de Riégo, comme une demi-heure auparavant.

J'entendis, dans les mains de l'Espagnol, qui se dressa d'un bond, le craquement d'un couteau catalan qu'il armait.

— Chut! lui dis-je, laissez-le d'abord s'expliquer.

— Tranquillisez-vous, s'écria Cayetano en prenant pied, votre or est en sûreté.

— Où, grand Dieu? s'écria l'ex-toréador dans l'extase de sa joie.

— C'est Pépé, à qui je l'ai confié, qui en prend soin!

— Mais dans quel endroit? s'écria de nouveau l'Espagnol.

— Eh! *caramba!* au fond de l'eau!

L'Espagnol poussa une espèce de rugissement. Cayetano continua sans paraître remarquer la fureur de l'ancien toréador, qui lui reprochait d'avoir agi de cette façon sans nécessité aucune.

— Je l'ai cru nécessaire, vous dis-je, entendez-vous? et puis j'ai déjà franchi plus d'une fois les brisans qui entourent la Pointe des Ames. Si cette fois la barque s'est mise en pièces, c'est la faute de Pépé, bien qu'en tombant il ait aussi franchi la pointe fatale. Faites le tour des brisans, et, à l'endroit où l'eau est tranquille, vous apercevrez la marque que j'ai mise pour retrouver le corps de ce cher ami.

— Ainsi, dit l'Espagnol, mes lingots sont en sûreté?

— Vous ai-je jamais trompé? reprit Cayetano d'un air de dignité

blessée. Seulement faites diligence; vos rameurs vous attendent en bas, et il n'y a pas de temps à perdre, si vous ne voulez pas que les requins empêchent ce pauvre Pépé de vous rendre un dernier service. Quant à moi, j'ai fait ce que j'ai dû, et je remonte à cheval pour rentrer chez moi. Bonne nuit, seigneurs cavaliers, à bientôt. Ah! j'oubliais une chose importante : dans le bain que je viens de prendre, tous mes cigares se sont mouillés, et je meurs d'envie de fumer.

Cayetano, déjà à cheval, tendit la main à l'Espagnol, et se remit à siffler son air favori, mais avec une apparence de sombre préoccupation qui démentait son insouciance affectée. Bientôt il s'éloigna en faisant jaillir de son briquet des étincelles qui brillaient comme des éclairs lointains.

Nous nous hâtâmes de descendre sur la grève, où l'Espagnol trouva ses affidés réunis. On monta en canot. Comme l'avait dit le pêcheur, derrière ces brisans sur lesquels sa barque s'était écrasée, la mer était noire et calme. Nous cherchâmes quelque temps sans trouver la marque indiquée, et l'Espagnol croyait déjà avoir été joué par le contrebandier. Cependant les lames qui venaient fouetter le côté opposé des récifs retombaient du nôtre en cascades de feu; à la lueur phosphorescente qu'elles répandaient, un homme aperçut un objet noir qui flottait. C'était la plaque de liége que j'avais remarquée entre les mains de Cayetano. A cet indice, tout fut révélé; l'Espagnol poussa un cri de joie, les lingots étaient là. En suivant la direction de la ficelle qui retenait le liége, les gaffes pointues parurent s'enfoncer dans la vase; bientôt on rencontra une résistance invincible, et, après mille efforts, les quatre matelots amenèrent, à l'aide de cordes, à la surface, le cadavre de Pépé. La cordelette qui retenait la plaque flottante était attachée au manche d'un harpon, et la pointe de ce harpon traversait le corps revêtu du fatal gilet. L'Espagnol palpa avidement l'étrange et funèbre bouée; rien ne manquait. Après avoir été dépouillé de son précieux dépôt, le cadavre, abandonné avec une froide indifférence par ces hommes sans pitié, retomba lourdement en faisant jaillir une écume brillante sur la surface noire de la mer. Des raies de feu qui convergèrent subitement sous l'eau transparente vers l'endroit où avait disparu le corps indiquaient que les requins allaient en faire leur curée de la nuit.

— Cayetano vient d'accomplir sa dernière vengeance en honnête homme, dit l'Espagnol en comptant ses sachets de peau, et qui plus est en homme habile; je lui dois réparation d'honneur et veux être pendu si le juge criminel peut le convaincre d'avoir été agacé dans ce moment-là.

L'or et le lingot furent transportés dans la goëlette, puis nous remontâmes à cheval.

— Voulez-vous, me dit l'Espagnol quand nous arrivâmes près de la cabane de Cayetano, lui demander l'hospitalité pour cette nuit?

— Non, répondis-je; je n'ai, jusqu'à présent, été *primer espada* nulle part, j'ai par conséquent les nerfs plus délicats que les vôtres, et cet homme, qui dans l'espace d'un an a versé quatre fois le sang humain, me fait horreur.

— Comme vous voudrez, dit mon compagnon.

La campagne était silencieuse tout à l'entour de la hutte. Les hôtes du lac dormaient au fond de la vase, les roseaux seuls mêlaient leurs soupirs aux bruissemens du feuillage. Le galop de nos chevaux retentissait au loin. En passant à quelque distance de la cabane, je vis Cayetano se mettre sur la porte, attiré par le bruit. Il nous reconnut et s'écria :

— Eh bien! seigneur Anglais, vous manque-t-il quelque chose?

— Non, répondit l'Espagnol, et je vous attends pour régler nos comptes.

— Ah! reprit Cayetano, vous me devez au moins un cierge pascal, votre or l'a échappé belle. Bonne nuit, et rappelez-vous que la contrebande, comme la guerre, a de cruelles nécessités.

Je n'oublierai jamais l'accent railleur de cette voix au milieu des ténèbres. Il y avait dans la froide ironie du meurtrier quelque chose de plus terrible encore que dans les éclats de sa colère. Je piquai des deux, et j'eus bientôt perdu de vue cette cabane que j'avais trouvée le matin si riante et si pittoresque, et qui m'apparaissait maintenant, dans l'ombre et le silence, redoutable et sinistre comme un lieu maudit.

GABRIEL FERRY.

MADELEINE.

QUATRIÈME PARTIE.[1]

XI.

Le moment était propice pour faire de la sculpture en bois. Depuis long-temps négligée, à peu près perdue, cette branche de l'art venait de refleurir au souffle capricieux de la mode. Qu'on s'en souvienne, nous étions alors en plein moyen-âge. La littérature s'était faite gothique pour se rajeunir. Le goût dominant dans la poésie avait envahi tous les arts du dessin. Peinture, statuaire, architecture, ne relevaient que du moyen-âge. Par un entraînement naturel, les ameublemens avaient suivi la même pente. On commença par dévaliser bon nombre de châteaux de province pour satisfaire l'engouement parisien; puis, quand les bahuts, les dressoirs, les crédences, les fauteuils sculptés, armoriés, manquèrent sur la place, quand le vrai moyen-âge fit défaut, force fut bien de créer un moyen-âge de toutes pièces. Le noyer, le chêne, le poirier, façonnés par des mains habiles, dupèrent heureusement plus d'un connaisseur, et cette ruse innocente enrichit quelques artistes privilégiés. Par l'entremise de Pierre Marceau, Maurice se trouva chargé presque aussitôt de travaux assez importans; il put, en peu de mois, sinon répandre autour de lui l'aisance et le bien-être, du moins se mettre à l'abri du besoin avec les deux créatures qui

(1) Voyez les livraisons des 1er, 15 juin et 1er juillet.

s'étaient confiées à sa garde. C'était la pauvreté, mais cette pauvreté laborieuse qui ne doit rien à personne, sans remords de la veille et sans souci du lendemain, préférable cent fois au luxe factice et tourmenté au sein duquel Maurice avait vécu. Il est vrai que ce jeune homme ne paraissait ni bien touché ni bien convaincu des avantages de sa nouvelle condition. Il acceptait sa destinée, mais en la détestant; il travaillait, mais en maudissant le travail. Que de fois, pendant ces premiers mois, il sentit son courage faiblir et sa volonté chanceler! Que de fois, se livrant à des emportemens sans nom, même en présence de sa cousine, il jeta ses outils avec colère et brisa sous ses pieds l'ouvrage qu'il avait commencé, comme s'il eût ignoré que la grace double le prix du sacrifice, et que le plus beau dévouement veut être accompagné d'un sourire! Maurice était terrible alors. Madeleine le regardait avec tristesse; puis, lorsque le malheureux enfant, épuisé et n'en pouvant plus, tombait affaissé sur son lit, elle allait vers lui, elle essuyait la sueur de son front, heureuse s'il ne la renvoyait avec quelque dure parole. Ce qui l'aiguillonnait et le soutenait dans la lutte qu'il avait entreprise, c'était l'orgueil. Il tenait par-dessus tout à ne rien devoir à sa cousine. La pensée qu'elle avait vendu ses diamans et travaillé pour le soigner, cette pensée lui était à charge. Il se disait aussi que plus tôt il aurait assuré l'existence de Madeleine, plus tôt il serait quitte envers elle et libre d'en finir à son gré. Le suicide veillait à son chevet, non comme un spectre menaçant, mais comme l'ange de la délivrance.

Cependant il est une joie, ignorée de ceux à qui la vie n'a coûté que la peine de naître, et que Maurice goûta d'autant plus vivement que, ne la prévoyant pas, il n'avait pu songer à s'en défendre. Je veux parler de cette joie, puérile si l'on veut, toutefois enivrante, que l'on éprouve à tenir dans sa main le premier argent qu'on a gagné par son labeur. Non, cette joie n'est pas puérile, car elle n'est autre chose que la conscience de notre valeur personnelle. La richesse créée par notre travail n'est-elle pas la plus légitime de toutes les richesses, celle dont nous sommes le plus justement fiers? L'héritier qui compte son or est moins riche aux yeux de Dieu que l'ouvrier qui reçoit son salaire. Ces réflexions étaient loin de l'esprit de Maurice; mais, lorsqu'il vit sur son établi les quelques écus que Pierre Marceau avait reçus pour lui, il les prit un à un et les examina tour à tour avec une expression de curiosité enfantine. On eût dit un avare, ou un pauvre diable qui touche de l'argent pour la première fois. Par un mouvement naïf, digne des meilleurs jours de sa jeunesse, il sortit gaiement pour porter en triomphe ces prémices à Madeleine. Il souriait, il avait vingt ans. Hélas! il n'était pas à la porte de la jeune Allemande, qu'il traitait déjà de niaiserie le contentement qu'il venait d'éprouver, de sottise le sentiment qui le poussait chez sa cousine. En moins d'une minute, tout ce beau

transport s'était éteint comme un feu de chaume sous une large ondée. Ursule était dans l'antichambre. Maurice jeta froidement une poignée d'écus dans son tablier, et se retira sans mot dire.

Dans l'accomplissement d'un devoir sérieux, si dur et si pénible qu'il puisse être, Dieu a mis une satisfaction intérieure à laquelle les ames les plus dégradées échappent difficilement. En outre, si la profession la plus ingrate a de loin en loin ses heures d'entraînement, la culture d'un art, si modeste qu'il soit, doit avoir ses momens d'enthousiasme. Tout en rongeant son frein, Maurice trouvait un charme inavoué à se sentir utile et nécessaire. En ceci, nous sommes tous un peu comme les gens en place. Au fond des importunités qui assiégent leur crédit et leur importance, il y a toujours quelque chose qui ne leur déplaît pas : l'humeur qu'ils laissent voir n'est le plus souvent qu'un déguisement qui sert à cacher le triomphe de leur vanité. D'un autre côté, Maurice en arrivait parfois à se passionner pour les figures que créait son ciseau. Les chastes images de sa jeunesse s'ébattaient autour de son établi. Il se voyait près de son père, travaillant dans l'atelier de Valtravers : le portrait du bon chevalier paraissait lui sourire et l'encourager. Bref, à part les accès de fureur que je viens d'indiquer, et qui devenaient de moins en moins fréquens, au bout de quelques mois, quand le soir approchait, Maurice s'étonnait de la fuite du temps, et de la paix qu'il avait goûtée. Le travail porte avec lui sa récompense. Il nous isole du monde et de nous-mêmes. Lui dût-on seulement cette sérénité qui couronne à coup sûr toute journée bien remplie, il faudrait encore le bénir et l'aimer.

Malheureusement ces saines influences n'avaient guère le temps de fructifier dans l'esprit de Maurice, qui, sa journée achevée, dissipait au dehors le profit moral qu'à son insu il en avait retiré. Trop supérieur, c'était son opinion, pour pouvoir s'assujettir à une existence bourgeoise et régulière, il avait déclaré nettement qu'il entendait vivre à sa guise. Entre nous, il était peu curieux de passer bail avec la cuisine d'Ursule; prendre ses repas tête-à-tête avec Madeleine ne lui souriait pas davantage. Enfin, comme tous les êtres faibles, Maurice tenait à bien établir qu'il ne relevait que de sa volonté. Le matin, il déjeûnait frugalement dans sa chambre. Le soir, quand six heures sonnaient aux horloges du voisinage, il quittait sa blouse, s'habillait et sortait, le plus souvent sans avoir vu sa cousine de tout le jour. Il pensait ne lui rien devoir dès qu'il avait pourvu à ses besoins. Il sortait assez calme, la tête reposée, le sang rafraîchi par le travail, le silence et la solitude. Il éprouvait d'abord une sorte d'ivresse à se sentir hors de sa mansarde, perdu dans la foule, libre sur le pavé. Cependant où aller? Il avait rompu violemment avec son passé. Pas un ami ne lui restait; disons mieux, dans le monde où s'était flétrie sa jeunesse, on a des compagnons,

jamais d'amis. Il marchait au hasard; presque toujours un charme fatal le poussait vers les parages où il avait sombré.

Pâle, morne, rasant les murs, pareil au naufragé errant sur une grève et regardant d'un œil jaloux les navires se jouer sur les flots qui ont englouti sa fortune, il traversait d'un air sombre cette fête éternelle qui ne prend jamais le deuil de ses victimes, d'où les plus jeunes, les plus beaux et les plus brillans disparaissent sans laisser derrière eux ni vide ni regret, pas même le sillon lumineux de l'étoile qui file. Un instant assoupies, les mauvaises passions se réveillaient et grondaient dans son sein. Sur ces boulevards inondés de lumière, au milieu des enchantemens qui en font l'orgueil de Paris et l'une des merveilles du monde, dans ces contre-allées qui l'avaient vu tant de fois lui-même promenant son élégante oisiveté, Maurice songeait à la rue de Babylone, à sa mansarde, à son établi; des pleurs de rage roulaient sur ses joues. Irrité, fiévreux, misérable, il revenait comme une bête fauve blessée de mille traits. De retour au logis, avant de se retirer dans sa chambre, il manquait rarement d'entrer chez Madeleine, qui, je l'ai déjà dit, avait l'habitude de prolonger sa veillée, en compagnie d'Ursule, bien avant dans la nuit. Il ne faudrait pas croire qu'en ceci Maurice cédât à un mouvement de sollicitude, ou qu'il se préoccupât d'un devoir de simple politesse. Le malheureux n'obéissait qu'au lâche besoin d'exhaler sa colère et de se venger sur ces deux pauvres créatures du mal qu'il endurait. C'est le propre des égoïstes de vouloir, lorsqu'ils souffrent, que tout souffre autour d'eux.

Maurice trouvait infailliblement Madeleine et Ursule assises et travaillant à la lueur de la lampe, aussi sereines l'une et l'autre que si elles eussent encore été sur les bords de la Vienne, dans le salon de Valtravers. Le chapeau sur la tête et la redingote boutonnée jusqu'au menton, il entrait brusquement, le visage défait, le regard dur, la bouche dédaigneuse. Toutes deux se levaient pour le recevoir, Ursule avec une caresse, Madeleine avec un sourire. Jamais un mot blessant, jamais une question indiscrète; rien dans leur accueil qui ne respirât au contraire la plus adorable tendresse, comme s'il se fût agi d'un frère aimable ou d'un ami charmant. Après avoir repoussé brutalement sa sœur de lait et jeté un coup d'œil hautain sur les peintures de la jeune Allemande, il allait s'asseoir à l'extrémité de la chambre, et, tandis que les deux bonnes créatures reprenaient leur ouvrage, il les observait d'un air farouche ou railleur. La placidité de ces deux figures, le calme de ce petit intérieur, l'ordre qui régnait sous cet humble toit, la grace harmonieuse qui se révélait dans les moindres détails de ce modeste ameublement, tout cela l'exaspérait au lieu de l'apaiser. Bientôt, à propos de rien, sa bile s'épanchait en flots amers. Ordinairement taciturne, il avait alors une gaieté cruelle, agressive, implacable;

morne et silencieux d'habitude, il devenait spirituel, ingénieux, éloquent au besoin, dès qu'il s'agissait de torturer le cœur de sa cousine. Ce qui ressortait le plus clairement de ses discours, c'est qu'il avait de Madeleine et d'Ursule par-dessus les yeux. Madeleine n'opposait à tout ce qu'il disait qu'une douce raison, une inaltérable bonté; mais Ursule savait ce que cette enfant répandait de larmes après que son cousin était parti.

Les outrages devaient aller plus loin. Maurice appartenait à cette école de jeunes roués, Lovelace de coulisses, don Juan de bas étage, qui, parce qu'ils ont niaisement mangé leur patrimoine avec quelques filles perdues, croient connaître les femmes et se font gloire de les mépriser. Pour deux ou trois bacchantes éreintées et flétries qu'ils auront traînées en carrosse, ces petits messieurs parlent de la moitié du genre humain avec une telle irrévérence, qu'on est tenté de leur demander, en les écoutant, quel métier font leurs sœurs, et de quels flancs ils sont sortis. Bien qu'il ne trouvât sa cousine ni belle ni désirable, Maurice avait fini par découvrir qu'il jouait auprès d'elle le rôle d'un sot. A défaut de ses sens que cette chaste et blanche beauté laissait parfaitement tranquilles, l'amour-propre et la vanité lui montaient au cerveau en fumées grossières. Était-il naturel qu'un jeune homme qui n'avait pas trente ans vécût fraternellement avec une jeune fille qui en avait vingt-trois au plus, porte à porte, sous le même toit? Qu'en penseraient ses anciens compagnons? qu'en devait penser Madeleine elle-même? car, dans la tendresse qu'elle lui témoignait, Maurice n'hésitait pas à voir un encouragement. Cependant, toutes les fois qu'il allait vers elle avec l'intention de changer une position qui lui paraissait ridicule, saisi d'un vague sentiment de respect qu'il ne s'expliquait pas d'abord et qui le révoltait ensuite, il se retirait sans avoir osé seulement lui prendre la main.

Sorti dès le matin, un jour que l'ouvrage manquait, Maurice avait erré jusqu'au soir sous un de ces soleils brûlans qui font fermenter la vase des marais et la fange des passions impures. Il dîna, aux alentours de l'ancien Théâtre-Italien, dans une espèce de taverne d'un aspect louche et malhonnête. Assis au fond d'une pièce obscure, sous le bec d'un quinquet huileux, il mangea peu et vida coup sur coup une bouteille d'un de ces vins mêlés d'alcool qui n'ont jamais payé de droits d'entrée à la barrière. Il y avait loin de ce repas à ceux que faisait autrefois Maurice en compagnie joyeuse, dans les salons du Café de Paris, quand sa voiture attendait à la porte et son groom au pied du perron. Accoudé sur la nappe, le front entre ses mains, il demeura long-temps plongé dans un chaos de pensées irritantes qu'exaltaient encore les fumées de l'ivresse. La tête et les sens embrasés, il passa le reste de la soirée dans les carrefours, à suivre d'un œil fauve les évolutions des sirènes infames que vomissent sur les trottoirs les égouts de la vie parisienne.

Lorsqu'il entra chez sa cousine, en la voyant seule dans sa chambre, il ne put se défendre d'un mouvement de joie sauvage. Légèrement indisposée depuis la veille, Ursule, cédant, quoique à regret, aux sollicitations de sa maîtresse, s'était couchée ce soir-là de bonne heure. Madeleine lisait quand Maurice entra. Elle ferma son livre, le déposa sur la table, et fit à son cousin l'accueil accoutumé, sans paraître remarquer l'altération de ses traits, le sombre éclat de ses yeux, la pâleur enflammée de son visage. Maurice s'assit auprès d'elle, et là, d'une voix brève, ardente, saccadée, dont l'accent convenait mieux à l'injure qu'à la flatterie, il débuta, sans transitions, par des complimens tellement exagérés, que la jeune fille le regarda d'abord d'un air surpris et partit à la fin d'un frais éclat de rire. Ce ne fut qu'un aiguillon de plus. Ce rire argentin et perlé, cette vive gaieté de nymphe sans défiance, poursuivie par un satyre et croyant que ce n'est qu'un jeu, achevèrent d'irriter Maurice et de le pousser à bout. Il étouffa dans son cœur un cri de rage, et, se reprenant aussitôt, il parla d'amour avec l'emportement de la haine, de tendresse sur le ton du courroux, langage ténébreux que des propos étranges éclairaient parfois de sinistres lueurs. Blanche, froide, immobile, pareille à la Chasteté s'étonnant de voir à ses pieds les offrandes destinées aux autels de la Vénus impudique, Madeleine, tandis qu'il parlait, le contemplait d'un air à la fois si fier et si triste, qu'il vint un instant où Maurice, atterré sous le regard de sa cousine, s'arrêta court, comme s'il eût pressé entre ses bras un marbre insensible. Toujours dans la même attitude, Madeleine continuait de le regarder du même air triste et grave où rien ne trahissait l'indignation ni la colère, mélange de pitié maternelle et d'étonnement douloureux. Maurice n'y tint pas; il se leva et s'enfuit avec épouvante.

Lorsqu'après quelques heures de ce sommeil de plomb qui suit l'ivresse, cet infortuné retrouva le lendemain, à son réveil, le souvenir de ce qui s'était passé, il se sentit mourir de honte et de confusion. Non que sa conscience lui adressât les reproches qu'il méritait; depuis long-temps il l'avait habituée à une excessive indulgence, mais il ne pouvait supporter la pensée d'avoir à rougir devant Madeleine. Comment oserait-il reparaître devant elle? Il pressentait des récriminations exagérées; déjà il se voyait en butte aux rancunes implacables d'une pruderie tracassière, car, lorsque ces jeunes roués sont obligés de reconnaître la vertu chez les femmes, ils se consolent en se la représentant sous un aspect disgracieux; ils en font un épouvantail, un objet de risée. La journée tirait à sa fin, Maurice était encore en proie à ces réflexions peu réjouissantes, quand sa cousine entra chez lui. Il rougit, pâlit, se troubla; il eût voulu sentir le parquet manquer sous ses pieds et le plafond s'écrouler sur sa tête. La main tendue, le regard caressant,

la bouche souriante, elle l'appela son frère, si bien qu'il put croire un instant qu'il avait rêvé la scène de la veille. Il est rare que les hommes bien nés ne gardent pas un sentiment d'affection sincère à la femme près de laquelle ils se sont fourvoyés, et qui, pouvant les humilier dans leur défaite, les a couverts avec grace de son indulgence et de sa bonté. Notre cœur est toujours reconnaissant des petites attentions qu'on a pour notre vanité. Quoiqu'il n'en laissât rien voir, Maurice fut vivement touché de la générosité de Madeleine; il reconnut dans son for intérieur que la vertu n'est pas nécessairement ridicule et revêche, qu'elle peut être aimable une fois par hasard.

Madeleine venait prier Maurice de dîner ce jour même avec elle. Maurice regarda le ciel, qui depuis le matin se fondait en eau. Sortir par un temps pareil pour aller chercher au loin un maigre repas, cette perspective n'avait rien de divertissant. D'un autre côté, son estomac se ressentait des excès de la veille. J'ai lu quelque part que ce sont les lendemains d'orgie qui ont fait les anachorètes. Enfin Maurice, qui se jugeait coupable vis-à-vis de sa cousine, n'était pas fâché de pouvoir expier ses torts à si peu de frais. A son tour, grand et généreux, il se rendit à la prière de Madeleine.

XII.

Le couvert était mis dans une petite salle à manger, tapissée d'un joli papier imitant à s'y méprendre les boiseries de chêne. Le poêle était masqué par des touffes d'asters, de dahlias, de bruyères roses; l'unique fenêtre donnait sur les arbres du parc, dont les brises d'automne avaient déjà rouillé le feuillage. La table était un peu étroite; le luxe du service n'eût guère effarouché les habitudes d'un quaker ou d'un chartreux. Mais sur la nappe, éblouissante de blancheur et d'où s'exhalait le bon parfum du linge de ménage, tout reluisait de propreté, tout avait un air gai, honnête et charmant. En s'asseyant vis-à-vis de la jeune Allemande, qui faisait les honneurs de sa pauvreté avec une grace que n'a pas toujours la richesse, Maurice fut obligé de convenir que cela valait, à bien prendre, l'horrible taverne où depuis quelques mois il dînait habituellement. Les mets n'étaient ni nombreux ni recherchés; avantage plus rare, ils étaient sains et exquis. On peut croire qu'Ursule y avait mis toute sa science; la bonne fille s'était surpassée. Propre, souriante, vive, le pied leste, la main légère, les manches retroussées jusqu'au coude et découvrant la rondeur d'un bras potelé, il fallait la voir rôdant autour de ses jeunes maîtres, apportant les plats, enlevant les assiettes, indiquant à Maurice les plus fins morceaux, près de tomber à la renverse toutes les fois qu'il daignait trouver quelque chose à son goût.

Madeleine mangeait à peine et ne s'occupait que de son cousin avec la sollicitude inquiète d'une jeune maîtresse heureuse et fière de servir son amant. Objet de tant de soins, Maurice ne pouvait s'empêcher d'en être touché; il se demandait avec embarras ce qu'il avait fait pour les mériter. Je dois ajouter qu'il n'était pas non plus insensible au talent et au savoir d'Ursule, dont il ne se doutait pas jusqu'ici. Une autre surprise l'attendait au dessert. Ursule s'approcha de lui avec un énorme bouquet, et se mit à réciter un petit compliment qu'elle avait appris d'avance; mais, l'émotion lui coupant la voix, elle se jeta sur son frère de lait, et lui souhaita tout uniment une bonne fête, en le couvrant de douces larmes et de gros baisers. Madeleine eut son tour; elle tendit à Maurice sa jolie main par-dessus la table, en lui adressant quelques paroles simples et affectueuses. Cependant la nappe était couverte de crêpes et de galettes comme à Valtravers; un flacon de vieux vin que les deux braves créatures s'étaient procuré, en vue de ce grand jour, par tout un mois de privations et d'économie rigoureuse, dressait au milieu des fleurs son long col enduit de cire; le ciel venait de s'éclaircir; les oiseaux, avant de se coucher, chantaient dans le parc; les senteurs enivrantes de la feuillée humide entraient par la fenêtre ouverte; enfin, près de disparaître à l'horizon, le soleil envoyait sur la table un joyeux rayon, sous lequel étincelaient les verres comme autant de cristaux précieux. Depuis que Maurice avait quitté le toit paternel, c'était la première fois qu'on lui souhaitait sa fête. Depuis près de dix ans oublié et perdu, cet anniversaire réveilla violemment en lui les meilleurs souvenirs de sa jeunesse. Il se rappela le temps où ce jour était à Valtravers un jour de réjouissance publique. Il se vit entre la marquise et le chevalier, entouré de tous les serviteurs qui lui exprimaient naïvement leurs vœux et leur amour. A ces images, son cœur se fondit. Un frisson électrique courut de ses pieds à la racine de ses cheveux; son front pâlit et ses yeux se mouillèrent. Madeleine, qui l'observait, se leva et courut à lui, pour s'emparer de ce bon mouvement. Elle s'appuya sur son épaule, pencha sur lui sa tête virginale, et, pareille à cette belle statue du Louvre connue sous le nom de la Polymnie, ou plutôt comme un ange gardien épiant la résurrection de l'enfant commis à sa vigilance, elle demeura quelques instans dans une attitude rêveuse et recueillie. En songeant à ce qu'elle avait été pour lui, à ce qu'il avait été pour elle, Maurice sentit enfin s'amollir son ame endurcie. Cette fois, pris au dépourvu, son orgueil, au lieu de s'irriter, ploya le genou et s'humilia devant tant de vertu. Pas un mot ne troubla cette scène attendrissante. Ursule elle-même se tut. Seulement, lorsque le jeune homme, par un geste trop brusque pour n'être pas involontaire, saisit la main de Madeleine qu'il porta vivement à ses lèvres, Ursule ne put retenir un de ces cris d'adoration qui lui étaient si familiers, comme si son frère de lait

eût accompli la plus belle action du monde. La soirée s'acheva dans la chambre de Madeleine, à la lueur de la lampe, au milieu de doux entretiens. Ils causèrent de Valtravers, de la marquise, du bon chevalier, et aussi de ce soir d'automne où, pour la première fois, ils s'étaient rencontrés, Maurice à cheval, Madeleine victime des scélératesses de Pierrot, assise sur la mousse et pleurant. Ils se plurent tous deux à remettre en scène tous les détails de leur arrivée au château, la petite orpheline au bras du jeune cavalier et ne se doutant pas que c'était son cousin, le cheval marchant derrière, la bride sur le cou et tondant les pousses nouvelles, la clairière illuminée des feux du couchant, la gaieté du jeune homme quand Madeleine avait parlé du petit Maurice, la grille du parc, les tourelles du joli manoir apparaissant derrière les murs, enfin les deux vieux compagnons se levant sur le perron pour recevoir la jeune étrangère. Ils s'oubliaient à écouter tous ces souvenirs qui gazouillaient dans leur mémoire comme des oiseaux dans une volière. Chez Maurice, étonné du charme qu'il y trouvait, l'accompagnement railleur de la romance de don Juan se faisait encore entendre, mais à rares intervalles, faible et presque aussitôt couvert par le chant. Près de se retirer, il fut obligé de s'avouer que la vie a ses bons quarts d'heure, et la pauvreté ses fêtes tout aussi bien que la fortune. Rentré chez lui, il regarda ses outils sans colère, le portrait de son père avec satisfaction, puis il s'endormit dans une paix étrange, en se disant qu'en fin de compte c'étaient deux bonnes filles que sa cousine et sa sœur de lait. Son sommeil fut calme et profond. Réveillé dès l'aube naissante par la voix de Pierre Marceau, qui saluait le jour et priait Dieu en chantant et en travaillant, il sauta à bas de son lit et se remit résolument à l'ouvrage.

XIII.

Croire Maurice sauvé, se réjouir et chanter victoire, se figurer qu'il ne lui reste plus qu'à tendre la main pour ressaisir la jeunesse et tous ses trésors envolés, serait s'exposer à de cruels mécomptes et méconnaître en même temps la pensée de Dieu, qui veut que l'expiation précède la réhabilitation, et ne permet pas que l'homme puisse remonter en un jour la colline sainte le long de laquelle il s'est laissé choir. Elle est rude à gravir, cette pente si facile à descendre, et j'en sais de plus forts que Maurice qui se sont arrêtés à mi-chemin, pâles, meurtris, brisés, mesurant d'un œil plein d'épouvante le long trajet qu'il leur restait à faire. Il est vrai que ceux-là n'avaient pas auprès d'eux un ange pour les soutenir, pour essuyer la sueur de leur visage et pour leur montrer le sentier le plus court et le moins escarpé par où les ames déchues peuvent regagner les célestes sommets.

L'automne touchait à sa fin. Déjà novembre s'avançait, grelottant dans son manteau de frimas, ruisselant de pluie, les pieds dans la boue, le front dans la brume. Pour comprendre tout ce que cette saison amène de sombre tristesse, il faut être seul à Paris, pauvre, sans famille, obligé de sortir pour prendre ses repas, avec la perspective, au retour, de la solitude accroupie au coin d'un foyer avare. Revenu de sa prévention contre la cuisine d'Ursule, forcé par la rigueur de l'hiver à se réconcilier avec la vie de famille, Maurice avait fini par se résigner à dîner régulièrement avec sa cousine. Déjà loin des pures émotions du soir de sa fête, il eut peine à s'accommoder de ces habitudes bourgeoises. Toutefois, quand la bise sifflait et que le givre fouettait les vitres, il ne lui déplaisait pas de pouvoir se dire que son couvert l'attendait à deux pas, dans une salle bien tiède et bien close, où deux figures souriantes ne manquaient jamais de l'accueillir avec empressement. Pour apprécier de telles jouissances, il n'est pas besoin d'être un Grandisson.

Quoique peu somptueux, les repas se passaient encore avec assez d'entrain. Maurice y apportait en général le formidable appétit qu'il devait au travail, et qui le rendait indulgent pour l'ordonnance du service. Ursule connaissait les goûts de son jeune maître; elle mettait sa gloire à confectionner les plats qu'il aimait. De son côté, Madeleine suppléait au luxe des mets par la grace de son esprit. Maurice se laissait prendre difficilement à de si poétiques illusions. Pourtant, de loin en loin, il s'émerveillait de cet esprit et de cette grace à laquelle il était resté si long-temps sans accorder la moindre attention. Ainsi, tout allait bien tant qu'on était à table. Malheureusement les soirées se traînaient avec une désespérante lenteur, non pour Ursule ou pour Madeleine, mais pour Maurice, qui ne savait à quoi les employer. Il est à remarquer que les femmes sont toujours occupées, tandis que les hommes ne font absolument rien dès qu'ils cessent de travailler sérieusement. Assises autour de la lampe, Madeleine et Ursule jouaient de l'aiguille et du crochet; Maurice, les mains dans ses poches, se promenait autour de la chambre d'un air ennuyé. Il allait de l'une à l'autre, examinait leur ouvrage, s'asseyait, se levait, revenait s'asseoir. Même entre les plus belles intelligences, les sujets de conversation ne sont pas inépuisables; je m'explique très bien que les hommes aient inventé les cartes et les échecs pour se dispenser de parler quand ils sont ensemble. Depuis le jour où il était entré chez sa cousine avec l'intention de l'outrager, Maurice était devenu moins acéré dans ses discours. Il s'observait et se contenait davantage. Plus d'une fois, sur ses lèvres frémissantes, il avait retenu le trait prêt à partir. Cependant, quoi qu'il pût faire pour se dominer et se vaincre, exaspéré par l'ennui qui a aussi ses colères et ses emportemens, il achevait rarement la soirée sans laisser échapper quelque parole amère et blessante. Plus

sûre de son empire, Madeleine, au lieu de courber la tête comme autrefois, répondait alors avec une douce fermeté, dans ce charmant langage que parle la raison lorsqu'elle est tempérée par la grace et la bonté. De temps en temps, Ursule glissait son petit mot que n'eût point désavoué la servante de Molière. Maurice commençait par s'irriter; il en venait bientôt à garder un silence boudeur; quelquefois enfin il ne pouvait s'empêcher de sourire.

Malgré l'angélique bonté, malgré les prévenances empressées de Madeleine, les soirées semblaient encore bien longues à Maurice. Souvent la conversation se brisait et se renouait avec peine. La jeune fille, pour combattre l'ennui, avait prié Maurice de lui faire la lecture; mais, à cette proposition, Maurice s'était révolté. Dans sa vie oisive et dissipée, il lui était arrivé bien rarement d'ouvrir un livre. Au milieu de ses folles dépenses, il s'était occupé de chevaux, d'équipages, d'ameublemens; il n'avait guère songé à chercher dans la lecture un aliment pour la rêverie ou pour la réflexion. Repoussée une première fois, Madeleine ne se rebuta pas. Un soir, elle remit à son cousin un des ouvrages les plus charmans de la littérature anglaise, *le Vicaire de Wakefield*. On sait avec quelle finesse, avec quelle simplicité touchante, Goldsmith a su, dans ce livre, nous raconter toutes les joies, toutes les angoisses de la famille. Maurice, dans sa profonde ignorance, refusait avec humeur de lire les premières pages. Il demandait à sa cousine si elle le prenait pour un enfant qu'on amuse avec des contes. Madeleine insista doucement, et Maurice, plutôt par impatience que par bonté, pour se débarrasser de ses importunités, commença la lecture de cet admirable récit. Il y a dans la peinture de tous les personnages, dans la manière dont ils sont mis en scène, dans l'artifice avec lequel les moindres circonstances s'enchaînent à l'action, tant de naturel et d'entraînement, qu'il est bien difficile de quitter ce livre avant de l'avoir achevé. Maurice, malgré son dédain superbe pour ce qu'il appelait des contes de nourrice, ne put résister à l'attrait de cette épopée domestique. Déjà ses entretiens journaliers avec Madeleine avaient amolli son cœur et l'avaient préparé à recevoir et à féconder ces germes précieux. En voyant à quelles épreuves sont réservées les destinées les plus obscures, il comprit qu'il y a place pour les vertus les plus élevées, pour les plus héroïques dévouemens dans les plus humbles conditions. Il acheva d'une haleine, et remercia sa cousine du plaisir qu'elle lui avait procuré. A compter de ce jour, il ne se fit plus prier. Étonné du charme qu'il trouvait dans ses lectures, il admirait, sans l'avouer, la raison supérieure de Madeleine, il se laissait guider par elle et se sentait devenir meilleur. Le livre une fois fermé, ils échangeaient leurs pensées et leurs sentimens; Ursule prenait part à la discussion, et ils arrivaient ainsi à la fin de la soirée sans avoir compté les heures.

Pierre Marceau et sa femme venaient de temps en temps passer la veillée chez Madeleine, qui s'était prise d'une amitié sincère pour ce petit ménage. Dans le fond de son cœur, elle voyait en Pierre Marceau l'instrument providentiel de la réhabilitation de Maurice; elle ne pouvait oublier que, sans lui, Maurice eût peut-être attendu bien long-temps encore l'occasion de se mettre au travail. De leur côté, les deux artisans n'oubliaient pas que c'était à l'intervention de Madeleine qu'ils avaient dû le secours de Maurice, dans une circonstance épineuse où tout leur avenir se trouvait engagé. Ils en gardaient un pieux souvenir, une reconnaissance exaltée. Bien qu'ils se fussent habitués à ses manières, et qu'ils eussent fini par l'aimer, Maurice les effarouchait encore un peu; mais ils avaient pour Madeleine un véritable culte qui touchait presque à l'adoration. Ils avaient bien vite compris que ces deux jeunes gens, qu'ils croyaient frère et sœur, n'étaient pas à leur place; aussi, avec ce tact aimable que l'éducation ne donne pas, apportaient-ils dans leurs relations de voisinage un sentiment de respect et de déférence qui n'ôtait rien à la sincérité de leur affection.

Ils venaient quelquefois, le soir, quand les enfans étaient couchés; de loin en loin, à la prière de Madeleine, qui aimait à les voir autour d'elle, ils amenaient les chers petits. Maurice s'était élevé d'abord contre l'intrusion des Marceau : du sang aristocratique qu'il avait dans les veines, le pauvre enfant n'avait gardé que l'instinct de l'orgueil et de l'oisiveté. Un jour, devant Madeleine, il parlait d'eux avec mépris. Madeleine, qui se sentait de plus en plus forte et qui n'entendait pas raillerie là-dessus, le regarda pour la première fois avec sévérité. — Allez, lui dit-elle, vous n'êtes qu'un ingrat! Mais, lors même que ce bon Marceau ne vous eût pas frayé la voie du travail où vous êtes entré, vous devriez encore être fier de toucher la main d'un homme qui a fermé les yeux de son vieux père et qui nourrit sa femme et ses enfans. A ce reproche trop mérité, Maurice, qui, quelques jours auparavant, eût bondi de colère, rougit et se tut.

Un soir, toute la famille était réunie. Thérèse, c'était le nom de la compagne du jeune artisan, avait apporté son ouvrage; rangées autour de la lampe, les trois femmes travaillaient en conversant à demi-voix. Assis à quelques pas de là, Marceau les observait avec l'expression bienveillante de la force au repos. De temps en temps, Thérèse, sans interrompre sa broderie, levait vers lui ses yeux en souriant; la figure du jeune ouvrier s'éclairait alors d'une plus douce joie. Accoudé sur la table, une main enfoncée dans ses cheveux, Maurice tourmentait de l'autre les feuillets d'un livre qu'il avait apporté, et dont le choix eût singulièrement étonné Madeleine, si elle eût pu deviner le poison qu'il renfermait. Il avait pris ce soir-là des airs d'ange révolté, triomphant dans le mal, qui préoccupaient singulièrement sa cousine. Avec la saga-

cité qui lui était habituelle, la jeune fille avait compris aussitôt que ce livre absorbait toute son attention. Curieuse et inquiète, elle pria Maurice de le lire. Il obéit avec empressement.

C'était un de ces romans si nombreux il y a une quinzaine d'années, et qui heureusement deviennent plus rares de jour en jour. On y parlait avec dédain, presque avec mépris, du devoir et de la famille. En revanche, on y exaltait la passion en lui attribuant une mission divine. Dans ce roman, comme dans tant d'autres publiés vers cette époque, le héros, après avoir foulé aux pieds tous les ridicules préjugés dont se compose l'éducation, après s'être posé en face de la société comme un Ajax insultant les dieux, ou plutôt comme un Solon qui devait la régénérer par l'exemple de sa vie, après avoir soutenu contre les institutions une lutte acharnée, finissait par lâcher pied et perdre courage. Désespérant des hommes et des choses, indigné contre une société corrompue, qui refusait de recevoir les lois de son orgueil et les oracles de son génie, pour la punir, il se réfugiait dans le suicide, comme dans le dernier, l'unique asile qui restât ici-bas aux grands cœurs et aux belles ames. Mais il ne voulait pas s'avouer vaincu; il essayait encore de cacher sa défaite et son agonie en jetant au ciel et à la terre un cri de rage et de défi. Toutes ces belles choses, qui ont fait l'admiration de toute une génération, étaient écrites d'un style creux, sonore et ronflant, assez pareil à ces toupies que le bon chevalier fabriquait à Nuremberg. Maurice retrouvait dans ce livre l'image fidèle des pensées qui l'avaient long-temps dévoré, et qui, bien qu'assoupies, pouvaient encore se réveiller au moindre souffle imprudent. Aussi son œil s'animait d'un feu sombre et sinistre; sa voix prenait peu à peu un accent terrible et menaçant. Il s'était si bien identifié avec le héros dont il lisait les imprécations, qu'il croyait parler en son nom; le génie du mal l'avait ressaisi tout entier. Madeleine l'écoutait en frissonnant, Thérèse avec un naïf étonnement, Ursule d'un air passablement goguenard, Pierre Marceau avec l'expression d'une bonhomie un peu railleuse. Quand il eut achevé, Maurice jeta le livre sur la table, et regarda son auditoire d'un air de triomphe et de curiosité. Son regard paraissait les interroger.

— Quel fatras! dit Ursule, quel ramas de folies! Quel est ce méchan garnement qui s'avise de vouloir régenter le monde, et qui ne sait pas gouverner sa vie?

— Monsieur, dit Pierre Marceau, c'est toujours un triste héros, celui qui ne trouve rien de mieux à faire que de se tuer. Les hommes de quelque valeur ont toujours un rôle à jouer; il ne s'agit que de choisir un rôle à sa taille. Moi qui ne suis qu'un ouvrier, j'estime plus haut le travail de mes deux bras que toutes les grandes phrases de ce livre ennuyeux et insensé.



Thérèse confessa ingénuement qu'elle n'y avait rien compris. Madeleine se taisait et applaudissait du regard aux paroles d'Ursule, de Marceau et de Thérèse. Abasourdi par l'étrange succès de sa lecture, Maurice prit son chapeau et sortit.

Toutefois cette soirée ne fut pas perdue pour Maurice. Resté seul avec lui-même, après avoir donné cours à sa colère, après avoir qualifié, comme on peut se l'imaginer, l'intelligence d'Ursule, de Thérèse et de Marceau, après avoir épuisé contre eux toutes les épithètes que pouvaient lui fournir le dédain et l'humiliation, il fut amené bon gré, mal gré, à reconnaître qu'ils avaient pris en main la cause du bon sens. Plus tard il retrouva chez Madeleine Marceau et sa femme. En voyant leur calme et leur bonheur, il apprit à les aimer. Les enfans mêmes, qui d'abord avaient excité son impatience et son humeur, éveillèrent en lui une tendresse inattendue. Il les prit sur ses genoux, les couvrit de caresses, et entrevit, en les embrassant, toutes les joies de la famille.

Ainsi ce jeune homme remontait le flot bourbeux qui l'avait entraîné. Encore quelques efforts, il allait toucher le rivage; il secouait la fange de ses pieds et s'élevait vers les régions sereines.

Cette existence laborieuse et retirée avait ses distractions et ses plaisirs; Maurice et Madeleine allaient quelquefois au théâtre. Un soir, ils se trouvaient à l'Opéra. On donnait *Guillaume Tell*. Maurice, dans ses jours d'éclat, n'avait jamais passé une soirée à l'Opéra sans éprouver un profond ennui. Au milieu des propos frivoles de ses compagnons de folie, c'est à peine s'il avait entrevu ce qu'il y a d'enivrant dans la musique, dans cette forme de l'imagination si vague et pourtant si riche; jamais les accens d'une voix mélodieuse ne l'avaient transporté dans les régions idéales de la passion et de la rêverie. Maintenant, assis près de Madeleine, seul avec elle, car personne, dans la foule attentive qui les environnait, ne lui envoyait un regard ami, il écoutait le dernier chant de Rossini comme une langue nouvelle dont le sens se révélait à lui pour la première fois. Les premières mesures l'avaient délicieusement ému; il se sentit avec étonnement pénétré d'enthousiasme et de sympathie pour ce beau poème. Les sanglots d'Arnold, au moment où il apprend la mort de son père, réveillèrent en lui le souvenir de son père, mort sans qu'il eût pressé une dernière fois sa main défaillante. Le serment des cantons conjurés pour la commune délivrance éveilla dans son cœur une fibre jusque-là muette, l'amour de la patrie et de la liberté. Toutes les saintes pensées se tiennent par la main; lorsque l'une d'elles s'est emparée de notre conscience, elle appelle ses sœurs d'un signe mystérieux, et lui ouvre la porte de son nouveau domaine. Maurice ne put s'empêcher de faire sur lui-même un retour triste et sévère. Il se demanda ce qu'il avait fait pour son pays, ce qu'il avait fait pour sa famille. Il échangeait avec sa cousine quel-



ques rares paroles; mais, au son de sa voix, à son regard distrait, Madeleine comprenait bien que sa pensée n'était pas sur ses lèvres : elle craignit de le troubler et ne lui parla plus.

Ils revinrent tous deux par une nuit étoilée, s'entretenant de leurs émotions. En écoutant Madeleine, Maurice découvrait de nouvelles sources d'admiration qui lui avaient échappé. De retour au logis, dominé par l'impression profonde de la représentation, il ne quitta pas sa cousine pour s'enfermer chez lui; il ouvrit la fenêtre et demeura quelques instans à contempler le ciel, dont la sérénité était descendue dans son cœur. Puis il vint s'asseoir près de la jeune Allemande, qui, pour couronner dignement cette poétique soirée, le pria de lui lire le *Guillaume Tell* de Schiller. Il obéit avec joie. A peine eut-il lu quelques pages, sa voix, transformée comme par enchantement, prit un accent d'onction que Madeleine écoutait avec ivresse. A mesure qu'il avançait dans le récit de cette merveilleuse délivrance de tout un peuple, il semblait se transfigurer. Son front s'éclairait d'une douce lueur, son regard s'animait d'une céleste espérance. Le vieil homme s'effaçait, et Madeleine contemplait avec orgueil l'homme nouveau qu'elle avait devant elle. Cette soirée devait être féconde.

En comprenant l'étendue de ses devoirs, Maurice ne s'abusa pas sur la valeur de ses facultés, car Madeleine avait l'art de l'exciter et de le contenir tour à tour. Il ne s'exagéra donc pas l'importance du rôle qu'il avait à jouer. Assez de gens, Dieu merci, se croient appelés à diriger le char de l'état; Maurice eut le bon sens de ne pas en vouloir grossir le nombre. Il se tint prudemment à sa place, sentant bien qu'il n'est pas donné à tous de conduire les affaires publiques, mais que le devoir de tous est de s'y intéresser. A partir de ce jour, il suivit avec une ardente sollicitude la marche des événemens, et son cœur ne fut plus fermé à ces sentimens d'honneur et de gloire qu'autrefois il avait tant raillés.

Grace à son travail, Maurice jouissait déjà d'une sorte d'aisance. Madeleine, dans des temps plus heureux, avait étudié la musique et savait chanter avec goût. Maurice ne l'avait pas oublié, et comme pour remercier sa cousine des soins qu'elle lui avait prodigués, surtout pour reconnaître la patience angélique avec laquelle elle avait supporté sa colère et sa dureté, il lui donna un piano. Ce fut une grande fête pour Madeleine. Ce présent inattendu donna une vie nouvelle à leurs petites réunions de famille. Souvent Madeleine rassemblait autour d'elle Pierre Marceau, sa femme et ses enfans, qui l'écoutaient avec ravissement. Maurice aussi se plaisait à l'entendre.

Un soir, il était seul avec elle. Madeleine feuilletait un cahier placé sur le piano; c'était un recueil de mélodies de Schubert : elle choisit une des plus belles et des plus touchantes, *l'Adieu*. Ce que j'aime sur-

tout dans ces compositions, c'est qu'elles ne supportent pas la médiocrité. Rendues fidèlement, elles nous ravissent en extase ou nous bercent dans une délicieuse rêverie; chantées sans intelligence, avec une exactitude purement littérale, elles nous plongent dans un ennui sans fond. C'est une pierre de touche qui trompe rarement : pour émouvoir et charmer en chantant les mélodies de Schubert, savoir la musique ne suffit pas; il faut une ame de poète. Madeleine sentait profondément ce génie divin; elle savait rendre avec simplicité tout ce qu'elle sentait. Sa voix n'avait pas un grand volume, mais elle était d'un timbre pénétrant; on ne pouvait l'entendre sans émotion. Elle dit *l'Adieu* avec une mélancolie si touchante, que Maurice fut attendri.

Il leva les yeux sur elle, et pour la première fois de sa vie il comprit qu'elle était belle; non pas, je l'ai déjà dit, qu'elle offrît à la statuaire un type complet de perfection, mais son ame charmante rayonnait dans ses yeux, ses lèvres mélodieuses avaient une grace qu'aucune parole n'aurait pu traduire. Jusqu'alors Maurice n'avait pas séparé la beauté de la volupté; il confondait l'admiration avec le désir; savait-il seulement ce que c'est qu'admirer? Un sens nouveau venait d'éclore en lui. Il contempla Madeleine dans une extase presque religieuse, comme un pèlerin agenouillé devant une madone.

JULES SANDEAU.

(*La fin au prochain n°.*)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1846.

Nous sommes en pleine polémique électorale. Si réel que soit le calme du pays, les partis n'en ont pas moins une bruyante animation. C'est une des nécessités du gouvernement représentatif que le retour périodique, à chaque élection générale, de ces luttes, de ces déclamations. Les passions bonnes et mauvaises ont ainsi leur part faite d'une manière constitutionnelle. Il est même remarquable qu'à ces époques de renouvellement parlementaire, l'initiative des attaques ardentes est souvent prise par le pouvoir. Une dissolution de chambre, une élection générale, ouvrent toujours une crise redoutable pour un cabinet, quelque sécurité qu'il affecte. Le ministère sent alors le besoin de raffermir, d'enflammer le zèle de ses amis. Il se mettra à célébrer les mérites de sa politique, et il attaquera vivement les opinions de ses adversaires. Ainsi provoquée, l'opposition répond par des cris de colère, elle enveloppe dans une réprobation sans réserve tous les actes du ministère qui l'accuse devant le pays, et c'est de part et d'autre une égale explosion d'invectives et d'emportemens.

Tel est dans ses traits principaux l'inévitable programme d'une élection générale, et ce qui se passe aujourd'hui s'y trouve conforme à peu de chose près. Dès que l'ordonnance de dissolution a été promulguée, le ministère a interpellé les électeurs; il leur a demandé, par l'organe de ses amis les plus dévoués, s'ils voulaient, en deux jours de scrutin, anéantir les résultats de six années d'une politique réparatrice.— Le sort du pays est entre leurs mains. Ils perdent la France, s'ils ébranlent le ministère; ils la sauvent, si par leurs votes ils l'affermissent et lui assurent un long avenir.— Voilà le thème. On le varie sur tous les tons, soit par de brillans panégyriques de la politique du cabinet, soit par de véhémentes attaques contre l'opposition. Pas une faute n'a été commise par le ministère durant le cours de six années : il a toujours été à la hauteur des circonstances et de ses devoirs; loin d'avoir failli quelquefois, il n'a jamais faibli ! Tout au contraire, il n'est pas une pensée, une théorie de l'opposition qui ne conduise à une

crise intérieure et à une crise européenne! Le triomphe de l'opposition serait inséparable du réveil de l'anarchie et de la menace d'une guerre générale ! Les conséquences d'un pareil exposé sont flagrantes : le corps électoral doit repousser tous les candidats de l'opposition, à quelque nuance qu'ils appartiennent; il doit accroître indéfiniment la majorité qui a soutenu un ministère auquel la France à tant d'obligations.

Toutefois, au milieu même des éclats d'un zèle si fougueux, d'autres amis du ministère, plus avisés, plus prévoyans, disent, tout bas il est vrai, qu'il ne serait pas bon pour le cabinet d'avoir dans la chambre prochaine une majorité trop forte. Il pourrait alors se livrer à des entreprises, se passer des fantaisies qui, pour l'avenir, ne seraient pas sans péril. Il serait à craindre qu'en présence d'une chambre trop complaisante, le pays ne finît par se charger lui-même du rôle de la résistance, et qu'à une autre époque une réaction générale ne vînt renverser non-seulement tel personnage ministériel, mais les bases même de la politique qui triomphe aujourd'hui. — Le ministère goûte peu de semblables considérations, et ce n'est pas là le danger qui le préoccupe Il croit au contraire qu'il ne saurait compter autour de lui trop d'appuis, trop de dévouemens. Il se rappelle à quelles aventures fâcheuses l'a exposé dans de graves conjonctures la faiblesse numérique de sa majorité, et il ne veut plus retomber dans un inconvénient qui lui a causé de si pénibles émotions. Aussi, entre un conservateur indépendant par sa fortune, sa situation, son caractère, et un candidat qui lui devra tout, son existence administrative aussi bien que son siége au parlement, ne cache-t-il pas ses préférences; elles sont pour le dernier candidat, sur la reconnaissance duquel, en toute occasion, il pourra tirer à vue. Le ministère pense qu'on a des majorités triomphantes plutôt avec la quantité des votes qu'avec la qualité des votans. Ce point de vue ne saurait être celui des électeurs, et voilà comment des luttes intestines peuvent avoir lieu dans le cercle de la même opinion. Naturellement les électeurs aiment mieux porter leurs suffrages sur des hommes considérables : ici leur intérêt s'accorde avec leur dignité. Aussi est-il probable qu'en maints endroits le corps électoral nous enverra des hommes indépendans et nouveaux : envers eux, le ministère a la défiance qu'inspire l'inconnu.

Si les apologistes du cabinet ne se font pas faute d'impétueuses sorties contre l'opposition, faut-il être surpris que celle-ci n'ait pas la répartie moins vive et la personnalité moins amère? L'opposition s'est donné le plaisir de passer en revue tous les actes de la politique ministérielle depuis quatre ans. Elle a insisté sur toutes les fautes, sur toutes les faiblesses diplomatiques qui, dans l'enceinte des chambres, ont soulevé de vifs débats. Elle a refusé de prendre au sérieux la circulaire adressée aux préfets par M. le ministre de l'intérieur, non qu'elle ne reconnaisse que cette pièce ne soit en elle-même conforme à tous les principes constitutionnels, mais elle dit qu'on a deux langages : l'un pour la publicité, l'autre pour les confidences et les instructions intimes. Tout cela est peu poli; mais les convenances ont-elles été mieux gardées dans les attaques dont le centre gauche et la gauche dynastique ont été l'objet? Et s'il y avait à donner la palme de l'invective, ne pourrait-on pas dire que les journaux du gouvernement laissent souvent bien loin derrière eux les journaux de l'opposition? On n'a qu'à lire les factums publiés depuis quelques jours contre le président du 1er mars.

Voilà le gros de la bataille. Trois minorités se dessinent sur le second plan comme des groupes isolés : les radicaux, les légitimistes et les catholiques, non pas les trente-trois millions de catholiques que renferme la France, mais les catholiques de M. de Montalembert, — ils occupent moins de place. Dans l'attitude des radicaux, il y a de la réserve. Les hommes les plus ardens de l'opinion démocratique eussent désiré qu'un manifeste solennel proclamât dans toute leur franchise les principes du parti; mais pouvait-on s'entendre pour la rédaction d'un pareil programme? Le radicalisme a ses nuances, ses divisions, son côté droit et son côté gauche. On s'est donc arrêté à un moyen terme. Un comité, qui se donne pour le représentant des électeurs de l'opposition du département de la Seine, a publié une circulaire dont les rédacteurs ont eu l'intention évidente de se montrer hommes modérés et pratiques. Il n'est pas question, dans cette circulaire, de doctrines, de théories radicales; on s'y place au milieu des faits, on y propose des réformes modestes, comme la réunion de tous les électeurs d'un département au chef-lieu, et l'augmentation du nombre des électeurs par l'adjonction de la seconde liste du jury. N'est-ce pas là un remarquable symptôme de modération et de prudence? Cette fois le parti radical a su juger sainement l'état de la société et sa propre situation. Il a compris que, pour ne pas perdre toute influence, il devait accepter et reconnaître le pays légal, tel que l'a fait la charte de 1830.

Plus encore que les radicaux, les légitimistes ont cette position singulière, de ne pouvoir se présenter, se grouper comme un parti distinct, sans qu'ils ne voient sur-le-champ la grande majorité du pays s'éloigner d'eux. La France ne veut pas du parti, et en même temps elle a de l'estime, de la considération pour les hommes honorables et sincères que la révolution de 1830 a pu blesser dans leurs affections et leurs souvenirs. On a annoncé que les élections de 1846 amèneraient sur les bancs de la chambre un plus grand nombre de légitimistes. Si l'événement donne raison à cette conjecture, il prouvera que de ce côté les opinions se transforment et se tempèrent de plus en plus. On n'obtient pas la députation sans une candidature franchement avouée. Soutenir ouvertement une candidature, c'est accepter, au moins en apparence, la charte de 1830, les faits et les hommes du régime actuel, et bientôt l'apparence conduit à la réalité. On n'est pas candidat sans se mettre en rapport avec toutes les opinions, avec toutes les influences; viennent alors les transactions, les tempéramens, et l'homme qui paraissait le plus inflexible se trouve insensiblement modifié par le milieu politique où il est entré. Il est d'ailleurs quelque chose de supérieur à tous les préjugés, à tous les regrets : c'est le double intérêt du propriétaire et du chef de famille. Le possesseur d'une grande fortune est le défenseur naturel de l'ordre social, et il manque rarement à ce devoir. L'avenir des enfans ne permet pas non plus aux pères de se tenir éternellement éloignés du mouvement social et de la vie politique. C'est ainsi que l'irrésistible puissance du temps et des choses ramène au centre commun tout ce qui tendait à s'en écarter : elle exerce une bien autre autorité sur les esprits des légitimistes que certain journal avec sa démagogie carliste et le remède héroïque du suffrage universel.

Il est une nouveauté dont les élections de 1846 doivent, à ce qu'on assure, nous donner le spectacle : c'est l'intervention du clergé stipulant pour lui-même. Depuis trois ans, la question de la liberté religieuse a remué les esprits, et nous

avons été les témoins d'une agitation intermittente dont les auteurs voudraient aujourd'hui transporter dans l'arène électorale les vivacités et les exigences. Ce serait quelque chose de fort grave que l'immixtion de l'église dans les débats électoraux. Sous la restauration, l'écueil de l'église fut sa solidarité avec un gouvernement inhabile et aveugle. Aujourd'hui elle trouverait un autre danger dans une alliance avec des partis, dans une complicité compromettante avec certaines passions. Sans doute l'église n'est jamais au fond préoccupée que d'elle-même, seulement elle pourrait prendre des moyens qui l'écarteraient du but auquel il lui est permis d'aspirer. Ce but, nous le voyons dans une influence sociale raisonnable et légitime; mais il ne saurait être dans un rôle politique qui la mêlerait aux partis et peut-être aux factions. La situation est délicate pour l'église; elle est au milieu d'une société paisible et bienveillante, en face d'un gouvernement empressé à lui complaire. Elle commettrait une lourde faute, si, dans des circonstances aussi favorables, elle prenait une attitude belliqueuse. A quoi bon? Est-elle, nous ne dirons pas persécutée, mais froissée en quelque chose qui ait de l'importance? Que l'église ait des désirs qui ne soient pas encore satisfaits, qu'elle songe à étendre son autorité, ses enseignemens, à multiplier ses lévites, on le conçoit; nous comprendrions moins qu'elle mît de côté toute circonspection, toute sagesse, pour marcher à l'accomplissement de ses desseins avec une impétuosité juvénile qui risquerait de tout perdre.

L'église avouera-t-elle M. de Montalembert et son nouvel écrit *du Devoir des catholiques dans les prochaines élections?* Fera-t-elle cause commune avec les catholiques effervescens qui proclament vouloir imiter M. Cobden et marcher à la conquête de la liberté religieuse, comme l'auteur de la ligue contre les lois des céréales a conquis la liberté commerciale? Le jeune pair, dans son fougueux manifeste, ne défend pas tant l'église actuelle avec ses conditions légales d'existence qu'une église idéale construite par son imagination. En effet, les témoignages de gratitude et de générosité dont l'état n'est pas avare envers le clergé irritent M. de Montalembert. L'administration donne-t-elle des tableaux d'église, des ornemens et des orgues, cette munificence n'est aux yeux de M. de Montalembert qu'une odieuse corruption. Quand le gouvernement décerne aux membres les plus éminens du clergé la décoration de la légion-d'honneur, cette distinction devient, dans l'esprit du jeune pair, une dérision, un mépris des plus hautes convenances. Enfin, si M. de Montalembert loue les évêques qui se sont montrés les plus ardens dans la polémique religieuse, il prophétise la décadence future de l'épiscopat, il pressent que le gouvernement, à l'aide de la prérogative que le concordat lui concède, pourra venir à bout, par ses choix, de créer au sein de l'épiscopat français un parti dévoué à sa politique et docile instrument de ses ruses. Que veut dire aussi M. de Montalembert par « ces béates satisfactions de sacristie, par ces vertus d'antichambre que pratiquaient nos pères, et que nous prêchent ceux qui nous exploitent? » Étrange défenseur de l'église qui a des paroles outrageantes pour ceux dont il a embrassé la cause!

C'est que M. de Montalembert est surtout mené par ce que nous appellerons un fanatisme d'imagination. Sur toute autre question que la question religieuse, le jeune et brillant orateur du Luxembourg montre des idées pratiques, un esprit d'ordre et de gouvernement. Dans ces derniers jours encore, il a pris une part tout-à-fait remarquable aux débats par lesquels la chambre des pairs a clos

sa session. Dès qu'il s'agit de l'église, M. de Montalembert, par une métamorphose malheureuse, devient utopiste et révolutionnaire. A travers les développemens de sa rhétorique passionnée, à travers les flots d'amertume qui débordent dans son dernier écrit, voici la pensée qui domine, qui met à M de Montalembert la plume, nous dirions volontiers les armes à la main. En France, l'église du moyen-âge, l'église de Bossuet, ont également disparu. Aujourd'hui l'église est sous le joug des lois successivement rendues depuis environ soixante ans; ce joug, elle doit le secouer; elle doit conquérir sa complète indépendance en se servant des institutions et des mœurs de la liberté pour lesquelles, il est vrai, elle a très peu de sympathie, mais qui peuvent être un fort utile instrument. Voilà l'idéal que poursuit le poétique historien de sainte Élisabeth. Il ne faut donc pas s'étonner s'il n'a pour le concordat et pour tout notre droit public qu'aversion et mépris, s'il ne parle qu'avec le plus virulent dédain de tous ceux qui comme lui ne font pas litière des principes anciens et modernes de notre législation. M. le duc de Broglie n'est pas plus épargné que M. Thiers; M. Odilon Barrot est immolé à côté de M. Dupin. Nous parlions tout à l'heure de l'amertume de M. de Montalembert; il s'y complaît, il l'élabore, il la distille avec une lenteur toujours cruelle, parfois prétentieuse. Dans des temps difficiles, dans une époque de persécution, cette amertume pourrait paraître du courage; aujourd'hui, au sein de la quiétude profonde dont jouit l'église, elle n'est qu'une fantaisie, et c'est pourquoi ce qu'écrit M. de Montalembert sur ces matières a toujours plus d'éclat littéraire que de gravité. Mais nous oublions que c'est cette quiétude qui indigne la conscience du publiciste catholique; il l'appelle une fausse paix; c'est une expression qu'il emprunte à saint Jérôme, *pax ficta*. M. de Montalembert veut la guerre, il en proclame la sainte nécessité, il annonce au gouvernement et au pays que lui et ses amis ont assez de puissance pour troubler éternellement le repos public, tant qu'on ne leur aura pas accordé tout ce qu'ils réclament. Heureusement ces imprudentes paroles sont adressées à une société assez sûre d'elle-même et assez forte pour accueillir ces terribles menaces avec un sourire indulgent.

Revenons à la réalité. Pour la première fois l'église interviendra-t-elle dans les élections? Elle le peut de deux manières : par les membres du clergé, ou par les laïques. Nous ne croyons pas que nos prêtres veuillent, comme en Irlande et en Belgique, s'adresser directement aux électeurs et les conduire eux-mêmes au scrutin; ils savent trop bien qu'en dehors du sanctuaire et dans l'arène politique leur autorité, leur caractère, risqueraient d'être méconnus. Restent les laïques, qui peuvent, comme électeurs, imposer aux candidats des conditions spéciales en matière de liberté religieuse. C'est leur droit. Maintenant dans quel esprit sera-t-il exercé? C'est à quoi la France ne laissera pas que d'être fort attentive. Le danger que court l'église dans les élections est d'être représentée par des brouillons, par des faiseurs, qui donneraient aux intérêts pour lesquels ils prétendraient stipuler un vernis démagogique. Au siècle dernier, l'église s'est étrangement fourvoyée dans les boudoirs; qu'elle ne se laisse pas aujourd'hui entraîner dans les clubs!

Ne sortirons-nous jamais des exagérations? Les uns, ministériels jusqu'à l'enthousiasme, voudraient qu'aux élections la majeure partie de l'opposition constitutionnelle restât sur le champ de bataille. Dans les rangs contraires, on ex-

communie la majorité en masse; on demande aux électeurs de la décimer. Cette exaltation, ces injustices réciproques, ne seront pas partagées par le corps électoral, et ceux qui s'y abandonnent tiennent trop peu de compte de l'état moral du pays, qui paraît peu disposé à se prêter à ces proscriptions systématiques qu'on lui demande dans des intérêts plus personnels que publics. Pour nous, qui nous attachons à garder au milieu de ces préoccupations et de ces animosités un jugement droit et calme, nous ne saurions assigner aux élections comme résultat désirable ni l'immobilité, ni une secousse violente. La France ne veut ni de l'une ni de l'autre. Aussi ne trouvons-nous pas de base vraie et solide à la polémique électorale qui puise ses inspirations dans ces deux tendances que nous blâmons également. Demander au corps électoral d'élire une chambre qui abandonne toutes les traditions, tous les précédens de l'ancienne majorité, pour y substituer brusquement d'autres principes, c'est une prétention à laquelle résistera le bon sens du pays. Il n'est pas plus raisonnable d'inviter les électeurs à renvoyer aveuglément au Palais-Bourbon la même majorité, et à repousser avec obstination ceux qui pensent que le gouvernement et les chambres ont à introduire dans leur politique des modifications nécessaires et des développemens féconds. Sur ce point, les représentans d'une sage et habile opposition ne sauraient être trop affirmatifs, trop explicites. Il leur appartient de dire, de prouver à leurs électeurs, au pays, qu'ils ont dans des sujets essentiels, dans des questions vitales, des vues larges et positives. La liberté commerciale combinée avec la protection de l'industrie indigène, la liberté religieuse sainement entendue et conciliée avec les droits inaliénables de l'état, l'éducation et le bien-être des classes laborieuses, ces problèmes et bien d'autres encore appelleront de plus en plus l'attention et les études des hommes politiques. On se disputera sur ce terrain l'influence et le pouvoir. Si on ajoute à ces travaux législatifs les difficultés nombreuses qui pourront surgir des complications extérieures, il est évident que tout appelle une chambre qui sache se montrer progressive sans esprit révolutionnaire, qui sache sauvegarder dignement les intérêts et l'honneur de la France sans alarmer l'Europe. Il y a quelques jours, un des organes les plus distingués de la politique ministérielle disait de la dernière chambre qu'elle avait su gouverner. Puisse avec plus de raison le même éloge être adressé plus tard à la chambre que dans quinze jours vont nommer les électeurs! La France a besoin d'une chambre qui gouverne, et, pour bien gouverner, une assemblée doit réunir dans son sein tout ce qui dans le pays a force, crédit, autorité, avenir. Ainsi donc pas d'exclusions étroites, de défiances sans fondement. Plus la chambre sera l'expression, l'image du pays avec ses instincts, ses idées, ses besoins, plus grande sera sa puissance morale, plus enfin elle gouvernera.

La nécessité de transformer, d'élever la politique suivie depuis quatre ans est si incontestable, qu'elle préoccupe le ministère lui-même. On lui prête de grands desseins. Il voudrait, dans la prochaine session, prendre l'initiative de mesures et de lois importantes. L'exemple de sir Robert Peel piquerait l'amour-propre de nos hommes d'état. Comme sir Robert Peel, M. Guizot se proposerait désormais d'entraîner à sa suite le parti conservateur dans la voie de sages réformes, d'utiles innovations. Aux triomphes de l'orateur, M. le ministre des affaires étrangères ambitionnerait de joindre l'honneur plus solide pour un

homme politique d'attacher son nom à quelque grand acte. L'Algérie attire toute l'attention de M. Guizot. Ses amis assurent qu'il a commencé de cette épineuse et vaste question une étude qu'il veut cette fois mener jusqu'au bout. D'ailleurs, quand il se représentera devant les chambres, un titre nouveau aura sans doute agrandi ses attributions et sa responsabilité, car il faut croire que M. Guizot aura enfin la présidence officielle du conseil, que M. le maréchal Soult veut absolument résigner. Peut-être alors aura-t-il aussi quelques collègues nouveaux qui recueilleraient la succession de MM. Lacave-Laplagne et Martin du Nord, qu'on dit depuis long-temps fatigués et soupirant après quelque belle retraite. Au reste, tous ces arrangemens sont subordonnés au résultat des élections; tout est en suspens; on attend avec anxiété ce qui sortira du scrutin qui va s'ouvrir sur tous les points de la France. Il est une réflexion qui ne saurait échapper aux électeurs. Puisque tout le monde, opposition et ministère, hommes et partis de toutes les nuances, tombe d'accord que le moment est venu d'entrer dans une ère d'habile initiative et de sage progrès, il faut donc que le corps électoral, qui va renouveler la représentation du pays, préfère partout le talent à la médiocrité, la fermeté du caractère, l'indépendance de la fortune à la souplesse d'un dévouement besogneux; il faut que, pour une œuvre nécessaire, il envoie les meilleurs ouvriers. Nous n'avons qu'un désir, c'est que les électeurs déposent leur bulletin dans l'urne sous l'inspiration de cette pensée, qui n'est pas une pensée de parti, mais l'expression, le vœu de l'intérêt commun.

Les choses se sont passées en Angleterre et en Amérique de la façon qu'on prévoyait. Le ministère Peel s'est retiré en annonçant aux chambres pour suprême résultat de sa politique la conclusion pacifique des négociations relatives à l'Orégon, prélude assez certain d'un accommodement ultérieur entre les cabinets de Washington et de Mexico. Lord John Russell, plus heureux qu'il y a six mois, a formé rapidement son administration et pris déjà le pouvoir en main. Soutenu par la force des circonstances qui l'appelait nécessairement aux affaires, le chef du parti whig a dû toutefois se donner encore bien des soins pour organiser sa victoire; son installation, si naturelle qu'elle fût, est cependant une preuve nouvelle de cette adresse qu'il apporte au maniement des difficultés parlementaires.

Il lui fallait d'abord résoudre certaines questions de personnes qui avaient déjà, cette année, divisé son propre camp et contribué au mauvais succès de sa première tentative; il fallait convaincre lord Grey que lord Palmerston avait fait un ferme propos de sagesse, il fallait le persuader que lord Palmerston ne pouvait pas accepter un autre département que celui des affaires étrangères. Ajoutons, pour être justes envers tout le monde, que lord Palmerston lui-même avait su fort à propos distribuer partout des politesses significatives en dédommagement de ses vivacités de 1840. Chacun remplissant ainsi son devoir d'homme politique, lord Melbourne et M. Francis Baring restant en dehors de la combinaison pour la faciliter, lord John Russell a tiré tout le service possible de ses amis, et le cabinet whig compte dans son sein deux représentans de cette indispensable famille des Grey : lord Grey à la direction des colonies, sir George Grey à celle de l'intérieur.

La position de l'illustre *leader* en face des partis n'était pas moins délicate. Les protectionnistes triomphans affichent une grande importance, et semblent croire que les whigs leur gardent la place; d'autre part, sir Robert Peel, tout en

exprimant le vœu d'une réforme complète pour l'Irlande, s'est abstenu de se prononcer sur l'exécution, et peut encore se jeter avec les siens du côté qu'il voudra, suivant les occurrences; enfin les radicaux, les Irlandais *repealers*, les meneurs de l'agitation dans le parlement et dans le pays, avaient droit d'attendre quelque obligeance d'un ministère très redevable à la leur, et pourtant ce n'était pas en cédant beaucoup à ceux-là que l'on obtiendrait beaucoup des tories. Ces diverses exigences se produisirent tout de suite au moment de la composition du cabinet, d'autant mieux d'ailleurs que les whigs ont toujours passé pour gouverner en famille, et qu'on eût été bien aise de rompre cette oligarchie traditionnelle en la contraignant à s'allier des élémens nouveaux. Lord John Russell est habilement sorti de ces complications; il a prié lord Wellington de rester le chef de l'armée, ainsi que cela s'était déjà vu en 1827, et, quelles qu'aient été les réserves du noble duc, si formellement qu'il ait abdiqué la vie politique, il est impossible que sa présence ne rassure pas les conservateurs contre cette ardeur d'innovations précipitées qu'on reproche encore aux whigs par habitude, même après les révolutions expéditives de sir Robert Peel. Celui-ci s'est, du même coup, trouvé mis en demeure de la manière la plus décisive : lord John Russell est venu franchement lui demander son appui, admettant à la fois le programme et les hommes du cabinet qu'il remplaçait, et offrant trois siéges dans le sien pour lord Dalhousie, lord Lincoln et M. Sydney Herbert. On n'a point accepté. Sir Robert Peel, tout en donnant l'assurance de ses bonnes intentions, a cependant répondu en termes généraux qui laissaient supposer une certaine froideur, et les ministres whigs n'ont pu s'empêcher d'en manifester quelque ressentiment; mais la stratégie de lord John Russell n'en a pas moins eu son effet, et il a bien assez prouvé que c'était sa propre politique qu'il reprenait des mains de sir Robert pour qu'il soit difficile à sir Robert de la contrecarrer très directement.

Restaient les hommes de la ligue, M. Cobden et M. Villiers, les véritables vainqueurs du jour, dont il n'était possible de méconnaître ni les titres ni l'influence; il était, d'autre part, fort embarrassant de les amener à des fonctions officielles par une route si différente de celle qui d'ordinaire y conduit, et il y avait une responsabilité réelle à récompenser ainsi l'agitation extra-légale. Ni M. Cobden ni M. Villiers n'ont voulu tourner les circonstances à leur profit, et les égards dont on les a comblés, en proclamant bien haut leur désistement, témoignent avec une naïveté singulière de l'ennui qu'ils eussent causé en ne se désistant pas. On avait surtout peur de M. Cobden, l'*homo novus* par excellence : sous air de regretter que sa fortune et sa santé ne lui permissent point de participer encore au pouvoir, on affecta de répéter d'un ton de bienveillance aristocratique que M. Cobden était parfaitement en état d'entrer dans une compagnie de gentlemen anglais, quel que fût leur rang et leur condition sociale. Les démocrates de la ligue n'ont pas été insensibles à ces complimens, et lord John Russell a tout terminé en réservant à des membres d'une opposition plus avancée que la sienne quelques-unes de ces places secondaires dont les titulaires changent à chaque révolution ministérielle, et dont le nombre constitue une force de plus dans le parlement comme dans les affaires.

Le cabinet whig, maintenant organisé, va passer des questions de personnes aux questions de pratique; il semble qu'il y ait en ce moment une convention

tacite pour lui laisser champ libre et libre jeu, *a fair play*. Sir Robert Peel cependant n'a pas voulu se montrer plus généreux que de raison envers ses successeurs : il leur a légué la *grande difficulté* plus expressément qu'elle n'a jamais été léguée à aucune administration; il leur a presque dicté les termes dans lesquels ils auront à traiter avec l'Irlande. Les intentions des whigs étaient assurément libérales; l'ancien chef des tories les a condamnés à réaliser leurs intentions par des moyens radicaux; il n'est plus ni demi-mesures, ni palliatifs possibles. L'égalité absolue, l'égalité politique et religieuse entre l'Irlande et l'Angleterre, voilà le but immédiat assigné dès l'abord au ministre qui arrive par le ministre qui s'en va. Le magnifique éloge décerné aux efforts de M. Cobden a pu se prendre pour un encouragement accordé à ceux d'O'Connell; il semble même que celui-ci ait voulu remercier son adversaire d'autrefois et lui rendre avances pour avances, tant il exalte maintenant ce nom de Peel qu'il a si souvent livré aux grognemens des *repealers*. Tel est le caractère de sir Robert qu'il ne recule devant aucune extrémité, ses résolutions une fois annoncées; le langage qu'il tint ce jour-là fit assez d'impression dans le public pour qu'on parlât d'une alliance projetée par sir John Russell avec lord Bentink, afin de balancer cette étrange alliance que sir Robert paraissait offrir aux radicaux. Le cabinet whig n'a pas heureusement à emprunter un concours si mal assorti, et il faut espérer que cette émulation qui pousse les illustres rivaux de réformes en réformes saura toujours être prudente.

L'Irlande est d'ailleurs aujourd'hui l'objet de si bons sentimens, et tous les partis font si bien assaut de politesse à son endroit, que lord John Russell peut impunément oser beaucoup pour elle. Il ne trouvera guère de résistance que dans le vieux torisme irlandais, sur lequel tout le monde s'entend à rejeter les fautes passées, et ce sera lui qui paiera sans doute les frais de la guerre. C'est tout au plus déjà si les orangistes ont célébré cette année la victoire de la Boyne; le dernier jour de l'*ascendance* protestante n'est certainement pas loin, et de purs tories comme lord John Manners, des conservateurs comme les jeunes membres du cabinet vaincu, M. Herbert et lord Lincoln, sont aussi franchement décidés que les whigs à conspirer la ruine de l'antique système. Pendant que sir Robert Peel défendait ce bill du couvre-feu, qui n'était vraiment qu'une précaution transitoire, lord Lincoln, à peine nommé secrétaire pour l'Irlande dans les derniers jours du ministère tory, se conciliait tout d'abord les sympathies irlandaises en proposant ses bills d'amélioration du fermage; O'Connell le félicitait publiquement, et les fils du grand agitateur, les orateurs du rappel, les radicaux eux-mêmes, et parmi ceux-ci M. Hume, assistèrent au banquet qu'on lui donna pour le complimenter d'un avénement si bien inauguré. Par une coïncidence assez piquante, lord Lincoln n'était déjà plus ministre quand la fête eut lieu. O'Connell montre au moins autant de ménagement pour le gouvernement nouveau que de gratitude pour le gouvernement déchu; il y a une modification évidente dans sa propagande, et la surveillance jalouse de la jeune Irlande ne s'y est pas trompée. Il porte toujours bien haut le drapeau du rappel; il le cloue, dit-il à son mât, mais il en développe peu à peu un autre qui finira par couvrir le vieux pavillon trop usé. Il ne demande plus le rappel comme condition première de son silence ou de son amitié; il réclame un certain nombre de réformes positives, toutes très praticables avec l'aide des institutions actuelles;

puis il ajourne le rappel lui-même jusqu'à ce qu'il soit établi, par cette expérience de plus, que l'Angleterre ne peut point accomplir ces réformes à elle seule, et qu'il faut pour administrer l'Irlande un parlement irlandais. Qu'arrivera-t-il cependant si le parlement anglais suffit à la tâche et répond à ces provocations par un succès? Le savant praticien s'est échappé jusqu'à le dire : « On pourra déserter alors la cause du rappel, puisqu'il n'y aura plus de griefs, et j'inviterai le peuple irlandais à faire halte. »

Lord John Russell est homme à profiter de toutes ces chances favorables; mais, il ne faut pas s'y tromper, le problème est grave et touche aux fondemens de la constitution britannique. Le bill des sucres, qui passera tôt ou tard, n'est rien à côté de ces bills qu'il faudra soutenir pour amener l'Irlande sur ce terrain d'égalité dont on lui promet l'investiture. Il faudra faire un pas de plus et un grand pas sur cette route où les institutions anglaises vont si rapidement désormais rejoindre les nôtres; les libertés anglaises n'étaient que des priviléges, il faut qu'elles deviennent les droits de tous; l'histoire du renversement progressif de la véritable constitution serait la plus curieuse et la moins connue qu'on pût raconter. La régénération de l'Irlande doit y ajouter un chapitre de plus, et un chapitre plus considérable encore que la loi des céréales; il y aura là du moins un gage plus essentiel donné par l'ancienne société à l'esprit des sociétés modernes. Qu'on mette plus de députés irlandais au parlement, plus d'électeurs dans les colléges irlandais, plus de francs-bourgeois dans les municipalités irlandaises, ce sera la restauration politique du pays; que l'on revise ce code de détresse qui réduit le paysan au servage, en armant le propriétaire de toutes les ressources d'une loi impitoyable pour chasser à volonté son fermier, on aura certainement assuré le vivre à des milliers de misérables, et garanti davantage la sécurité publique; mais que l'on touche seulement à l'établissement ecclésiastique d'Irlande, que l'on réussisse à mettre une partie des immenses revenus du clergé protestant au service d'une *appropriation* quelconque, et la suprématie anglicane aura reçu sa plus rude atteinte : on aura presque défait le vieux système d'une église d'état. On aurait peut-être sujet de penser que déjà lord John Russell commence à poursuivre un résultat si considérable, et les whigs semblent se préparer à quelque grand débat de ce genre. C'est une chose très digne d'attention que, même en ce pays d'activité pratique, les mouvemens de l'opinion se produisent toujours au nom d'un principe, et point au nom d'un fait. Quand on a voulu le pain à bon marché, on a mis en avant le principe général de la liberté du commerce : aujourd'hui, qu'on veut remédier à l'abus le plus criant du régime irlandais, à l'abus ecclésiastique, il se pourrait bien qu'on invoquât le principe général de la liberté religieuse. S'il est en effet un point sur lequel aient, depuis huit jours, insisté tous les organes du parti whig, c'est celui-là; dans la presse, aux *hustings*, aux communes, les paroles le plus nettes ont à l'avance témoigné d'un concert unanime et d'une décision arrêtée; il y a mieux, cette idée de liberté religieuse s'est formulée de tous côtés, à propos d'une même question, la plus délicate, la plus complexe, la plus positive de celles qu'elle atteint, je veux dire la question de l'éducation nationale. L'Angleterre en était encore, il n'y a pas bien long-temps, au principe exclusif de l'éducation du peuple par le clergé, et il faut une révolution dont on ne sait ici ni tous les détails ni toute la portée, pour que l'état ait déjà pris sur lui d'intervenir en son nom propre. Cette intervention a tou-

jours été croissant depuis 1839, parce qu'on a toujours mieux vu combien les églises rivales étaient insuffisantes pour élever la jeunesse avec leurs seules ressources; mais cette intervention salutaire n'avait jamais été si solennellement proclamée qu'aujourd'hui. Sir John Russell en a fait le mot le plus essentiel de sa circulaire électorale, et, une fois élu, il s'est encore expliqué sur ce thème favori, auquel l'assemblée le conviait; il a promis de présenter au parlement des plans généraux pour remédier à « cette situation lamentable de l'éducation publique; » il a surtout promis qu'il n'y aurait pas dans la loi d'oppression des consciences, c'est-à-dire point de réserve établie au bénéfice d'une église dominante. « Nos pères, a-t-il dit, ont combattu pour la liberté de conscience, et versé leur sang pour l'obtenir; ce n'est point aux jours d'à présent qu'il faut songer à la restreindre. »

En même temps que le chef du cabinet donne à la suprématie anglicane cet avis menaçant, le journal du parti déclare que la présidence du *bureau d'éducation*, attachée, comme on sait, à la présidence du conseil, équivaut dorénavant à « un ministère spécial de l'instruction publique. » Un Anglais d'il y a trente ans aurait si fort détesté la chose, qu'il n'aurait pas même compris le mot. On se félicite au contraire de voir « cet important et nouveau ministère » encore une fois confié au respectable marquis de Lansdowne, qui en est comme le premier créateur. Enfin nous omettrions un trait curieux de cette situation originale que l'avénement des whigs a tout aussitôt constituée, si nous ne disions rien d'un livre dont la presse libérale a fait une œuvre d'à-propos. Le docteur Hook, vicaire de Leeds, un *high churchman* bien connu, vient de publier des pages très vives sur l'instruction du peuple, et, conservant la rigidité de ses opinions religieuses, il invite cependant l'état à s'emparer de l'éducation séculière pour la mettre à l'usage de tout le monde; il ose plus encore, il nie toute obligation particulière de l'état vis-à-vis de l'église officielle. Cet ami éprouvé de la haute église ne craint pas d'avouer qu'il ne comprend point qu'elle jouisse par privilége d'une aide pécuniaire levée sur la fortune publique; il professe expressément « que les taxes payées par des contribuables de toutes les religions ne peuvent être en bonne justice dépensées pour le maintien exclusif d'une seule. » Le *Chronicle* s'est empressé de recueillir une maxime qui s'applique si directement à l'Irlande. Il serait en vérité remarquable que la réforme irlandaise commençât par une loi sur l'éducation nationale en Angleterre, et certainement il ne serait pas impossible que cette grande loi d'ordre social se trouvât l'année prochaine discutée tout à la fois en Angleterre, en France et en Belgique. Qu'on n'oublie pas que la Turquie a d'hier aussi son ministère de l'instruction, et qu'on se demande s'il n'y a pas dans tout cela comme le gage d'un avenir nouveau.

Entièrement préoccupé de ces graves nécessités de la politique intérieure, le gouvernement whig n'a pas annoncé de programme au sujet du dehors. C'est chose moins essentielle en Angleterre que chez nous. Les assurances pacifiques données par lord John Russell aux électeurs de Londres doivent pourtant compter comme une sincère garantie des intentions générales du ministère. On peut en effet supposer que lord Palmerston a fait provision de longanimité pour expier ses impatiences d'autrefois, et qu'il saura vivre en meilleur voisinage. Nous ne croyons donc pas que notre cabinet, quoique naturellement attaché aux

tories, doive se presser beaucoup de s'alarmer parce que les whigs ont pris la place de ses amis; nous douterions encore davantage qu'il fût très sage et très convenable de voir dans cette révolution ministérielle une occasion commode pour un relâchement de l'alliance anglaise; mais nous serions tout-à-fait étonnés s'il y avait quelque fonds de vérité dans ce bruit d'alliance continentale qu'on ne semble pas aujourd'hui très fâché de répandre. Nous n'admettons pas qu'il faille attribuer tant de valeur aux bons procédés récemment échangés avec le souverain du Nord; nous sommes cependant forcés de reconnaître que d'un bout à l'autre de l'Allemagne on s'est tourmenté de cette rencontre. Nous n'avons pas besoin de dire tout ce que nous perdrions là d'influence, pour peu qu'on imaginât de donner à ces pures civilités des suites plus effectives. Nous ferons seulement observer qu'il ne vaut pas la peine de mettre en défiance nos cliens ou nos alliés les plus directs pour le vain plaisir de chercher une fois encore à renouer les amitiés de la restauration; nous regrettons par-dessus tout qu'on ne se tienne pas plus sûr au dehors du libéralisme de notre diplomatie.

Les grands résultats accomplis en Angleterre ont beaucoup éclipsé des événemens qui avaient cependant pour nous une importance réelle. La chambre des députés de Belgique a définitivement accepté la convention du 13 décembre, équivalent incomplet de l'union douanière, barrière peut-être tardive contre ces sollicitations qui, si l'on n'y veille, menacent de nous enlever le marché belge pour l'envelopper dans le réseau des tarifs allemands. Il en est chez nos voisins des questions commerciales et industrielles comme des questions politiques et religieuses; la Belgique souffre en tout de cette rivalité perpétuelle des deux élémens contraires qui forment sa population. Les fabricans de drap de Verviers et de Tournay se plaignent d'être sacrifiés aux fabricans de toile des Flandres, et ceux-ci pétitionnaient depuis six mois pour obtenir qu'on rouvrît les négociations de l'union douanière, combattue par les premiers, comme elle l'était chez nous par Elbeuf et Sedan. Sous quelques jours peut-être, M. Dechamps viendra présenter un nouveau traité avec la Hollande, et cette fois les Flamands disent déjà qu'on a ruiné Anvers et son port pour rendre un débouché aux draps des Wallons. Malgré ces luttes sans fin d'intérêts trop rapprochés, la facilité des échanges gagne toujours quelque chose à l'établissement de ces relations que le gouvernement belge poursuit avec une louable activité.

Signalons enfin un autre traité d'ordre plus spécial, récemment conclu entre l'Angleterre et la Prusse au sujet de la contrefaçon littéraire. Nous devrions en prendre occasion pour appliquer sur une plus vaste échelle et avec plus de sollicitude les principes que nous avons déjà introduits dans le traité sarde. Le Zollverein finira probablement par accéder tout entier à cette convention, dont les clauses sont fort équitables et les profits réciproques. L'Angleterre et l'Allemagne se nuisaient autant que nous nuit la Belgique, avec cette différence que, le dommage étant mutuel, il était plus aisé de trouver les compensations.

Pendant que cette activité salutaire se manifeste presque partout en Europe par de sages réformes et d'utiles travaux, la diète suisse s'ouvre à Zurich sous les plus tristes auspices. Dans la situation extrême où sont maintenant les partis, le meilleur espoir qui reste, c'est que leurs forces se balancent encore, comme elles paraissent le faire : on ne sortirait d'un *statu quo* déplorable que pour tomber dans une sanglante anarchie. Le fond des choses est toujours en Suisse

à peu près le même qu'il y a cinquante ans : d'un côté, des aristocrates qui ont su transformer des démocraties pures en oligarchies véritables; de l'autre, des révolutionnaires qui veulent l'égalité politique. Mais le temps est venu mêler aux deux partis des fermens nouveaux et leur créer les alliés les plus dangereux : les aristocrates ont appelé le fanatisme à leur secours, et les libéraux sont sans cesse menacés d'être débordés par les factions radicales. Entre les jésuites et les communistes, il reste chaque jour moins de place, et la place chaque jour devient moins tenable pour les gens modérés. Cette année s'élève encore un autre sujet de discorde, et telle en est la gravité, qu'on n'en saurait prévoir toutes les conséquences; il ne s'agit plus tant du rétablissement des couvens d'Argovie, puisque la question, retirée du recès, ne compte point parmi les futurs *tractanda;* il ne s'agit pas même en première ligne d'invoquer la lettre du pacte fédéral contre l'invasion ultramontaine; il faut avant tout sauver le pacte des atteintes d'une partie de la fédération qui s'essaie à le déchirer.

Depuis 1843, il s'est établi une ligue spéciale entre sept cantons catholiques, malgré les termes précis de la constitution de 1815. Conclue sous la direction de Lucerne, et à l'instigation de M. Siegwart-Müller, la ligue de Rothen, sous prétexte de maintenir la souveraineté cantonale inscrite à l'article 1er du pacte, viole à la fois l'article 6, qui règle ces alliances particulières de canton à canton, et l'article 8, qui commande d'en donner avis à l'autorité centrale. La ligue de Rothen s'est attribué une juridiction propre, une compétence, une politique propres; elle a son conseil de guerre, qui a fonctionné dans l'échauffourée de Lucerne; c'est une fédération nouvelle en face de l'autre, et déjà même elle traite à part avec le dehors, s'il est vrai qu'elle corresponde, comme on le dit, avec des agens autrichiens et sardes. Formant seulement un sixième de la population suisse, n'ayant par eux-mêmes que sept voix en diète, les confédérés catholiques seraient certainement battus, soit dans les discussions, soit par les armes, si l'habile influence qui les a réunis en corps offensif au moins autant que défensif n'avait déjà divisé la majorité de leurs adversaires, en y créant ou en y exploitant des positions neutres. A Neufchâtel, à Genève, il est des conservateurs qui redoutent le bruit avant tout, et cèdent toujours au mal, de peur du pire; il est des doctrinaires qui cachent leur timidité sous les plus pompeuses théories de droit public et de vieille liberté; les Suisses-Prussiens de Neufchâtel sont trop bons piétistes pour ne pas être un peu ultramontains, et les calvinistes de Genève apprennent de leurs députés, en pleine séance du grand-conseil, tout le bien que les jésuites font chez eux.

Genève et Neufchâtel n'ont point donné d'instructions décisives à leurs mandataires en les envoyant à Zurich, où va s'agiter cette question de la ligue; Appenzel et Bâle s'annulent par le seul fait de leurs dissensions intérieures; il est donc probable que la majorité légale devra manquer en diète pour forcer les confédérés à se dissoudre, et ceux-ci sans doute y comptent bien. Rien n'égale pourtant la passion avec laquelle les meneurs dévots du parti s'exaltent et s'enflamment à la seule idée qu'une majorité quelconque prétendît leur imposer l'obéissance; les armes sont prêtes, et il semble qu'ils se réjouiraient d'avoir à les prendre. C'est en vérité le plus honteux spectacle de ce temps-ci que cette sainte fureur qui soupire après la bataille au nom de la religion, qui rêve la discorde avant de rêver la paix, qui copie les aveuglemens d'un autre âge sous pré-

texte d'en ressusciter l'enthousiasme. Et tels sont cependant les pieux modèles de catholicisme qu'hier encore on proposait aux catholiques de France. Ces gens-là n'ont-ils pas, en effet, goûté « le fruit âpre et substantiel, » non pas seulement celui de la discussion publique dont M. de Montalembert a la modestie de nous parler, mais aussi déjà ce fruit bien plus savoureux de la guerre civile? Laissez-les faire, *ils n'en démordront pas!* Les bons chrétiens que voilà!

UN NOUVEL ÉCRIT DE M. DE SCHELLING.[1]

Si quelque chose peut nous indiquer combien cette crise morale qui éprouve maintenant l'Allemagne est sérieuse et profonde, c'est de voir M. de Schelling lui-même entrer dans le débat et donner son avis. M. de Schelling a pris, jeune encore, la place qui lui appartient dans l'histoire de l'esprit humain, et, depuis tout à l'heure trente ans, il s'obstine à garder un regrettable silence; on sait par son enseignement, par cet inévitable écho qui se fait autour des vieilles gloires, on sait à peu près les révolutions accomplies dans sa pensée : il ne les a racontées nulle part, et semble hésiter beaucoup avant d'en livrer un témoignage authentique. Une préface mise en tête de la traduction des *Fragmens philosophiques* de M. Cousin, gage significatif d'une ancienne amitié, le discours d'ouverture prononcé en 1841 à l'université de Berlin, quelques paroles recueillies çà et là dans des occasions publiques, voilà les rares documens que l'illustre vieillard ait jusqu'à présent avoués. On doit comprendre l'intérêt qui s'attache, en Allemagne, à tout ce qui vient de cette plume trop discrète. Disons-le cependant, ne fût-ce que pour constater l'état de l'opinion, les inspirations de M. de Schelling ne sont point acceptées par les hommes d'aujourd'hui comme des révélations suprêmes : l'oracle antique se taisait quand il voulait, et ne perdait rien à n'avoir pas parlé; le prince de la philosophie germanique s'est tu trop long-temps, et son autorité s'en trouve compromise. Il ne s'agit point ici des détracteurs misérables qui poursuivent avec aussi peu d'intelligence que de pudeur ce noble et charmant génie; mais, est-ce tort, est-ce justice? beaucoup d'entre ses plus fidèles admirateurs se demandent tristement s'il y a place au milieu de la génération nouvelle pour cette grande ame solitaire qu'on croirait plutôt enfermée dans son passé. C'est à ceux-là peut-être que M. de Schelling a voulu répondre en écrivant les quelques pages que nous avons sous les yeux; il a voulu juger son temps, pour prouver qu'il en était encore : quel que soit le jugement lui-même, l'effort est louable et part d'un cœur sincère; M. de Schelling est là tout entier : « Les choses en sont arrivées à ce point où s'applique la fameuse loi de Solon : Quiconque souhaite le bonheur de ses concitoyens, quiconque désire rester avec son siècle et travailler avec lui n'a plus le droit d'être

(1) *Nachgelassene Werke von H. Steffens mit einem Vorwort von Schelling.*

indifférent; il faut non pas embrasser un parti (car on peut avoir l'espérance de demeurer en dehors des partis), mais du moins tenir son poste et déclarer qui l'on est sans équivoque et sans détour. »

C'est à la mort de Steffens que M. de Schelling a découvert ainsi ses plus profonds sentimens. Henri Steffens était son élève, son ami, son collègue; le maître et le disciple avaient vécu dans un continuel commerce, dans un mutuel échange d'idées, le premier s'instruisant auprès du second, et sachant apprendre, comme il a toujours appris de ceux qui ont grandi à son école. Enlevé l'année dernière aux sciences et à la philosophie, Steffens reçut alors un hommage digne de ses mérites. M. de Schelling, à l'ouverture de son cours d'été, consacra sa première leçon au souvenir du compagnon de ses études, et voici comment il entendit l'honorer. « Je puis dire plus que personne avec le poète romain : Il est mort pleuré de beaucoup qui étaient gens de bien, et nul pourtant ne l'a pleuré comme moi; mais il ne sied pas de manifester ou de provoquer une douleur qui ne serait point assez mâle. Si je suis capable de payer un juste tribut à la mémoire de l'ami que j'ai perdu, si je veux le faire d'une manière qui convienne à son esprit, je dois rattacher à son nom de libres paroles sorties de mon cœur, pour aller autant que possible éclairer et guider ceux qui s'appliquent à résoudre les graves problèmes d'un temps de perplexités. »

Ces « libres paroles » servent d'avant-propos aux œuvres posthumes de Steffens qu'on a récemment publiées; elles ont tout de suite excité plus d'attention que les fragmens dont elles sont la préface. Ceux-ci néanmoins ne manquent pas d'intérêt, et l'on peut y prendre une idée des travaux habituels de l'Académie des Sciences de Berlin, puisqu'ils ont été composés pour lui être lus. Nous signalons un morceau philosophique sur Pascal, une biographie de Jordano Bruno, une dissertation curieuse sur *l'Étude scientifique de la psychologie*, et nous nous hâtons d'arriver aux réflexions de M. de Schelling.

Steffens était un esprit érudit et chercheur, occupé volontiers de beaucoup d'objets. Malgré la diversité de ses travaux, il y a cependant comme une double direction dans sa vie intellectuelle : il a été un théologien philosophe (d'ordinaire en Allemagne les deux ne font qu'un); il a pratiqué la minéralogie et la géologie, il a été un philosophe naturaliste. M. de Schelling rappelle avec complaisance cette double vocation, et c'est pour lui la preuve de cet enchaînement qu'il a toujours professé entre la philosophie de la nature et la philosophie de la religion. Il cite cette sentence poétique, première devise de tout son système : « Le temple qui s'élève jusqu'au trône de la Divinité repose doucement sur la nature. » Il donne en passant quelques regrets, peut-être assez légitimes, à cette époque d'enthousiasme où la physique ne redoutait point si fort qu'aujourd'hui le voisinage et le contact de la métaphysique; il déplore que les sciences naturelles affectent si durement de repousser toute philosophie; plus l'esprit philosophique les pénètre, plus droit elles mènent à Dieu, mais quel Dieu? C'est ici qu'il faut voir le premier père du panthéisme allemand désavouer son œuvre, tant il a peur de la reconnaître dans les fruits qu'elle a portés, et cependant on ne se change pas soi-même, et il n'est point de converti qui ne garde encore du vieil homme. « Le dernier mot de la philosophie de la nature, dit M. de Schelling, c'est l'immanence des choses en Dieu : dans ce sens-là, elle est un panthéisme, mais un panthéisme inoffensif et innocent, s'il demeure purement con-

templatif, s'il ne prétend fournir qu'une simple exposition de l'être idéal et logique des choses. » L'intelligence fera-t-elle donc deux parts en elle et pourra-t-elle ainsi toujours contempler sans jamais chercher à conclure, sans jamais pousser la spéculation jusqu'à ses conséquences positives? M. de Schelling ne résout pas la question : tout ce qu'il souhaite, c'est de se conserver une doctrine qui ne soit ni « le monstrueux panthéisme, » ni « l'imbécile théisme. » Forcer Dieu à traverser aveuglément la nature entière pour arriver enfin à conquérir la conscience de lui-même dans la pensée de l'homme, ou bien le mettre *hors du monde* et non pas *seulement au-dessus du monde,* sous prétexte de l'honorer davantage, voilà les deux écueils entre lesquels M. de Schelling aspire à naviguer, et n'oublions pas que le second lui semble aussi dangereux que le premier pour qui veut être vraiment chrétien.

Singulier christianisme, quand on n'est pas un peu habitué aux interprétations élastiques de la science allemande! christianisme antérieur au Christ lui-même, antérieur à tous les symboles, assis sur les mêmes fondemens que l'univers qu'il précède dans l'ordre absolu des existences, et tout à la fois christianisme nouveau dont le point de départ est la ruine absolue de tout ce qui s'est jadis appelé de ce nom-là. D'Alembert avait prévu que la logique conduirait les théologiens protestans jusqu'à *un déisme franc et sans alliage.* « La prédiction, dit M. de Schelling, est aujourd'hui réalisée, c'est bien là notre fameuse sagesse d'à-présent. Le philosophe du XVIIIe siècle avait envisagé la réforme dans ses conséquences extrêmes; la philosophie du nôtre doit tenir ces conséquences pour accomplies, et, pendant que beaucoup travaillent encore à les amener, elle doit s'avancer d'un pas de plus et raisonner de cette façon : cela devait arriver, ce progrès était un progrès nécessaire; il était bon qu'il y eût table rase, que le sol fût partout nivelé pour qu'on pût voir enfin un christianisme librement reconnu et librement accepté, pour qu'au lieu d'une théologie étouffée dans l'ombre il y eût un jour un système qui, pénétré par l'air vivifiant de la science, capable de résister à tous les orages, donnât une valeur universelle aux trésors enfermés dans le christianisme comme des joyaux dans un écrin. » Ce système régénérateur pourrait-il être le déisme lui-même, « une abolition complète de tout élément chrétien, une vulgaire théorie que l'on montre maintenant à l'Allemagne comme le plus sûr chemin vers la grandeur politique? » M. de Schelling rejette avec un bien rude mépris tout ce qu'il y a de simple, de clair, de pratique dans ce mouvement rationnel auquel obéit le protestantisme. Il n'a point d'ironie assez dédaigneuse pour accabler ces croyances « qui se résoudraient en philosophie pure et n'ajouteraient rien à la philosophie; » il leur reproche impitoyablement de ne point étendre l'esprit humain, de perdre d'autant plus d'efficacité pour le développement d'une culture nationale, qu'elles dépouillent davantage les idées religieuses de leurs dehors positifs; il se moque avec plus de verve que de justice de ces prétendus penseurs qui entendent par liberté de penser la liberté de ne rien penser du tout; il leur demande s'il vaut la peine de monter en chaire pour informer le public qu'on ne comprend point cet article-ci ou cet article-là, quand il y a tant à parier qu'on est d'ailleurs si pauvre en compréhension. Sans doute les intentions sont bonnes, et, parce qu'on ne sait rien, ce n'est pas qu'on n'ait point envie de savoir : l'écolier qui vint trouver Méphistophélès ne voulait-il pas aussi en toute simplicité connaître bientôt *ce*

qu'il y avait dans le ciel et sur la terre : la science et la nature? » M. de Schelling répond à ces honnêtes gens qu'il raille, comme le mauvais esprit répondait au pauvre écolier : « Vous êtes sur la voie, ne vous découragez pas! »

M. de Schelling n'a pas songé qu'on pourrait peut-être lui renvoyer l'argument, et, s'il était jamais permis de dénigrer les ambitions du génie pour les punir de leur immensité, qui donc tomberait plus que lui sous le coup du persiflage de Goethe? car enfin que veut-il et quel est le sens le plus clair de sa profession de foi? Le voici : les dogmes surnaturels disparaissent de la conscience humaine; les notions naturelles les remplacent. Cet empire que le sens commun prend sur la pensée pour ne la plus nourrir que de choses intelligibles, cet empire toujours croissant, l'héroïque lutteur prétend l'arrêter dans son cours. Ces mystères que le déisme rejette parce qu'ils sont au-dessus de l'ordre régulier, M. de Schelling les accepte parce qu'il en a trouvé la clé dans un ordre plus sublime; ces rapports merveilleux, qui constituent l'ensemble du christianisme et qui le placent en dehors du domaine de la raison, M. de Schelling les regarde comme les rapports généraux qui constituent l'univers et les explique avec la raison elle-même. Telle est proprement la portée de cette philosophie nouvelle dont il n'a point encore voulu dire tout le secret, et qu'il annonce depuis si longtemps comme la *philosophie positive*. Ce n'est point par occasion qu'il convient d'aborder un système d'entente si difficile et couvert jusqu'à présent de voiles si nombreux. Nous pouvons du moins apprécier la grandeur que l'auteur lui prête; l'auteur y a employé sa vie, parce qu'au milieu des ténèbres, des ruines, des contradictions du présent, il y voyait la foi, la lumière et comme l'évangile de l'avenir; c'est celui-là qu'il propose à son pays pour le sauver des trivialités de l'évangile du déisme. Nous n'incriminerons pas cette noble présomption d'un vaste esprit qui, plutôt que d'accompagner le vulgaire dans ces routes banales où l'on ne se trompe pas, voudrait l'emmener avec lui par ces chemins ardus qu'il se fraie à son usage. Nous n'adresserons point à M. de Schelling la critique moqueuse qu'il jette si fièrement aux rationalistes; nous lui dirons plus sérieusement qu'il ne le disait : Ne vous découragez pas! Quels que soient les entraînemens des inventeurs de génie, nous croyons qu'il y a quelque chose de beau et de vrai même dans leurs essais les plus aventureux; nous voudrions seulement que ces enthousiastes ne fussent pas si sévères pour les gens de sang-froid qui pensent aller plus sûrement en descendant le fleuve au lieu de le remonter. Nous admirons les imaginations savantes du néo-paganisme alexandrin; nous trouvons Porphyre un habile homme, et nous eussions été pourtant contre Porphyre avec les chrétiens du IIIe siècle.

Comment M. de Schelling parvient-il à prendre cette place décisive pour sa philosophie, détrônant ainsi, au profit d'une orthodoxie de son fait, non pas uniquement la vieille orthodoxie des théologiens dogmatiques, mais aussi cette autre orthodoxie fraîchement arrangée par l'école hégélienne? Résumons les idées qu'il énonce plutôt qu'il ne les développe. Le protestantisme s'est offert comme opposition vis-à-vis d'une église constituée, et par conséquent il a dû produire une confession; il s'est appliqué à démontrer la conformité du symbole avec l'Écriture au lieu d'établir la vérité de la chose contenue dans le symbole; la théologie s'est enfouie dans la grammaire et l'exégèse. Aujourd'hui l'on veut s'affranchir des liens confessionnels, le temps en est passé; mais presque tous

prétendent abjurer la chose aussi bien que le symbole qui l'exprimait, et, s'ils repoussent l'un, c'est parce qu'ils ne peuvent pas saisir l'autre. « Conjurez ceux que l'on nomme des maîtres chrétiens d'enseigner réellement le christianisme, les plus honorables, les plus sincères vous répondront : Nous ne pouvons pas; et si on leur crie : Vous devez pouvoir! ils répondront encore : Donnez-nous la possibilité! » D'où cette possibilité viendra-t-elle? Autrefois on prouvait avec force textes la divine origine des Écritures, et la divinité du contenu s'ensuivait; c'était la *voie d'autorité;* cette voie-là est désormais fermée. Il en était, il en reste une autre, c'est la *voie de piété,* c'est la foi pure et simple qui croit sans avoir besoin de comprendre, parce que la vérité lui apparaît, non point entourée de garanties et de témoignages, mais sentie et comme invinciblement révélée par une expérience toute spéciale. Expérience, révélation (*Erfahrung, Offenbarung*), ce sont deux mots synonymes dans la langue de M. de Schelling. L'expérience cependant est un fait personnel qui s'accomplit dans l'individu; on ne peut asseoir là-dessus ni une église ni une théologie. Ayez donc une théologie plus pénétrante, qui soit désormais la lumière universelle planant au-dessus des convictions particulières, et représentant pour ainsi dire la conscience scientifique de l'église. Que cette théologie s'attaque au fond des choses, à leur *matière,* et non point à leur *forme,* selon l'expression scholastique affectionnée par M. de Schelling; qu'elle touche la substance même du christianisme, *de capite dimicatur!* qu'elle s'impose comme résultat suprême, comme obligation étroite, cette œuvre de salut : démontrer la possibilité des rapports sur lesquels sont basés les enseignemens capitaux du christianisme, en démontrant l'universalité de ces rapports que le vulgaire regarde comme exceptionnels. Rapport de Dieu avec lui-même dans la trinité, rapport de l'homme à Dieu par la chute originelle, rapport de Dieu à l'homme par la rédemption, ce ne sont point là des phénomènes miraculeux, ce sont les lois les plus universelles de la pensée absolue, de l'existence tout entière. L'unité, l'universalité, ces deux attributs de l'église véritable, on se trompe en les cherchant dans une église extérieure, toujours passagère et caduque; il n'y a d'universalité bien entendue que cette universalité intérieure et essentielle qui constitue l'église invisible sur un ensemble de principes qu'on retrouve à travers tous les mondes de la métaphysique, de la nature et de l'histoire. Le protestantisme n'avait pas d'autre but que la fondation de cette communion sublime; c'est pour cela qu'il s'est séparé de Rome, et c'est le réduire singulièrement que de lui donner pour mission dernière ce bavardage de morale des prédicateurs du jour, ces hâbleries de vertu qui n'élargissent point le cercle de connaissance, qui ne sont point une doctrine, qui ne sont point un édifice, un système de vues chrétiennes. M. de Schelling semble imaginer qu'il faut prêcher le christianisme par la métaphysique pour le rendre populaire.

Quoi qu'il en soit de ces magnifiques espérances dont se flatte un si puissant esprit, nous nous confions moins encore à ses promesses qu'aux directions de cette sagesse commune dont il a si mince estime; nous la jugeons plus efficace qu'il ne veut bien le dire, et nous en avons pour preuve cet involontaire accord qui réunit parfois les idées du glorieux rêveur aux idées les plus chères des humbles rationalistes. Qu'annonce aujourd'hui le rationalisme en Allemagne? Justement ce que M. de Schelling a lui-même compris : la ruine des symboles, suite inévitable de l'individualisme des croyances; la tranformation d'une église

matérielle qui pèse sur les consciences de tout le poids du dogme et de la hiérarchie en une église spirituelle qui réunisse tous les croyans dans la plus large fraternité. Malheureusement M. de Schelling veut bâtir cette église invisible après laquelle il soupire, non pas sur les sentimens les plus clairs, sur les notions les plus droites de l'humanité, mais sur les combinaisons les plus profondes et les plus artificielles d'une vaste intelligence; les portes du temple dont il se fait l'architecte ne s'ouvriront qu'aux ames d'élite; la foule s'arrêtera dans les parvis, aussi muette qu'autrefois, sous le joug absolu d'une croyance dont elle n'aura pas la raison.

Voyez aussi ce qui arrive de cette lutte engagée contre l'activité de son siècle. Du haut des sommets où M. de Schelling a placé sa doctrine, tout lui paraît en bas insignifiant ou mesquin. Ce grand travail des gouvernemens et des peuples vers une constitution nouvelle de l'église, il le dénigre et l'accuse d'avance d'une impuissance absolue. Quelle que soit l'imperfection de l'ordre présent, il s'y tient par indifférence; il attend, immobile et résigné, que les évolutions métaphysiques de la pensée amènent enfin cette véritable catholicité qui sera « l'église » et non pas « une église; » il dédaigne tous les progrès pratiques qui semblent au commun des hommes devoir hâter un si désirable événement. Puisque cette « sorte d'église, » née dans le temps et pour le temps, est encore si loin de devenir l'église de l'éternité, qu'importent les formes extérieures, qui passent et périssent? L'unique intérêt, c'est que l'état conserve son droit de surveillance et maintienne sa suprématie au-dessus de toutes ces formes transitoires. Ce n'a point été par hasard ou par complaisance que la réforme a subi dès son début la domination des princes, c'a été un bienfait de la Providence, qui voulait protéger contre elle-même cette communauté défectueuse. L'état représente l'intelligence universelle tout au moins dans le for extérieur; que l'église, au lieu d'être une fraction de cette intelligence, en soit l'expression complète, qu'elle la représente effectivement dans le for intérieur, et l'église sera libre, c'est-à-dire qu'elle sera l'égale de l'état. Ce ne sera point l'état qui l'affranchira; elle puisera son indépendance en elle-même du jour où elle cessera d'être une règle particulière pour devenir la règle de tous, pour donner à toutes les consciences le dernier mot qu'elles demandent. Jusque-là faut-il donc que l'état, souverain protecteur et gardien responsable de l'avenir, laisse ce qu'il y a maintenant d'église s'abîmer et succomber sous le choc des opinions contraires? Faut-il que la force de l'état, son expérience du monde, sa notion générale du droit, sa claire connaissance des élémens et des rapports de la vie humaine, faut-il que tout cela s'anéantisse pour obéir aux exigences d'un pédant dont les livres auront desséché le cœur et l'esprit? Pour risquer une expérience de plus, l'état consentira-t-il à laisser ensevelir ces vérités, qui faisaient le salut et la félicité de nos pieux ancêtres? Changera-t-il les institutions qui ont produit des fruits certains contre des inventions qui remettent tout à la décision de la foule, et presque ainsi à la vigueur du poing? L'état enfin sera-t-il si injuste, si tyrannique, lorsqu'en accordant toute liberté aux recherches spéculatives qui ne prétendront point à l'action publique, il traitera pourtant des doctrines séculaires avec plus de faveur que des doctrines de la veille? Eh quoi! d'ailleurs, on affirme qu'un établissement nouveau rendrait quelque solidité à l'église protestante d'Allemagne; M. de Schelling ne se refuse pas à l'admettre; qu'en veut-on conclure?

« Disons plutôt, s'écrie-t-il, disons avec l'apôtre : C'est notre faiblesse qui fait notre force! c'est parce que l'enveloppe extérieure de l'église est usée qu'on commence à voir la lumière; rien de plus précaire que la forme sous laquelle elle dure encore, de plus ébranlé que ses lois, de plus débile que ses fondemens; soit! qu'elle sache estimer tous ses opprobres, comme les opprobres du Christ, *à plus haut prix que les trésors d'Égypte;* qu'elle demeure persuadée que ces misères mêmes la rapprochent plus du but qu'elle ne s'en rapprocherait en pensant s'affermir par quelque institution bâtarde. Laissez les ruines à terre, la régénération sortira des ruines. » Ainsi donc M. de Schelling veut abandonner le gouvernement spirituel aux puissances temporelles, parce que le gouvernement spirituel n'est pas organisé, et il ne veut cependant pas qu'on travaille à cette organisation parce qu'il compte sur le désordre du moment pour préparer les voies à l'avenir : il nous en coûte de prononcer une si dure parole contre ces extrémités où les théories aboutissent, mais cela s'appelle proprement éterniser le despotisme et semer dans l'anarchie.

Tel est à peu près l'ensemble de cet écrit singulier. Autant que le permettaient la rapidité de l'esquisse et la différence des langages, nous avons tâché de montrer le sens général et la portée directe de ces réflexions si substantielles. Nous avons cru que c'était une pièce de plus dans le procès compliqué qui se vide en Allemagne; le nom dont elle était signée lui donnait assez de valeur pour qu'on dût l'étudier de près, quoiqu'elle fît exception, et fût plutôt un trait original qu'un indice commun. La sincère vénération que nous inspire M. de Schelling ne nous a point empêché de regretter, dirai-je d'accuser? cette fatale puissance de sa pensée qui l'oblige à rompre avec son temps. On ne discute pas contre le génie, et nous n'avons pas eu cette présomption; l'on est du côté qu'il soutient ou du côté qu'il attaque : nous avons essayé de nous défendre; mais ce que nous essaierions bien en vain de faire passer dans cette analyse, c'est la profondeur et l'éclat qu'il y a par toutes ces pages, au milieu de toutes leurs injustices; ce que nous aurions encore et surtout voulu rendre, c'eût été cet accent de tendresse avec lequel l'illustre philosophe, oubliant sa polémique au souvenir de son ami, dépeignait les douceurs de l'affection qu'il avait perdue. C'est du bonheur toujours de trouver dans le même homme un si noble cœur avec un si grand esprit.

ALEXANDRE THOMAS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

CHANTS POPULAIRES DE LA BRETAGNE, recueillis et publiés par M. Th. Hersart de la Villemarqué (1). — Il y a entre la poésie vraiment populaire qui se produit naturellement et sans culture et la poésie née du savoir, de l'étude,

(1) 2 vol., 4e édition. — Chez A. Franck, rue Richelieu, 69.

du travail d'une intelligence exercée, de frappantes différences qui ont été observées souvent et qui saisissent toujours lorsqu'on les compare. Tandis que celle-ci se développe au grand jour, poursuit à travers les transformations successives un idéal de perfection et se personnifie par momens en quelques individus d'élite, la première reste dans des conditions plus humbles; elle est un peu l'œuvre de tout le monde. C'est un chant mille fois interrompu, mille fois renoué. Son théâtre, c'est le foyer où les douleurs domestiques sont pleurées naïvement, c'est le champ de bataille où le cri de guerre jaillit sans effort et sans art de toutes les lèvres. Elle est le langage de l'ame ignorante qui cède à une émotion puissante et instantanée, et s'inquiète peu de la forme dans laquelle elle l'exprimera. Cette simplicité naturelle fait son caractère et son attrait. — Dès que l'art s'y introduit, ce n'est plus la poésie du peuple, c'est, comme on peut le voir quelquefois, une maladroite et vulgaire imitation. On n'avait point touché jusqu'à notre temps à cette mystérieuse et abondante source de l'inspiration populaire; ou ce qui en était connu, aux yeux des hommes même les plus éclairés, était un autre *fumier d'Ennius*. Bien des causes, il faut le dire, devaient empêcher qu'on ne sentît le prix de cette poésie généreuse dans son principe. Aujourd'hui une critique libre et intelligente a restitué leur gloire à ces fragmens conservés par la tradition. Ce n'est pas seulement pour leurs richesses poétiques qu'ils intéressent, ce sont encore des documens historiques sur les mœurs, sur les croyances, sur la vie même des peuples à leurs divers âges. M. Augustin Thierry, dans son éloquente histoire, n'a point dédaigné d'appeler en témoignage ces bardes obscurs qui célébraient chaque événement dans leurs vers naïfs. On connaît tous les travaux qui ont été faits sur ces matières. C'est de nos jours qu'on a véritablement aperçu la grandeur de cette iliade espagnole des *Romances*. Les légendes, les traditions de la vieille Allemagne, toutes les poésies populaires du Nord, ont été l'objet d'immenses recherches tant en France qu'au-delà du Rhin. Scott a remis en lumière les chants de l'ancienne Écosse; M. Fauriel, dans son active érudition, a rassemblé ceux de la Grèce moderne. Ce que d'éminens écrivains ont fait pour d'autres pays, M. de la Villemarqué le fait pour la Bretagne avec une piété filiale, avec un dévouement très digne d'être loué.

M. de la Villemarqué a recueilli tous les *chants populaires* consacrés au foyer, au patriotisme breton, et il a fait précéder son ouvrage d'une savante dissertation sur l'histoire de ces poésies, sur leur authenticité, sur les époques où elles ont dû être composées, et sur l'ensemble des mœurs qui s'y trouvent dépeintes. Il serait superflu de suivre l'auteur dans des détails philologiques où il a su cependant éviter la sécheresse; c'est le fond même qui est plein d'intérêt. Ce sont les sentimens, les croyances, qui charment par leur énergie ou leur grace; ce sont les coutumes, les usages du pays, décrits avec une vigueur si précise, qui sont remarquables. Quelques provinces en France purent posséder des chansons populaires, derniers échos du passé; il n'en est pas qui puisse offrir une réunion de chants d'une originalité aussi saisissante, parce qu'aucune, ainsi que l'a dit M. Ampère, n'a gardé, comme la Bretagne, son vieux caractère, son antique physionomie *celtique et gauloise*. Toute la vie de la Bretagne est un combat pour son indépendance contre l'Angleterre et la France elle-même. Faut-il dès lors s'étonner que les héros de cette fière et résistante nationalité soient les favoris des ballades bretonnes? C'est le grand Arthur qui, les jours de combat,

apparaît au haut de la montagne à la tête de son armée, et dont le nom est resté dans l'imagination populaire entouré de ce même prestige qu'avait pour l'Allemagne celui de Frédéric Barberousse. Tous les *chants héroïques* ou *historiques* que l'auteur a mis en ordre à côté des *chants religieux* et des *chants domestiques* sont les divers chapitres de l'histoire de cette résistance avant et après l'adjonction de la Bretagne à la France jusqu'à l'époque où Pontcalec périt dans la conspiration de Cellamare, où Tinteniac, cette autre victime, tombe dans une bataille contre les *bleus*. Pour avoir une idée de l'énergie passionnée de cette poésie populaire, il suffit de connaître le mot d'un vieillard rapporté par M. de la Villemarqué. « Plusieurs d'entre ces chansons, disait-il, ont une *vertu*, voyez-vous; le sang bout, la main tremble et les fusils frémissent d'eux-mêmes rien qu'à les entendre. » Aussi le Breton est-il presque aussi jaloux de ses *chansons* qué de sa nationalité. Cela explique cette *guerre de géans* dont parlait Napoléon; c'était la dernière bataille livrée par un peuple encore plein des souvenirs fortifians du passé, et qui cherchait vainement à ressaisir son antique existence.

Les *chants domestiques* et les *chants religieux* n'ont pas moins de valeur, non-seulement comme peinture de mœurs locales, mais encore comme expression générale de sentimens. Nous parlions des différences qui existent entre la poésie populaire et la poésie *du poète*, si l'on peut ainsi dire; il est cependant des momens où elles se rejoignent; elles retrouvent parfois les mêmes accens. Qui ne se souvient des adieux de Roméo et de Juliette? La même scène est presque littéralement dans la chanson de *la Ceinture des Noces*. L'amant, près de partir pour la guerre, vient voir sa fiancée Aloïda. « Quand l'aurore vint à paraître, continue le poète, le chevalier lui dit : — Le coq chante, ma belle, voici le jour. — Impossible! mon doux ami, impossible; il nous trompe; c'est la lune qui luit, qui luit sur la colline. — Sauf votre grace, j'aperçois le soleil à travers les fentes de la porte; il est temps que je vous quitte, il est temps que j'aille m'embarquer. » Ailleurs, c'est avec Dante que lutte l'obscur poète des bruyères, dans la description de *l'Enfer*. « L'enfer est un abîme profond plein de ténèbres où ne luit jamais la plus petite clarté. Les portes ont été fermées et verrouillées par Dieu, et il ne les ouvrira jamais; la clé en est perdue... — Ce feu-là, c'est la colère de Dieu qui l'a allumé, et il ne pourrait plus l'éteindre quand même il le voudrait. Jamais il ne jettera de fumée et jamais il ne se consumera; il les brûlera éternellement sans jamais les détruire... » N'y a-t-il pas là comme un souvenir du fatal *Lasciate ogni speranza !*... que certes l'auteur populaire ne connaissait pas?

Comme on voit, M. de la Villemarqué a fait une œuvre de critique élevée et utile pour l'art en recueillant les chants bretons. Il ne faut pas s'y tromper cependant, c'est la poésie du passé et d'un passé qui ne renaîtra pas. Ce serait une vaine espérance de croire à son avenir désormais. Pour qu'on en pût juger autrement, il faudrait que la Bretagne fût ce qu'elle a été, ce qu'elle n'est plus aujourd'hui. Ces *Chants* même en donnent la preuve; les plus récens, et entre autres *le Prêtre exilé*, qui date de 93, offrent sans aucun doute bien moins d'originalité que les plus anciens, ceux qui ont été faits dans le temps où la Bretagne luttait encore pour garder intacte sa nationalité, et où la France était vraiment pour elle une terre étrangère. C'est un grand et touchant spectacle que celui d'un peuple combattant pendant des siècles pour rester fidèle à sa vie

domestique, à ses libertés et à ses autels; mais le dernier mot de cette lutte a été dit à l'honneur de la France et de la Bretagne, la bataille est achevée, et il n'y a point de vaincus. Parmi ces fragmens poétiques, il en est un qui est l'admirable symbole du présent : c'est *le Temps passé*. Les Bretons, dit la ballade, ont fait un berceau d'ivoire et d'or; ils y ont mis le passé, et le soir, sur la montagne, ils le balancent en pleurant au-dessus de leurs têtes comme un père devenu fou qui berce son enfant mort depuis long-temps. Ces *Chants populaires* ne peuvent-ils être comparés à ce berceau merveilleux où gît le passé de la Bretagne enveloppé dans sa poésie?

CH. DE M.

— GRAMMAIRE RAISONNÉE DE LA LANGUE OTTOMANE, par James W. Redhouse (1). — L'étude des langues orientales était autrefois reléguée dans le domaine de l'érudition; sur la foi de M. Jourdain, le public proclamait le turc une belle langue, mais se gardait bien de l'apprendre. Cependant les services publics étaient négligés, et pendant long-temps nos échelles du Levant ont été presque toutes desservies par des drogmans grecs, juifs ou arméniens. Aujourd'hui plus que jamais, les liens étroits qui rattachent l'empire ottoman à la politique européenne, les relations commerciales chaque année plus étendues, nous mettent dans la nécessité de former pour nos consulats un corps d'interprètes exclusivement français. La sollicitude du gouvernement s'est tournée de ce côté. Il a multiplié les chaires et les cours publics; d'autre part, les travaux de plusieurs orientalistes distingués ont contribué à vulgariser la connaissance des idiomes turc et arabe. M. Redhouse, entre autres, vient de publier une grammaire turque qui résume et complète heureusement les travaux de ses prédécesseurs, Meninski, Viguier, M. Jaubert. M. Redhouse est connu déjà par d'importantes recherches philologiques; il a long-temps vécu en Orient, et une pratique constante de la langue turque lui a permis d'enrichir son ouvrage du fruit de ses propres observations. Des anciens traités mis jusqu'à présent entre les mains des étudians, les uns étaient trop élémentaires, les autres trop scientifiques. La nouvelle grammaire de M. Redhouse nous paraît destinée à les remplacer dans les écoles; il aura comblé ainsi une lacune depuis long-temps signalée dans l'enseignement des langues orientales.

(1) Un volume, chez Gide, rue des Petits-Augustins.

V. DE MARS.

